

3 - Les défis actuels de la vie contemplative

Mon dernier chapitre est assez long. Là j'aimerais vous parler des choses les plus fondamentales qui sont la structuration de l'être théologique. Je vais revenir sur mes dadas. Je vous le dis, il m'a fallu attendre des années pour me rendre compte, parce qu'il y a des choses qu'on ne m'a pas du tout dit dans ma formation initiale. Il m'a fallu chercher par moi-même finalement des solutions à des questions fondamentales. L'une de mes intuitions c'est qu'on tend à conserver ou à transmettre la vie consacrée un peu trop au plan des formes. Je ne dis pas que les formes ne sont pas importantes, elles sont déterminantes même, parce qu'elles disent quelque chose d'une forme de vie. Elles ne suffisent pas pour faire la sainteté, elles ne suffisent pas pour faire des communautés heureuses et joyeuses.

On peut dire dans la tradition de la vie religieuse, il y avait des gens qui rentraient avant, avec une catéchèse assez élaborée, une relation à Dieu qui était assez déployée, pensons à Bernadette par exemple qui avait vu la Vierge Marie ce qui l'a aidé un peu, Thérèse qui est entrée quasiment avec un catéchisme complètement intégré, je pense que Marguerite-Marie qui avait une relation à Dieu avant d'entrer à la Visitation de Paray-le-Monial. C'était des gens qui avaient une éducation chrétienne extrêmement déployée, possédée. Aujourd'hui, les jeunes qui rentrent, on l'a vu avec les novices qu'on a rencontrées à Tarascon, donc les jeunes ont souvent une grande inculture au plan de la vie chrétienne. Elles ont des repères qui sont assez vagues, et il s'agit d'ancrer cela dans une humanité réelle.

3.1. *Le défi de la formation de l'être théologique*

a) **Fondement filial et fraternel de la vie religieuse**

Alors un premier fondement, c'est le fondement filial et fraternel de la vie religieuse. Nous sommes appelés à nous unir comme consacrés au sacrifice pascal du Christ, pour ancrer notre propre chair dans le mystère de la vie filiale du Seigneur.

D'une certaine manière, nous sommes appelés à faire nôtre cette prière de Jésus à Gethsémani : « Non pas ma volonté, mais que ta volonté se fasse », cette expérience dramatique, douloureuse, entre le désir d'autoréalisation et la volonté du Père finalisée dans le vœu d'obéissance. Cette conversion, cette formation de la volonté pour qu'elle passe d'une volonté absolue, d'une volonté d'autodétermination, d'une volonté qui s'auto-affirme, à une volonté qui se remet en s'abandonnant entre les mains de quelqu'un, est un passage très difficile. Ce n'est pas un passage théorique, c'est un passage pratique, concret, existentiel. Vous pouvez faire des topos là-dessus, tant que vous voulez à vos sœurs, tant qu'elles sont incapables d'ouvrir leur cœur à la supérieure ou à la maîtresse des novices ou même à la provinciale, c'est du baratin.

Le vœu d'obéissance nous configure objectivement à cette volonté divine du Christ pascal qui, par son humanité, vient sanctifier d'une certaine manière notre volonté, en la rendant capable d'une ouverture totale au dessein providentiel et inattendu du Père.

Dans ce sens, il faut insister : l'obéissance n'a pas pour but de nous faire régresser psychologiquement comme des enfants, en nous obligeant à des conditionnements infantiles, au contraire. L'enfant qui obéit à ses parents n'exerce aucune vertu parce qu'il réalise l'ordre formel qui lui est donné, mais il n'a pas la capacité psychologique de le faire sien, de le faire à sa manière.

Jésus obéit à son Père, il exerce sa vie filiale en son humanité de manière propre, à sa manière. Il y a cette rencontre extraordinaire de Jésus avec cette femme hémorroïsse, elle vient, elle se dit : Si je le touche, je serai guérie ; elle le touche, elle est instantanément guérie et elle s'en va. Mais Jésus va chercher cette femme, parce que importe pour Jésus, ce n'est pas la guérison de cette femme, mais c'est la rencontre avec elle qui opère cette guérison. A travers la sollicitation de cette femme pauvre, Jésus voit l'appel même de son propre Père. Pourquoi Jésus veut rencontrer cette femme ? Parce qu'en la rencontrant, en la nommant, en l'accueillant et en disant : « Va, ta foi t'a sauvée », il glorifie son propre Père. C'est cela l'obéissance filiale, c'est voir en toute sollicitation en particulier dans nos

communautés à travers les plus pauvres, les plus miséreux, les plus dépendants, les plus petits, les sollicitations mêmes du Père. Jésus nous sollicite à entrer dans sa propre mort. L'obéissance filiale alors n'a rien d'infantile, ce n'est pas du tout un enfant qui obéit à son papa, c'est un fils qui se remet entre les mains du Père éternel, qui exerce cette vertu en s'appropriant et même en développant son intelligence de discernement pour voir où le Père l'appelle dans le Christ.

L'obéissance réduite à une forme de formalisme, de soumission, n'a rien de vertueux parce qu'elle ne transforme pas le cœur du consacré. L'obéissance a pour but de transformer notre cœur, de nous rendre toujours plus capables de nous offrir au Seigneur, et que cette offrande ait une valeur pour lui.

Donc la religieuse qui obéit formellement, de manière soumise comme un enfant à son papa, non seulement n'exerce pas la vertu, mais pire, elle protège une forme d'autonomie en donnant l'impression d'une forme de soumission, tout en maintenant une forme de jardin intérieur qui lui est propre, tout en refusant finalement que la grâce aille jusqu'à son propre cœur. Donc elle reste dans une forme d'indépendance, tout en manifestant une forme de soumission. L'indépendance du cœur, cela c'est gravissime.

Vous avez des personnes comme cela, qui apparaissent comme les meilleures consacrées parce que ce sont les personnes les plus soumises du monde, mais qui auront leur pré carré, leur petit jardin, auquel personne ne peut toucher. C'est peu un deal : en échange de ma soumission, tu me laisses ce pré carré, tu ne touches pas à cela. Mais la vie religieuse, c'est qu'on a tout en commun, tu ne peux pas dire que tu as un pré carré, tu ne peux pas dire que tu as un jardin privé. Ton seul jardin privé, ce n'est pas un jardin en terme de relations, en terme de propriété, en terme de possession, ton seul jardin privé, c'est les motions de l'Esprit Saint qui viennent à toi de manière inattendue parce que tu vis une vie mystique et cela personne n'a finalement à le savoir, c'est ça ton jardin privé. C'est les motions de l'Esprit Saint qui viennent à toi ou au contraire l'expérience d'une désolation parce que tu attends depuis longtemps dans une forme de nuit mystique la présence du Seigneur que tu ne sens pas, ça c'est ton jardin privé. Mais ton jardin privé, ça ne doit pas être un jardin en termes de relations exclusives, ou de propriété, [...], ce n'est pas possible cela, ce n'est pas la vie religieuse.

Vous voyez c'est important la formation de l'être théologal parce que sinon on va confondre les niveaux et on va accorder un petit peu de lest à quelqu'un qui finalement en échange d'une soumission aura sa petite vie privée et alors on l'empêche de se donner totalement au Seigneur.

Cette obéissance religieuse est une vraie conversion du cœur appelant à passer de l'expérience personnelle de l'impiété (j'ai mon jardin privé dans lequel personne ne peut venir) fondée sur une autonomie absolue, allergique au bien commun, en gros : je ferai ce que vous me demandez et en échange vous me laissez tranquille ; c'est commun ça.

Au contraire, une forme de mystère de piété filiale où l'Église par la médiation de cette communauté précise est le lieu où je m'offre au Dieu Père par le Christ. En ce sens, l'obéissance nous détache d'un certain subjectivisme qui peut prendre la forme de la critique systématique ou de la raillerie.

Cette conversion du cœur serait impossible si l'homme était livré à ses propres forces certainement, mais elle est rendue possible par la grâce. C'est le Christ lui-même qui en premier l'a assumée dans toute sa profondeur en particulier dans ce passage de l'impiété, qu'il vient comme assumer, qu'il vient faire sienne, en étant le Fils innocent, pour la convertir en piété, c'est-à-dire en justice devant le Père.

Donc chaque fois que nous refusons toutes ces formes de complicités avec une autonomie absolue, nous faisons ce passage de l'impiété à la piété. Nous vivons de manière christologique le vœu d'obéissance.

Donc le vœu d'obéissance ne se limite pas à des actes extérieurs se conformant à l'horaire communautaire, ce serait trop facile. Vous avez dans les entreprises des gens qui ont beaucoup de contraintes, beaucoup d'actes extérieurs conformes à l'ordre donné par le chef. Mais ils ont leur vie privée ces gens-là, ce que nous ne sommes pas appelés à avoir. Le vœu d'obéissance invite à beaucoup plus, il nous invite à unir notre vie au sacrifice intérieur du Fils. Cette disposition d'âme vient s'incarner plus précisément au cœur de notre prière pour passer d'un jardin à l'autre : de l'angoisse de Gethsémani à la communion du jardin clos de l'épouse enamourée.

Vous voyez, c'est très important que l'obéissance traverse nos angoisses les plus profondes. C'est là qu'un dialogue ouvert avec une médiation paternelle d'autorité ou de communauté est déterminant. Si mes angoisses, soit de concupiscence, soit d'irascibilité, se sont pas capables d'être ouvertes à mes plus proches, je peux considérer qu'elles se renferment nécessairement dans une forme d'autoprotection qui empêche la grâce de traverser ces sentiments déterminants, qui empêche la grâce de traverser le plus profond de ma conscience, qui m'empêche finalement de me préparer à remettre ma vie entre les mains du Seigneur au jour de ma mort. En ce sens, le Christ pascal, l'expérience même actualisée, continuée du mystère pascal, devient la clé de lecture de notre caractère filial et de notre vocation.

Et qu'est-ce qui se passe alors, quand on vit l'obéissance ainsi, en faisant finalement l'expérience du passage de l'impiété à la piété, en entrant dans un dynamisme filial qui est comme actualisé par l'expérience même du Christ ? Il se passe qu'on découvre que l'origine même de notre vocation n'est pas un acte historique circonstancié, posé, mais que cette origine a comme une origine éternelle, elle se fonde dans le cœur même de Dieu. De toute éternité nous avons été appelés à être filialisés dans son Fils. Nous n'y sommes pas appelés une fois, comme ça un jour, c'était un mardi matin à 8 h 30, et puis de ce fait, vous collez à cet appel du mardi matin à 8 h 30, non, cette origine qui a pris une incarnation dans une histoire a une origine divine qui est dans le Cœur de Jésus.

Et Jésus, si cette vocation a été en plus confirmée par l'Église, ne reprend pas ses promesses. Ce qu'il a dit, ce qu'il promet, ce qu'il a voulu de toute éternité, il ne change pas ses plans du jour au lendemain. Penser notre vocation ainsi comme fondée dans une origine qui est le Cœur de Jésus, et finalisée qui est la communion des saints, donne une dilatation de notre vocation et de notre obéissance bien plus forte.

Alors nous manifestons au monde la gloire du Christ pascal qui continue de s'offrir chaque jour à travers nous à son Père et en ses propres fils adoptifs.

Nous sommes vraiment appelés à être libres, en reconnaissant que le seul motif légitime de notre obéissance consiste à reconnaître dans la figure des supérieurs légitimes une médiation ecclésiale à laquelle nous nous donnons, et nous progressons vers cette communion au Christ pascal.

En ce sens, notre obéissance n'est pas appelée à se fonder uniquement sur les éléments humains qui accompagnent le motif ou qui constituent le précepte du supérieur, mais simplement sur la légitimité du supérieur, dont le champ d'autorité est déterminé par l'exigence du bien commun, et se limite aux actes extérieurs de la vie régulière. Le supérieur ne peut pas de facto interférer avec le for interne, il peut accueillir du for interne si le sujet s'y dispose. Certes, le supérieur peut être intelligent et suspecter que des éléments du for externe soient motivés par des réalités du for interne, mais il ne peut pas de lui-même aller dans ce camp-là. Il peut y avoir des motivations intérieures, des motivations même inconscientes, voire des réalités comme des blessures psychologiques, affectives, familiales, tout cela c'est du for interne. Le supérieur doit se limiter au for externe, il a un mandat confié par la Mère Église qui lui donne toute sa légitimité. Plus vous les supérieures, vous entrez dans cette obéissance filiale, plus il est aisé d'accueillir ceux qui viennent à vous, de les aimer et finalement de leur donner des exhortations justes adaptées à leur situation. Donc obéir de manière juste, de manière absolue à Dieu.

Pour autant l'obéissance des sujets ne peut pas se borner uniquement aux actes externes, elle doit intégrer d'une certaine manière ces actes, elle doit intérioriser ces actes. Le consacré est appelé à reconnaître dans l'autorité que le supérieur exerce, même si son domaine est limité, il est appelé à l'intégrer personnellement. Le supérieur n'a pas le droit au for interne, même s'il pose des actes d'exhortations et de préceptes sur le plan externe, le consacré est appelé à faire sien au for interne la parole qui lui est donnée par la médiation de l'autorité. Donc, le domaine de l'autorité est, dans le droit de l'Église, finalisé par le bien commun.

Vous voyez qu'il y a un jeu entre trois forces : le for externe, le for interne et le for extra-sacramentel. Quand une supérieure donne un précepte qui est lié aux offices, à la vie régulière, à la vie de prière, elle touche à la vie théologique des sœurs, elle ne touche pas uniquement au for externe, et la sœur se trouve obligée par son propre vœu. En ce sens, le supérieur a pour fin de veiller au bien commun qui est la vie théologique de la communauté, pas seulement la vie matérielle de la communauté. Et quand la supérieure touche au for extra-sacramentel, qui est la vie de prière liturgique, elle est dans son droit, parce que la supérieure ne se réduit pas seulement au for externe,

matériel de la vie commune. La finalité de la communauté, ce n'est pas seulement de vivre ensemble en mettant tout en commun matériellement, la vie de la communauté c'est de réaliser le charisme spécifique de l'Institut, selon précisément la vie théologale dans des médiations qui nous sont données par l'Église.

Mais l'obéissance ne se limite pas aux supérieurs, elle est aussi médiatisée par les sœurs de communauté selon un ordre différent qui fait qu'elles sont paroles de Dieu pour chacune de nous. Mais dans les réunions communautaires, dans les chapitres, il est clair que la supérieure n'a pas exactement la même place que les autres. Nous péchons aujourd'hui beaucoup par démocratisation dans la vie religieuse. Tout le monde a la même voix, et même ceux qui sont les plus petits ont presque plus de voix que ceux qui ont plus de raisons. C'est le retour de balancier, on est passé des communautés très hiérarchiques où il y avait peu de gens qui avaient de la voix, à un régime très démocratique.

Mais la vie théologale, ce n'est ni le démocratisation, ni l'aristocratie. C'est une vie qui est ordonnée selon l'ordre même de Dieu, où la supérieure a un rôle qui lui a été donné, où les frères et sœurs constituent une communauté qui a une consistance. Nous sommes appelés plus à développer une liberté partagée qu'à une simple liberté d'autonomie, une liberté de revendication. Du coup, il y a un lien entre la liberté filiale et la liberté fraternelle qui est partagée.

Les vœux, enfin j'ai surtout développé le vœu d'obéissance, les vœux constituent un élément déterminant de la vie théologale. Mais surtout j'ai beaucoup insisté sur cette articulation dans la vie religieuse entre la vie filiale et la vie fraternelle qui est une articulation délicate.

Le document Vie fraternelle en communauté au n°54 : « Le signe de la fraternité est donc de très grande importance, parce qu'il montre l'origine divine du message chrétien et qu'il possède la force d'ouvrir les cœurs à la foi. C'est pourquoi toute la fécondité de la vie religieuse dépend de la qualité de la vie fraternelle menée en commun ».

Le document, juste après, dit au n° 57 : « Chacun se sent coresponsable de la fidélité de l'autre ; chacun contribue à ce que règne un climat serein de partage de vie, de compréhension mutuelle, d'aide réciproque ; chacun est attentif aux moments de fatigue, de souffrance, d'isolement, de démotivation du frère ou de la sœur ; chacun offre son soutien à celui qu'attristent les difficultés ou les épreuves ».

Donc ce document qui est très beau, insiste considérablement sur la vie fraternelle comme signe de l'origine divine de notre [...] eschatologique.

La grande difficulté c'est d'articuler de manière juste ces deux médiations : la figure des supérieurs légitimes et la réalité des frères les plus proches. C'est difficile et puis c'est lié aux dispositions de chacun : il y a des psychologies qui vont être facilement ouvertes à l'autorité, qui considèrent que l'autorité c'est parole de Dieu, mais les frères, pas trop ; il y en a d'autres qui vont être très rebelles envers l'autorité dans leur psychologie.

OK ! C'est bon pour le fondement filial et fraternel, c'est la première chose, j'insiste beaucoup parce que je pense que ce n'est pas assez explicité.

Est-ce que vous êtes d'accord avec ça ? Il y a des contestations ?

- *Vous avez parlé du risque de la démocratisation. Comment maintenir l'équilibre dans la vie communautaire : respecter la liberté de chacune et gérer la charge qui nous est confiée ? Et en même temps de voir le risque que cela penche du côté individualisme, le point de vue propre : c'est ma liberté de m'exprimer et je vois les choses ainsi ! Mais avoir une réponse en vue du bien commun, ce n'est parfois pas évident.*

Il y a deux choses, je pense, la première c'est qu'on a le droit de s'exprimer, on s'exprime sur un sujet donné. Or en général, les personnes originales, les personnes blessées, s'expriment souvent hors sujet. Dans un chapitre, il y a un thème, un sujet, une question, on répond uniquement à cette question. On n'est pas là pour faire un état d'âme de son ressenti sur tout. Là, il faut clairement le dire, quand on en arrive à un état d'âme et ses ressentis sur tout, on prend en otage la communauté pour dire quelque chose qu'on a l'impression que ma supérieure ou ma sœur n'entend pas. Donc premier élément : on répond à une question.

La deuxième chose c'est qu'il est bon de laisser la parole à tous, nous sommes égaux, il n'y en a pas un qui est vraiment supérieur aux autres, mais il y en a qui sont là pour décider. Donc, ce n'est pas parce que vous vous êtes exprimée sur tout cela qu'on ne va pas décider. Donc soit la décision est communautaire, et donc là juridiquement on en arrive à un vote. Cela arrive souvent, il y a des gens qui ont un esprit très fort, qui disent leur opinion, beaucoup ne disent rien. Eh bien, comme supérieure vous dites : très bien, on fait un vote. Celui qui s'exprime fort, vote non ; et tous les autres votent oui. La réponse est claire. OK tu t'es exprimée, mais ce n'est pas parce que tu parles fort que ta voix est la seule. Il y a un vote. Ou alors, cela dépend des registres, il y a des décisions qui se font simplement en conseil, qui ne relèvent pas directement de la communauté, et on en informe les sœurs.

Donc une chose, c'est l'expression de tout le monde, autre chose c'est la décision. Là il y a un droit pour cela. Les décisions qui se prennent selon le droit, qu'il est difficile de faire uniquement en conseil, parce que c'est trop important pour la communauté, mais il y a des décisions qui ne relèvent pas de toute la communauté. C'est l'expérience, c'est le droit, qui nous le dit.

Une chose c'est laisser s'exprimer chacun, autre chose c'est de dire gentiment : « Excusez-moi, c'est intéressant ce que vous dites, mais c'est quand même un peu hors sujet ». On n'est pas là pour uniquement parler de tout ce que l'on veut. Ce n'est pas l'Assemblée nationale. C'est une réunion qui a une finalité, il y a une question en vue d'une fin, un but. Sinon, c'est une assemblée de grand déballage [...] Ce n'est pas possible cela.

La deuxième chose, c'est que toutes les décisions ne relèvent pas de l'assemblée dans son entièreté, et que, si certaines décisions relèvent de l'assemblée, eh bien, là, au lieu de discuter à l'infini, quand on voit en gros que toutes les solutions ont été trouvées, on passe au vote. Alors vote à main levée si on sent qu'il va être assez facile d'avoir l'unanimité, vote en secret si on sent qu'il y a un problème conflictuel non réglé. Mais en général dans nos communautés le vote secret est assez relatif parce qu'on arrive à deviner qui a voté oui, qui a voté non ; mais au moins cela maintient le secret.

Donc le sujet et rien que le sujet, et le recours au droit parce que, l'air de rien, oui, il faut que tout le monde s'exprime. Mais il faut s'exprimer en vue de construire la communauté, pas seulement en vue d'exprimer ses émotions, ses ressentis, pour cela, pour exprimer tous ses ressentis, il y a le bureau de la prieure. La communauté n'a pas à pâtir des difficultés personnelles permanentes d'une sœur. Cela arrive souvent, c'est pour cela que j'en parle. Bon, on continue.

b) Fondement sponsal de la vie contemplative

Ce fondement est déterminant, il est traditionnel. Je vous ai donné le document *Sponsa Christi*, la constitution apostolique de Pie XII. La tradition, c'est de dire : la personne consacrée est icône de l'Église Épouse du Christ. Vous le savez, les vœux nous configurent au Christ, nous font entrer dans une forme de sponsalité objective comme l'Église Épouse au Christ Époux. C'est toute notre vie spirituelle qui est vie mystique qui doit nous configurer subjectivement comme la réponse d'âme totale de ce don objectif que nous incarnons.

Sponsa Christi : « Poussées par la charité, repoussant comme indignes toutes les sollicitudes du monde, écartant victorieusement le partage facile, mais très dangereux, du cœur, non seulement elles se vouent tout entières au Christ, comme au véritable Époux des âmes, mais elles consacrent pour toujours leur vie entière ornée des pierres précieuses de toutes les vertus chrétiennes au service du Christ et de l'Église ».

Le Catéchisme de l'Église Catholique exprime cela à travers la vocation des vierges consacrées, « elles sont épousées mystiquement par le Christ Fils de Dieu et sont vouées au service de l'Église (cf. canon 604 du droit canonique). La vierge est signe transcendant de l'amour de l'Église envers le Christ, image eschatologique de cette Épouse du ciel et de la vie future ».

Vatican II, *Lumen gentium* au n°44 : « Cette consécration sera d'autant plus parfaite que des liens plus fermes et plus stables reproduiront davantage l'image du Christ uni à l'Église son Épouse par un lien indissoluble ».

Verbi sponsa reprend cette idée également. Donc, à chaque fois, c'est le fait que notre âme consacrée signifie pour le monde l'Église Épouse du Christ.

La sponsalité à laquelle nous sommes appelés, n'est pas de l'ordre de la vie conjugale, elle est de l'ordre de la vie mystique avant tout, elle intègre dans notre corporéité dans le Christ crucifié, mais elle n'est pas de l'ordre de la conjugalité. Nous ne sommes pas appelés à vivre une vie sponsale avec le Christ comme une femme est épousée par son mari dans la conjugalité, le partage de l'intimité charnelle, nous sommes appelés à vivre au plan surnaturel. Voilà la différence.

Le modèle de l'analogie du Christ Époux avec l'Église Épouse, le fondement ultime de cette analogie est le mystère de l'union des deux natures, divine et humaine, dans l'unique Fils du Père qu'est le Christ. Autrement dit, le fondement ultime de notre sponsalité mystique n'est pas du tout l'unité entre un homme et une femme, mais la manière qu'a le Christ d'épouser notre humanité dont nous sommes un terrain d'accueil privilégié. Pour cela, la clôture chez les moniales exprime cette sortie du monde pour rencontrer Dieu dans la solitude du désert. La clôture exprime ce partage sponsal de la solitude de Jésus à Gethsémani et de sa souffrance rédemptrice sur la Croix. Vous voyez, la clôture est un élément qui est au service du développement de la vie mystique, de la vie sponsale de l'âme consacrée pour la fécondité de l'Église.

On peut dire qu'il y a une congruité, une confluence, une justesse, entre la nature féminine de la moniale qui exprime de manière beaucoup plus efficace le mystère de l'Église Épouse immaculée qui se retrouve de manière singulière dans la dimension sponsale de la vocation intégrale contemplative.

Cette conscience progressive, parce qu'elle n'est pas immédiate du tout, et pour l'homme et pour la femme consacrés, est à développer dans le temps, cette conscience s'opère à travers le don de soi, un don sponsal de son propre corps, pour devenir une chair féconde, qui devient de plus en plus habituel.

Ce don sponsal de soi à Dieu dans le Christ veut être vécu dans un esprit fécond. Mais il faut être clair là-dessus, le mariage et le célibat sont deux manières de vivre l'amour, deux formes complémentaires de sainteté chrétienne. Les gens mariés, quand ils vivent saintement, nous aident à voir le caractère incarné, humain, affectueux de leur vie, mais nous sommes appelés nous, à être signes pour ces gens mariés, d'un mode virginal d'aimer, d'un mode sponsal d'aimer, qui est le mode eschatologique auquel ces gens sont appelés à aimer plus tard. Le but de la vie maritale, conjugale, c'est l'amitié spirituelle, c'est de construire une telle unité qu'on en arrive à vivre d'une amitié spirituelle qui perdurera d'une certaine manière dans l'éternité. Eh bien, sans les consacrés, ces gens-là n'ont pas conscience de l'extension du don conjugal par l'ouverture à cette dimension eschatologique. Donc, il s'agit d'un don de soi, d'une vocation pour construire le Royaume de Dieu, et les célibataires et les vierges apprennent aux personnes mariées que leur possessivité tue l'amour, nous passons notre temps à essayer de nous détacher, à essayer de vivre dans l'oblation, et donc nous montrons aux époux chrétiens qu'ils sont appelés à aimer sans conditions. Vous savez que du point de vue anthropologique et naturel, une mère de famille, une vraie mère est naturellement, spontanément, très possessive, on l'appellera la mère-louve, la mère-poule, tout ce que vous voulez, mais naturellement elle va tout faire pour protéger ses enfants de toutes formes d'agressions. Il faut apprendre aux époux, que ce soit à la mère possessive, ou au père dominateur, à aimer dans une charité qui soit dénuée, soit détachée, soit déliée de toute possessivité, parce que c'est une imperfection. De la même manière, les époux, eux, nous montrent qu'ils vivent une forme d'appartenance mutuelle très forte. Ils portent l'alliance l'un et l'autre, ils ont une même maison, ils ont les mêmes projets, ils ont les mêmes vacances. Donc, les époux nous montrent que nous sommes appelés à une forme d'appartenance très forte au Seigneur à travers le charisme et la médiation de la communauté dans laquelle nous vivons.

La grande différence entre l'amour conjugal des époux, et l'amour mystique que les célibataires ont avec le Christ, réside dans cette conscience de la totalité. Notre amour sponsal avec Christ implique toute notre personne dans son intégralité : corps, âme et esprit. Comme je vous le disais, nous n'avons pas le droit à une forme de vie privée ; il est bon par contre que chez les époux, ils aient un petit lieu propre, que tout ne soit pas partagé, totalement partagé, genre par exemple le travail, même s'ils se partagent leurs expériences, c'est un lieu propre. Cela n'implique pas du tout une vie double, mais il est bon que chacun ait une forme de solitude assumée, un lieu propre, sinon on a une fusion totale de deux vies. Dans notre amour sponsal, au contraire, il n'y a pas de lieu propre, il y a un esprit qui est corporellement sexué et qui laisse de côté l'activité génitale au profit des motions de l'Esprit.

Il faut être clair là-dessus, la vie sponsale mystique implique, intègre les frustrations affectives, comme n'importe quel choix entraînant des privations. Il ne faut pas dire, comme je l'ai entendu parfois dans des émissions de télé, le Seigneur remplit ma vie à tous les points de vue, au point de vue affectif etc., ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai, il y a une part de manque affectif, de solitude, de frustration, qui fait partie de l'holocauste, qui fait partie de nos relations, qui fait partie du don de soi ; mais qu'on intègre comme réalité sacrificielle.

La frustration, elle n'est insupportable, traumatisante, que dans la mesure où elle ne comporte aucune satisfaction ; la frustration au contraire, elle est transformable, elle donne sens, quand elle ouvre à une forme de plénitude, de fécondité, pour donner des biens aux qualités multiples. Il est clair, et on le voit chez les saints et les saintes, chez des visitandines et des sœurs du Carmel, il est clair que la sponsalité ouvre à de nombreux biens de qualité de vie qu'une personne mariée ne peut pas avoir.

En ce sens, l'union sponsale mystique n'est pas exempte de difficultés, parce que l'amour spirituel a des répercussions sur l'affectivité, mais il y a des résonances aussi au niveau sexuel des personnes. Nous ne sommes pas des anges, nous ne vivons pas comme des anges, nous ne vivons pas dans une espèce de phantasme d'une sponsalité imaginée. Nous sommes appelés à vivre une identification, une unité avec le Christ dans son humanité, et jusqu'à des renoncements, jusqu'à des frustrations qui font partie de l'offrande.

Jésus est un homme, il n'est pas quelqu'un d'asexué. La grâce mystique transforme progressivement notre désir sexuel, l'éros, sans le détruire. Il est clair, par exemple, que dans l'expérience sexuelle transformée, des éléments comme la tendresse, la compassion, la patience, font clairement partie d'une forme d'intégration de pulsions sexuelles ordonnées au Bien divin. C'est vrai que si Mère Teresa a touché tant de gens dans sa capacité de compassion, ce n'était pas uniquement parce qu'elle était un modèle d'affection, parce qu'elle donnait [...].

Cette noce mystique, qui a sa croissance selon les dons de Dieu, intègre totalement et purifie et évangélise notre sexualité. Progressivement, la sponsalité en nous n'est pas un phantasme, mais elle est un mode de réception, d'accueil du Bien divin qui conduit à être capable d'accueillir son don et ainsi de nous laisser aimer. Nous sommes appelés par la mystique sponsale, par le caractère sponsal de notre vocation religieuse à développer cette capacité réceptive. En particulier la femme a une capacité réceptive plus native, plus développée que l'homme.

Donc c'est un accueil spirituel de l'Esprit Saint mais qui est incarné dans un corps sexué, dans un corps qui a des désirs, des besoins, des appétits, et même des phantasmes. Il n'y a pas de problème, il faut dire les choses. Parce qu'autrement on fait de la sponsalité, non pas une réalité mystique, mais un rêve. Et si c'est un rêve, il y a une partie de nous qui aspire à être aimée, qui aspire à aimer, qui n'est pas évangélisée.

C'est vrai que les époux, qui vivent saintement leur vie, nous aident à nous orienter, à choisir ce mode incarné de la vie mystique sponsale, clairement. Mais en même temps, ils ne suffisent pas, parce que nous sommes appelés à développer en nous une forme de réceptivité du don de l'Esprit Saint toute spécifique.

Vous voyez le lien entre mystique sponsale et mystère de l'Incarnation est extrêmement étroit. Plus nous entrons dans cette sponsalité du cœur, plus nous accueillons la manière qu'a le Christ, dirait sainte Elisabeth de la Trinité, de reproduire en nous comme son humanité de surcroît.

Ce don sponsal s'exprime comme don réciproque dans une communion féconde, et il présente de grandes richesses. Mais il y a aussi des problèmes qui doivent être corrigés avec pédagogie. Les grandes richesses, c'est que sur la base de cet être humain réel, elle permet de se connaître soi-même en tant que personne corporelle, sexuelle et cela facilite beaucoup l'intégration [...] dans la recherche du bien spirituel. La richesse c'est qu'on arrive à une connaissance de soi très fine qui permet d'intégrer nos propres désirs et de les ordonner au don [...]. La difficulté, c'est l'image de nous-mêmes, qui parfois est mise en comparaison de modèles conjugaux, et qui peut réveiller des plaisirs sensuels, sans confondre pour autant avec la sensibilité romantique mais laisser la Pâque [...] de ces besoins d'humanité, ces besoins de développer des réalités humaines. Dans cette pédagogie, il s'agit de souligner que nous sommes dans un chemin d'identification à l'Époux crucifié, qui est essentielle communion au même vouloir, et au même non vouloir, et rappeler que ce désir purifie par alternance des présences et des absences, des joies et des douleurs.

La grande difficulté qu'on a dans cette question de la mystique sponsale, c'est la transformation de l'éros, désir, en charité. C'est la grande difficulté à laquelle beaucoup de spirituels, beaucoup de mystiques se sont confrontés depuis le Moyen Âge, depuis le Cantique des cantiques qui a été commenté de nombreuses fois notamment par saint Bernard, et d'autres mystiques, et cette difficulté de la transformation du concupiscible en charité est quelque chose de lent, de difficile et [...] à de régulières [...].

Mais cette transformation est possible lorsque la vocation, bien sûr, est authentique. Elle est possible, mais elle demande avant tout d'assumer consciemment et paisiblement sa propre sexualité en partant des appétits génitaux et non pas en faisant un travail de phantasme et de sublimation, mais en disant : voilà mes appétits sont là et on les reconnaît. Il s'agit d'élever l'éros vers sa finalité d'agapè.

J'ai beaucoup travaillé ces questions en profondeur. L'apport de Jean-Paul II sur le développement de la vertu de pudeur est un apport essentiel. Il a permis d'élaborer de manière profonde ce passage de l'éros à l'agapè, et que nous pouvons intégrer très bien dans notre vie consacrée. [...]

Il est clair que l'enjeu, c'est l'intégration de nos pulsions, de nos affections, de nos passions, qui ne doivent pas être juste à côté, qui doivent être conscientisées, nommées, explicitées, pour que progressivement par la vertu de tempérance, de pudeur, l'éros soit ordonné comme une force, comme un élan qui va être épuré, purifié de toute forme de recherche de soi, de possessivité.

Aimer dans la Croix, c'est aimer en se donnant, en refusant en même temps toute forme de mainmise, de possession, de recherche de soi.

La tradition mystique le montre, que Thérèse d'Avila arrive finalement à une forme d'intégration de ses passions qui sont très fortes, de ses émotions aussi, du fait même qu'elle est polarisée sur la qualité de la réceptivité active au don de l'Esprit, et qui la pose à la fois dans une détresse grande parce qu'elle sent que le Seigneur n'est pas présent comme elle voudrait, ou dans une grande joie, lorsqu'elle a eu des expériences de consolations [...].

Vous voyez l'intégration de l'éros est un travail compliqué, difficile, qui relève de la grâce, qui relève aussi de la nature, qui relève aussi de la conscience vive de nos appétits, qui va évangéliser nos appétits comme une force capable de donner la vie du Seigneur dans son Église.

J'insiste sur cette question de la sponsalité parce qu'aujourd'hui il me semble que la conscience du caractère sponsal d'une vie consacrée en particulier d'une moniale s'est dissipée au profit d'une conscience d'être une sœur qui fait bien les choses. Elle s'est dissipée parce qu'elle se dit finalement, parce que si le Christ est Époux, vous ne pouvez pas prendre l'analogie conjugal comme fondement, vous n'avez pas le Christ comme un amant, comme un Époux, vous n'avez pas tout le lien humain que les époux s'expriment. Le lien conjugal est un lien temporel alors que le lien sponsal est un lien éternel. Les époux sont appelés à passer d'un lien conjugal temporel pour le sanctifier dans un lien éternel, telle est leur vocation. Et nous, nous sommes appelés à montrer aux époux la vérité du lien conjugal, sa vérité première qui est appelée à devenir un lien éternel donc transfiguré par la grâce comme un lien d'amitié spirituel qui d'une certaine manière s'enchevêtre encore dans la [...].

3.2. Les défis de la vie fraternelle

a) Le défi de la liberté dans la vie fraternelle

C'est lié à l'article que j'ai donné hier. Cette question de la liberté dans la vie fraternelle vous la trouvez au n°21 de *Vie fraternelle en communauté*, en particulier : « Pour vivre en frères et en sœurs, il faut parcourir un vrai chemin de libération intérieure. Comme Israël, libéré de l'Égypte, est devenu Peuple de Dieu après avoir longtemps cheminé dans le désert sous la conduite de Moïse, ainsi la communauté, insérée dans l'Église peuple de Dieu, est construite par des personnes que le Christ a libérées et rendues capables d'aimer à sa manière, à travers le don de son Amour libérateur et l'acceptation cordiale de ses envoyés ».

La première vérité qu'il faut rappeler, j'insiste, c'est une découverte que j'ai faite et qui colle vraiment très bien : nous sommes en permanence, par le caractère pénitentiel de notre vie, dans un dynamisme d'exode, nous sommes appelés à sortir en permanence, et parfois nous avons des régressions là-dessus. Nous ne sommes pas toujours en progrès seulement, à sortir de la manière charnelle d'être en relation. On prend souvent l'enfant comme modèle de vie spirituelle, mais l'enfant a beaucoup de problèmes et beaucoup de péchés. L'enfant a la qualité de la confiance facile qui est extraordinaire, il a la qualité de l'intimité profonde ce qui est extraordinaire, mais il est centré sur lui-même. Il faut que tout le monde réponde à ses besoins en permanence. C'est naturel et légitime, parce que si on ne répond pas régulièrement à la plupart des besoins de l'enfant, il sombre dans une forme de pseudo-autisme. Donc, il faut répondre à ses besoins, un enfant c'est très fragile. Mais tout est centré sur lui, et nous ne pouvons pas continuer à fonctionner comme des petits enfants dans notre communauté religieuse, autrement nous ne prenons pas librement, nous n'assumons pas notre vocation. Assumer c'est très important, car c'est ce qui fait de nous des personnes libres.

Dans la vie religieuse, il y a plusieurs prototypes d'enfants. Il y a la petite fille sage, le petit garçon bien élevé, c'est l'infantilisme. Ces gens-là, très bien éduqués, on leur a appris qu'il fallait toujours être gentils, jamais ils n'oseront contredire les autres et en particulier l'autorité. Ils resteront dans leur coin de petites filles sages et bien élevées, qui fait ce qu'il faut. Il y a différents degrés. À l'inverse il y a : la personne révoltée qui fonctionne sur l'impulsivité. Et puis, entre les deux il y a de nombreuses nuances. Il y a l'enfant qui est parfois le manipulateur, le séducteur, qui obtiendra ses fins en harcelant le supérieur. Vous avez aussi celui qui arrive à bouder quand il n'a pas obtenu ce qu'il voulait, il va se mettre à faire la tête, on va tous se mettre à lui dire : mais qu'est-ce qui se passe, mon chéri, ma petite chérie, comment on pourrait te faire plaisir ? Et hop ! Elle obtient le pouvoir, et tout le monde se met à s'occuper d'elle.

Toutes ces réalités très charnelles de fonctionnement qui sont liées à notre nature, liées aussi à des constructions psychiques qu'on a mises en place, liées non seulement à des blessures mais aussi à des dons, liées à des situations familiales qu'on a reçues ; tout cela doit se transformer dans une liberté évangélique. Ici, nous sommes appelés à voir de près nos formes d'esclavages affectifs, non pas à les nier, non pas à nier notre personnalité, mais à les regarder de près pour pouvoir nous en libérer. Nous en libérer progressivement par des petits pas, pas nous en libérer par des grandes décisions, qui ne marchent jamais, on le sait très bien cela, par des petits pas quotidiens, des petits actes de vertus.

J'ai envoyé à Sœur Céline le texte du jour paru par le Pape François sur l'art de la liturgie, je l'ai lu en diagonale un peu vite, il correspond exactement à tout ce que je vous ai dit. Non pas que ce soit moi qui ai écrit ce texte pour le Pape François. Mais c'est en syntonie avec ce que je vous ai dit : l'importance de la liturgie, lieu de rencontre et de communion, etc.

Il est clair, que dans notre vie religieuse, si on vit le culte de manière vivante, progressivement ces esclavages de la relation charnelle vont être appelés à entrer en transfiguration, en mutation, en deuil. Il y a une sœur avec qui je travaille, une sœur libanaise, qui m'a dit : au fond la formation, quand on y regarde de près, ce n'est pas des préceptes, des rites, même pas une culture du charisme qu'il faut transmettre, c'est avant tout des deuils dans lesquels la personne doit rentrer. C'est cela la formation d'abord, c'est aider les sœurs à rentrer dans des deuils, en particulier les deuils affectifs qui sont les plus lourds, mais aussi des deuils de comportement, des deuils d'idéaux, des deuils d'illusions, qu'il faut vraiment faire, autrement on n'est jamais dans le réel, on construit un phantasme permanent, on utilise le charisme pour assoir notre propre projet idéal.

Ici l'esclavage c'est d'être encore incapable d'engager des relations de vraie altérité, de vraie liberté, non seulement avec ses proches. Si on n'est incapables d'être vraiment libres avec ses sœurs, croyez-moi, mes sœurs, on est incapables d'être libres avec Dieu lui-même.

Dès les premières années de la vie consacrée, nous sommes appelés à faire l'expérience d'abord de l'esclavage que constitue cette manière affective, charnelle, de fonctionner, pour ensuite nous y confronter avec honnêteté et en faire le deuil par un détachement réel. L'incarnation des vœux dans la vie fraternelle va y contribuer, par des petits renoncements quotidiens.

Nous sommes appelés dans ce deuil de la prédominance de la relation charnelle dans notre vie fraternelle à trouver la vraie joie de la relation spirituelle. Cela est très important, la vie fraternelle doit nous donner une vraie joie sur un mode d'aimer qui, au début nous est un peu inconnu, qui nous est peu familier, et qui progressivement devient notre manière même de vivre.

Nous sommes appelés ainsi à prendre le risque de nous ouvrir à cette conscience douloureuse de nos esclavages, qui recourent à de nombreux mécanismes de défense inconscients, involontaires, non structurés, et qui nous ont construits malgré nous. En fait, nous sommes appelés à une forme de reprise totale de notre personnalité pour qu'elle soit illuminée par la grâce du Saint-Esprit et que nous soyons libres avec notre personnalité d'agir dans nos communautés en particulier, et dans notre apostolat.

Ce que je vais dire est très important : nous sommes appelés à faire éclore le vrai moi selon la vision du Père éternel qui est en nous. Il y a des sœurs et des frères qui construisent par la vie religieuse un faux moi, qui vont utiliser la vie religieuse comme un moyen de répondre avant tout, en premier, à des besoins affectifs. Et donc, ils vont sans cesse se mettre dans une position d'autojustification, et ils vont même construire une forme de théologie un peu idéaliste.

Nous sommes appelés à regarder en face ces mécanismes de relations charnelles qui ne sont pas justes, à entendre les remarques des autres, à les faire nôtres, et du coup, à passer d'un régime qui est structurellement fondé sur l'impulsion ou la recherche permanente de l'approbation des autres, à un régime qui est fondé sur le désir de se donner gratuitement à nos sœurs et à nos frères dans le Christ par les vertus.

Mes sœurs, ce que je suis en train de découvrir avec le temps, c'est que cette conversion de l'être relationnel charnel où les émotions, les impulsions, les passions sont premières, à une relation où la décision, la détermination, le discernement, la volonté illuminée par la grâce et le temps éternel prédominent, ce passage est très long. Parfois, il faut 50 ans, parfois il faut 20 ans, il est très long, et on ne peut pas le forcer parce qu'on vient d'une terre où les esclavages ont été plus ou moins importants.

Quand vous avez une sœur qui vient d'une famille unie, avec des parents unis, avec une fratrie importante, où elle s'est sentie profondément aimée dès l'origine, et où elle a appris à aimer Jésus dans sa famille, le passage est un peu plus aisé, qu'une sœur qui a eu des parents toxiques, dysfonctionnels, malades, qui s'est retrouvée souvent seule, qui s'est trouvée dans des situations d'injustice très profondes, qui s'est retrouvée accusée de choses injustes, cela existe dans nos monastères, cette sœur va forcément avoir un long travail de guérison, de réappropriation de son vrai moi, d'ouverture progressive au Dieu vivant. Jésus choisit librement ses disciples, il ne les choisit pas en fonction du niveau psychoaffectif d'éducation, il fait ce qu'il veut, donc tout est possible avec quiconque, il faut juste vérifier que l'appel soit authentique. Cette vérification se fait avec des critères de discernement que je ne pourrai pas voir avec vous, parce que c'est un chapitre que je n'ai pas encore fait. D'ailleurs vous avez certainement votre *Ratio intuitivonnis* de formation dans lequel vous avez vos critères de discernement objectif qui doit donc rentrer dans votre discernement.

Le texte de Vie fraternelle en communauté au n°37 dit : « Une formation spécifique de l'affectivité est donc nécessaire; elle intégrera l'élément humain et l'élément plus spirituel. (...) Les difficultés en ce domaine sont souvent la caisse de résonance de problèmes nés ailleurs : une affectivité et une sexualité de type narcissique ou adolescent, de réaction rigide réprimées, peuvent être la conséquence d'expériences négatives antérieures à l'entrée dans la communauté ».

Comme Visitandine, je ne connais que Léonie, mais c'est vrai que sa vie a été terrible. Sa mère est allée à Lourdes plusieurs fois pour qu'elle guérisse de cette espèce de caractère ingérable. Ses entrées multiples dans des monastères n'ont fait que la déprimer. À la fin Thérèse lui a dit : Quand je serai morte, tu rentreras, tu resteras, et tu seras l'une des premières à être témoin de ma petite voie. Et c'est ce qui s'est passé. Donc cela montre bien que Léonie qui avait au plan naturel beaucoup de handicaps pour une vie communautaire normale, avec la grâce de Dieu, elle s'est adoucie, elle s'est unifiée, elle s'est acceptée et elle a pu s'offrir au Seigneur saintement, au point de devenir une sainte religieuse. Donc, attention à nos jugements rapides, où l'on se dit qu'une sœur ayant vécu beaucoup de choses difficiles est à jamais enfermée et condamnée là-dedans. Peut-être que la vie religieuse sera trop lourde pour elle, mais peut-être pas non plus. C'est là qu'il faut avoir des critères de discernement un peu

objectifs, parce qu'il y a des personnes qui viennent de familles correctes, qui ont eu une éducation correcte, et qui n'ont pas la vocation. Inversement, il y a des personnes qui ont eu beaucoup de blessures, et qui ont la vocation. Mais il y a aussi des personnes qui sont blessées mais qui ne répondent pas au jeu particulier de la vie religieuse.

L'une de mes intuitions fondamentales est la suivante : dans le discernement, il faut vraiment regarder de très près comment fonctionnent les médiations ecclésiales chez la personne, comment cela progresse : par rapport à l'autorité, à la fraternité ; comment la personne se situe dans le groupe, est-ce que l'apostolat devient une propriété, vous voyez des choses comme cela. Il faut vraiment regarder de près la manière dont la personne est capable ou non de se recevoir de Dieu via les médiations spécifiques de la vie religieuse. Ces médiations sont comme un tuteur, si les médiations ont une prise sur l'humanité de la personne, elle pourra grandir, elle pourra guérir, elle pourra s'éclorer. Si les médiations n'ont aucune prise, parce que la personne est vraiment enfermée dans sa logique de gentil petit garçon, de gentille petite fille, qui cultive ce faux-moi par exemple, la personne aura beau être très bien apparemment, très vertueuse même, très utile, voire très intelligente, il ne faut pas la prendre, c'est cela ma thèse, parce qu'elle n'a pas la capacité de s'enraciner dans un sol. Les médiations sont le tuteur qui permet à la plante de grandir, pour s'enraciner il faut que la vie de Dieu passe à travers elles, autrement cela ne peut donner que des catastrophes, des maladies, des aigreurs, au mieux des dépressions. C'est une évidence. C'est comme si vous me disiez que je vais boire sans bouteille : eh bien, ouvrez la bouche, prenez l'eau de la pluie, vous n'aurez pas grand-chose. Les médiations sont comme la bouteille d'eau qui vous permet de boire. J'ai vraiment insisté sur cette question dès le début en parlant des diverses médiations, dont les médiations ecclésiales.

Sur le sujet, on est plusieurs à le penser, je ne suis pas complètement unique dans la stratosphère religieuse à le dire, des gens comme le Père Donneaud qui accompagne les Béatitudes et qui est un grand théologien, Dom Olivera ne le dit pas à son niveau parce que c'est une préoccupation actuelle, mais nous sommes plusieurs à le dire. Et on ne fait que dire la grande tradition que la vie religieuse n'est que l'explicitation de l'Église-sacrement.

b) Le défi de la maturation affective au service d'une spiritualité de communion

La grande erreur, c'est que dès le début, on veut que les religieux, les religieuses, soient assez matures. Et tout de suite, on va dire : Ah, qu'est-ce qu'elle est immature, c'est une petite fille, elle n'y comprend rien. On veut tout de suite de bonnes vocations, on demande aux postulantes, aux novices, d'être des sœurs fiables, qui vont mettre un terme à cette catastrophe de sœurs actuelles qui ne répondent pas aux exigences qu'on attend, et enfin on aura le modèle voulu. On fait peser sur ces jeunes un fardeau considérable.

En fait tout ceux qui se présentent à nous, il faut les accueillir, et il faut tenir compte de leur maturité actuelle, qui est proportionnée à leur étape de formation. Une novice, c'est une novice, une jeune sœur, c'est une jeune sœur, une jeune professe solennelle, c'est une jeune professe solennelle.

Il y a le droit propre, en général faut quelques années avant d'être supérieure par exemple. Mais une jeune sœur, comme elle est utile, elle est intelligente, elle a de l'énergie, elle a envie de réussir, surtout elle veut trouver sa place dans le groupe, en général on va tout de suite la mettre dans les affaires : l'économat, l'administration,... Le Pape François insiste sur le fait qu'il faut faire attention. Il faut laisser la plante grandir, ne pas tout de suite se ruer « sur la marchandise », c'est-à-dire à se ruer sur les jeunes sœurs, en se disant, ça y est maintenant, on va les utiliser à fond. Non, la sœur est encore fragile, elle a encore besoin de grandir. Il faut au moins 15 ou 20 ans avant d'être quelqu'un d'un peu sûr. Il ne faut pas forcément attendre 30 ans non plus. Mais il faut être prudent.

On distingue différents types de maturité : il y a la maturité physique, la maturité psychique, la maturité affective, la maturité spirituelle, tout cela doit grandir harmonieusement.

Aujourd'hui, l'expérience nous montre que les jeunes qui rentrent chez nous sont bien plus fragiles qu'il y a 25 ou 30 ans même 40 ans, des gens qui sont assez peu résistants à la douleur, à la souffrance. On n'a pas des Nadal qui rentrent dans nos monastères, qui sont capables d'avoir mal pour une coupe jusqu'à la mort. Cela n'existe pas. Nous avons donc des gens qui sont toujours plus fragiles. Nous, chez nos jeunes on le constate, ils ont tous de petites déficiences, des petits handicaps. C'est lié à la société dans laquelle nous sommes, une société qui fragilise beaucoup

les personnes. Nous avons des gens qui sont physiquement fragiles, parfois c'est une tendance anorexique, parfois c'est la surdité, parfois c'est de névroses qui se forment dès le début, vous avez beaucoup de choses. Cela s'accompagne de pas mal d'immatunité psychologique. Il est évident que la société disloque la famille : beaucoup de candidats qui viennent à nous, ne savent pas ce que c'est qu'un père et une mère unis dans une famille nombreuse. C'est un fait. Est-ce que c'est dirimant pour la vie religieuse, certains le pensent ; j'en connais qui pensent que toute personne qui vient d'une famille disloquée ne doit pas être dans la vie religieuse. Moi, je ne le crois pas. Cela n'a jamais été le regard de Jésus, il n'a jamais fait cette sélection sociale, autrement il n'aurait pas pris douze disciples aussi différents. Mais, pour autant, il faut rester prudent.

Donc, maturité pour le jeune. Maturité pour le formateur qui doit apprécier l'immatunité de son candidat, et être conscient des fonctionnements de ce qu'on appelle les transferts psychologiques ; parce que sinon, s'il devient le sauveur de son jeune, il tombe lui-même dans le trou qu'il lui indique, donc il faut savoir lui donner la main, et le guider tout en ne se prenant pas pour son père ou sa mère. Il faut faire attention à ces transferts, ils sont très forts. Une sœur, par exemple, plus elle a manqué d'une maman ou une mauvaise mère, plus elle va contre transférer très fortement, elle va vous demander à vous prieure, à vous formatrice, d'être la super maman qu'elle n'a jamais eue. Il faut accueillir son besoin, sans y répondre totalement, parce que c'est Jésus qu'elle vient chercher au monastère, ce n'est pas sa maman ; si vous y répondez, à terme, vous pouvez être sûres que vous l'enfermez en fait.

Il faut aussi une certaine maturité intellectuelle qui doit être proportionnée à notre capacité. La vie contemplative exige une capacité de lire, une capacité de réfléchir, sans que nous soyons pour autant des génies, on ne nous demande pas d'être professeur d'université, mais il faut quand même être capable de pouvoir lire régulièrement, s'imprégner, d'avoir une certaine culture spirituelle, théologique. Donc, il faut une certaine scolarisation à la base. Souvent l'instituteur de base, le curé, auront fait beaucoup, dans les pays en voie de développement c'est encore un peu comme cela, où les parents [...].

Il faut une maturité affective minimale. L'un des critères importants, c'est la capacité de vivre en communauté, ce n'est pas donné à tous. Il y a des personnes qui sont structurellement indépendantes, elles sont ainsi, ce n'est pas un péché, mais elles ne peuvent pas vivre en communauté. Il y a des gens qui sont vraiment indépendants. Vous voyez cela dans la manière de vivre l'obéissance qui est toujours vécue comme une forme d'agression, dans la manière de vivre la fraternité qui est toujours vécue de manière narcissique, où la personne se situe soit au centre, soit en marge, c'est dur d'être un parmi d'autres. Vous voyez, moi, je suis au centre de votre groupe, virtuellement c'est ça qui est très dur, mais je suis quand même au centre de votre groupe, c'est assez facile, c'est plus dur d'être au milieu d'un groupe, un parmi d'autres, et c'est ce que Jésus nous demande. Ce qui est bien pour moi, c'est que j'ai des frères et sœurs, je n'ai pas de sœurs au sein de ma communauté, mais je fréquente des sœurs carmélites, des femmes dans l'OCDS (Carmel séculier), etc. Donc, la maturité, c'est l'intégration d'une affectivité qui nous permet sereinement de vivre avec les autres sans avoir besoin d'être ni le leader, ni le rebelle marginal. Il y a des gens qui ont une posture ainsi, une posture quasiment duelle, où ils passent de l'un à l'autre en permanence. Lorsqu'on voit que c'est structurel chez une personne, objectivement c'est quand même un peu dirimant, parce que la communauté est toujours un peu : soit un lieu de pouvoir, je suis au centre ; soit un lieu de rejet. Donc, à nous c'est un critère, comme quoi, la médiation fraternelle ne fonctionne pas bien.

Mais il faut vraiment être dans une certaine progressivité dans la formation, je ne suis pas du tout un spécialiste de la formation. Mais il faut accepter que les choses aillent doucement. Il faut, nous on fait cela, vous le faites peut-être aussi, on fait des dossiers précis biannuels, on fait des rapports sur chaque jeune, et les dossiers sont suivis, depuis le postulat, le noviciat, le studentat, tout cela c'est suivi jusqu'au sacerdoce. Le dossier est suivi par les formateurs, il est explicité à l'entourage, à l'équipe de formation, etc. Il faut vraiment bien travailler en équipe et en Église sur cela. Il faut regarder les points de progrès réguliers, ou les points de stagnation et de blocage profond.

Il ne faut pas hésiter à dire, et ça c'est quelque chose qu'on a beaucoup de mal à faire en communauté, à dire à un jeune en tant que tel ce que l'on voit avec charité certainement, si on ne peut pas dire dès l'origine à un jeune ce que l'on voit, plus tard on ne pourra jamais rien lui dire. Cela crée des crispations dans les communautés, parce qu'on ne peut jamais dire à quelqu'un au fond ce que nous on voit de lui. Dire à quelqu'un ce qu'on voit de lui, ce

n'est pas forcément le juger, le condamner, c'est lui dire ce qu'on voit et qui quand même est embêtant pour le bien commun.

Il y a des candidats qui arrivent et qui sont parfaits dès le début. On a l'impression qu'ils sont mûrs, qu'ils sont capables d'évoluer, ils sont admirables, ils se montrent tout de suite dans une logique de progrès. Mais cette perfection initiale stagne parce qu'elle est naturelle, elle n'est pas surnaturelle, et ces candidats-là en fait on peut se demander s'ils sont vraiment chez eux. Vous voyez, c'est trompeur ! Ils arrivent, ils sont parfaits, ils font tout bien, au bout de quatre ans, ils font toujours tout aussi bien, on ne voit pas de grosse imperfection, ils sont transparents dans la communauté. Il faut faire attention.

Et puis, il y a d'autres candidats qui sont lourds, qui ne cochent pas les cases, qui sont mal éduqués. Il faut distinguer la mauvaise éducation du progrès dans la vertu. Il y a des gens qui sont mal éduqués et qui restent mal éduqués, pour autant, ils peuvent même devenir des saints, en étant mal éduqués. Il faut bien distinguer cela. Il y a des gens qui sont mal éduqués, ils n'y peuvent rien, on ne leur a pas appris les manières, on ne leur a pas appris comment être courtois, comment être fins dans les relations. Ils sont, en termes techniques, un peu grossiers, mais être grossier n'empêche pas de devenir un religieux ou une religieuse. S'ils en ont conscience, s'ils savent que c'est un peu la jambe qui marche moins bien, et qu'ils font avec, cela peut être un lieu d'humilité et d'humiliation important pour eux, parce que les gens mal éduqués ne montent pas beaucoup dans la hiérarchie, ils ne savent pas y faire avec le pouvoir, et dont ça reste des gens très simples, et du coup qui sont très saints parfois.

Donc maturité spirituelle, maturité progressive, maturité psychologique.

Thérèse de Lisieux fit de grands blocages : elle est névrotique obsessionnelle, frisant l'hystérie, la perte de la mère l'a déstructurée totalement, petite elle a des crises d'hystérie. Elle vit un blocage très important par rapport à ce manque de structure maternelle dont le transfert n'a pas suffi à la structurer. Et pourtant elle reçoit la grâce de Noël en 1886 qui va la faire entrer dans une grande liberté affective. Cela montre que Dieu peut tout.

À nouveau, je reviens à ma question : regardez davantage la disposition théologale de la personne avec profondeur, pour cela il faut un regard surnaturel, qu'avant tout les qualités affectives ou les immaturités psychologiques. Il faut en tenir compte, certes, mais est-ce que ces qualités affectives ou ces déficiences, ces immaturités pourront prendre sol dans la terre religieuse de ce charisme, ou pas ? Si elles peuvent prendre sol, avec de petites rencontres, de petits réglages, de petites adaptations qui se font dès le début, alors il faut vraiment en tenir compte, tout en étant explicite avec la sœur, tout en étant vraie, en lui disant qu'il y a quand même ces difficultés qu'elle devra affronter toute sa vie. Il faut être clair sur l'objectif.

Nous sommes appelés à évoluer, à grandir, et même je peux presque le dire, parce que je vais bientôt y arriver : à vieillir, parce que je ne suis pas loin de la cinquantaine, alors là chez nous 50, 70, à 70 on bascule ! Nous avons des vieillards chez nous qui sont heureux, qui sont épanouis. Nous sommes appelés à travailler notre croissance dans le Seigneur, notre maturation dans le Seigneur.

Donc, voyez, c'est moins le niveau de maturité qui est important dans la formation que la capacité de maturation. J'insiste là-dessus. Il faut un peu de formation psychologique, il faut être clair sur les pathologies, les difficultés, la différence entre une névrose, une psychose, une dépression, il faut un peu connaître quand on est formateur, sinon on change de métier, on va faire économiste ! Le formateur, ce n'est pas un psychologue non plus, il faut juste avoir des repères pas plus. Si vraiment il y a des difficultés psychologiques, on l'envoie chez un spécialiste. Mais attention, et c'est aussi un dada que j'ai, ne recourons pas trop facilement aux spécialistes, ne délégons pas trop vite à des problèmes psychologiques, des nœuds qui sont parfois très personnels, un vrai dialogue de confiance avec le formateur, une relation de vérité où la personne dit : nous, on voit ça, ça et ça chez toi, comment tu le vis, qu'est-ce que cela veut dire, qu'est-ce que cela évoque, est parfois plus productive qu'un travail de spécialiste. C'est la vie religieuse qu'on veut, ce n'est pas la perfection psychologique qu'on cherche, il faut être clair là-dessus, sinon il n'y a personne chez nous. « Je suis venu pour les malades, pas pour les gens bien portants », dit Jésus. Il y a un frère (il n'est pas prêtre) qui, récemment, me disait : Ce qui m'embête, c'est que tous les frères qui ne sont pas prêtres, ils ont tous un problème dans la tête, sauf moi. Je lui dis : Ah bon, mais alors tu présupposes qu'il y a deux catégories chez nous, il y a les frères pas prêtres qui sont un peu barjots, un peu tarés, et des frères prêtres qui eux sont nickels.

Mais il n'en est pas ainsi : il y a plein de frères prêtres qui sont barjots, même peut-être que j'en fais partie. Tu sais, on est tous un peu barjots, c'est ce que le Seigneur veut, on est des pauvres.

Donc, ne cherchons pas la perfection psychologique, cherchons la perfection évangélique.

Le document *Vie fraternelle en communauté* nous dit au n°39 : « La communauté religieuse est le lieu où se fait chaque jour le patient passage du "je" au "nous": de ma tâche à la tâche confiée à la communauté, de la recherche de "mes intérêts" à celle des "intérêts du Christ". » Le patient passage du "je" charnel où tout est fondé sur mes besoins au "nous" de la communauté où tout est fondé sur la relation de don ; la recherche de mes intérêts qui calcule qui gère, à qui j'irai parler en fonction de mes intérêts, à celle des "intérêts du Christ" : je m'ouvre à tous ceux qui viennent à moi de manière désintéressée.

Le document poursuit : « La communauté religieuse devient alors le lieu où l'on apprend chaque jour à faire sienne cette mentalité renouvelée, qui permet de vivre la communion fraternelle en profitant de la richesse des dons de chacun, et fait converger ces dons vers la fraternité et la commune responsabilité du projet apostolique ». Alors on tend doucement, peut-être partiellement, peut-être graduellement, à une spiritualité de communion, c'est-à-dire à cette capacité d'être attentif à l'unité profonde du Corps mystique, à regarder son frère ou sa sœur dans la foi d'abord.

On est parfois des spécialistes pour faire la fiche technique psychologique défailante de ma sœur. Là on est super bons. Elle a ça, elle est désorganisée, elle est imprécise dans son langage, elle est... etc. cela on sait ! C'est la poutre et la paille, là ! On ne regarde pas pourquoi le Seigneur l'a mise sur mon chemin : pourquoi cette sœur qui, comme par hasard est ma voisine de cellule, est celle qui m'agace le plus ? C'est marrant, dans la communauté, il y en a une qui m'agace le plus, et comme par hasard c'est juste ma voisine de cellule ! C'est souvent cela. Et donc, comment avec un regard de foi, voir ma sœur qui, effectivement m'agace au plus haut point. Elle parle fort, elle dit n'importe quoi, elle parle toujours de ses parents et de son histoire, elle confond tous les niveaux, je n'en peux plus quoi ; un autre exemple : elle se met toujours bien avec la supérieure, il faut toujours que la supérieure soit contente d'elle, le petit chien de la supérieure, il y a plein de choses comme cela, c'est du réel ça !

Eh bien, dans ces situations objectives, concrètes, comment est-ce qu'on passe d'un jugement charnel à un regard de foi ? Cette sœur, le Seigneur l'a mise sur mon chemin, pour me dire quelque chose, du coup on rentre dans une logique implacable qui a plusieurs conséquences dans la façon d'agir. D'abord nous partageons les joies et les souffrances ensemble, très tranquillement, sans un intimisme exagéré, sans une distance excessive. Nous pouvons deviner les désirs et prendre soin des besoins des autres. Nous pouvons offrir une véritable amitié profonde et vraie, qui dans la vie religieuse, j'ai découvert cela il y a quelques années seulement, l'amitié a, comme le piano, de multiples harmoniques, c'est fini la classe de CP où on a une copine, c'est la copine absolue, on a de multiples formes d'amitié, de réciprocité. Vous ne pouvez pas être amie avec une sœur qui a 30 ans de plus que vous, comme avec une sœur qui est co-novice avec vous depuis 30 ans. Ce n'est pas pareil. Mais il peut y avoir des amitiés différentes à ce niveau-là. La sœur de plus de 30 ans, n'est pas nécessairement ni une mère de substitution, ni un modèle de vie religieuse impeccable, elle peut vous transmettre une certaine amitié sous un registre différent de la simple co-novice qui partage et le même âge, et la même culture, et la même croissance, et la même vision du monde, tout quoi, il n'y a pas que cela. C'est ça la force de l'amitié spirituelle, c'est qu'elle est multiple en fait. Autant l'amitié spirituelle dans la vie conjugale est unique : elle a un registre, elle est exclusive, elle touche à deux personnes et c'est non échangeable ; autant l'amitié spirituelle en vie religieuse est multiple. On peut vivre l'amitié spirituelle aussi avec un consacré, un prêtre, même un évêque (il y a des évêques qui ont besoin de sœurs avec qui ils peuvent partager certaines choses, ils n'ont personne à qui parler ou plutôt pas grand monde qui les comprennent, ce sont des choses qui peuvent arriver, j'ai vu qu'il y a un nouvel évêque pour Annecy et je le connais assez bien M^{gr} Le Saux).

Cette spiritualité de communion est donc cette capacité de voir surtout et toujours ce qu'il y a de positif chez l'autre, elle permet de confirmer ce qu'il est, de le pousser, de l'envoyer dans ce qui est bon. Je vous donne un petit exemple, quand l'Esprit Saint a commencé à souffler pour me dire : Armand, il faut que tu fasses un doctorat ; c'était tout à fait imprévu, je n'avais pas du tout cette ambition. Et même quand je suis entré au noviciat, j'ai dit à mon supérieur : je veux bien être carme, mais je ne ferai pas d'études. Donc ce n'était pas très prévu tout cela. Moi,

j'étais très réactif par rapport aux études pour des raisons psychologiques et personnelles. Après la licence, donc j'avais fait déjà pas mal d'étude, j'avais fait trois ans de philo et six ans de théologie, et plusieurs personnes qui n'avaient pas du tout fait d'études, des prêtres, des carmes, des carmélites, m'ont dit : Il faudrait vraiment que tu ailles plus loin. Alors que je sais qu'ils n'ont pas du tout la formation universitaire, ils ont été pour moi, plus parole de Dieu, que d'autres qui, dans l'université, me disaient : Vas-y, il faut y aller. Moi, si c'était pour faire carrière, cela ne m'intéressait pas. J'ai entendu cette parole, après elle a été confirmée par deux ou trois autres personnes, et puis mes supérieurs en tant que tels sont venus pour me le demander juste après.

Vous voyez bien que la spiritualité de communion, ce n'est pas uniquement une espèce de logique rigide avec le supérieur et les autres qui ne font que réceptionner, c'est une circulation de paroles de Dieu, où on se reçoit de multiples personnes, tout comme on a de multiples formes d'amitié. Cela rend la vie assez heureuse.

Donc, en ce sens, ce frère qui n'a pas fait d'études, ou cette sœur, qui vous a dit cela, non seulement en lui disant : parce que tu me dis cela j'en tiens compte et je vais entrer en discernement pour voir si c'est juste ; mais maintenant quand j'ai fait le travail et qu'il est publié, je leur dis : c'est grâce à vous que je l'ai fait ; alors ces gens-là sont hyper-confirmés même s'ils n'ont pas un rôle essentiel dans l'Ordre ou dans le charisme.

Vous voyez c'est très important cela : on se confirme et même on s'envoie en mission les uns les autres. Il y a une vision parfois horizontale où on est en démocratisme, où on est tous égaux, ok, il n'y a pas un supérieur qui est là pour nous dominer, eh bien non, cela ne marche pas ! Ou bien il y a une vision hyper-pyramidale où toi tu n'as rien à dire sur moi, c'est la parole du supérieur qui me le dira, mais le supérieur figure-toi, ce n'est pas Dieu le Père, il ne va pas inventer une idée qui va être contre la communauté, qui va être contre la personne, qui va être une espèce de phantasme personnel, ça ne marche pas cela.

Donc, il y a une espèce de circulation, la parole de Dieu prend forme dans une circulation juste entre les médiations d'autorité, les médiations fraternelles, qui constituent, qui construisent le mystère de l'Église.

Je termine sur cette insistance des déficiences psychologiques qui sont absorbables uniquement dans la mesure où elles s'enracinent dans ce mystère de l'Église via les médiations qui lui sont propres.

On va arrêter là. Avez-vous des questions ?

- *Tout à l'heure vous avez évoqué l'anorexie, est-ce que pour vous c'est envisageable d'accueillir une sœur à la profession qui est anorexique ?*

L'anorexie, c'est comme le diabète. Ce n'est pas une maladie en soi. Sur l'anorexie, j'ai toute une littérature là-dessus, j'ai travaillé toutes ces questions. Il y a des degrés très nombreux. Il faut bien regarder de près dans quelle dynamique se trouve la personne, il faut bien regarder de près aussi le diagnostic médical, il faut être assez honnête là-dessus, souvent la personne se cache de cela avec l'habit. Il faut regarder de très près le contrôle de la personne sur cette maladie. Il faut des diagnostics médicaux assez objectifs, et puis un dialogue de vérité, ce n'est pas du tout évident. Il y a des sœurs qui sont légèrement anorexiques, avec des hauts des bas, de boulimie, d'anorexie. Il faut faire attention. En général, la clôture augmente l'anorexie, donc il faut être attentif.

Je dirais que pour des faibles anorexies où elles arrivent à avoir une forme de contrôle parce que depuis toutes petites elles ont été très vite prises en charge, mais s'il y a eu par exemple de nombreuses hospitalisations avec risque suicidaire, c'est la mettre en difficulté. On a une carmélite dans notre zone qui a fini par mourir, avec 26 kgs à la fin de sa vie à 42 ans. Là, c'est clair qu'il y a eu un processus.

Souvent la fille anorexique va tout faire pour être super bien vue de sa supérieure. Donc la supérieure est liée, en fait, à la fille, et elle va vouloir la sauver par la vie religieuse. Là il faut faire très attention. Il faut aussi que la fédérale ait un regard très lucide sur cela. Ce n'est pas grave que la supérieure ou la maîtresse des novices soit super liée à sa jeune sœur, mais de là à ce que son raisonnement l'empêche d'être libre, c'est quand même embêtant. L'anorexie, c'est une maladie terrible, cela met dans des situations de mort profondes, et elle va vouloir s'agglutiner comme à un rocher, à une personne et elle va lui demander l'impossible.

La question pour l'anorexie, comme pour toute maladie (la dépression, des formes de névrose obsessionnelles, des formes de quasi autisme, de psychose), la question c'est la lucidité d'une part de la sœur par rapport à la maladie et

ensuite la capacité de gestion de cette maladie. Si elle n'a ni la lucidité réelle, ni une gestion quand même un peu adulte, eh bien, la vie religieuse risque d'être pire, en fait. Moi, je vois comme cela les choses. Mais c'est une chose qui existe, c'est récurrent.

On a beaucoup de pudeur dans notre vie. Mais vous voyez la sœur, en l'occurrence, elle avait réussi à dissimuler son amaigrissement grâce à l'habit. Donc les sœurs ne s'étaient pas rendu compte qu'elle était aussi maigre, c'était impressionnant. C'est quand le médecin, à la fin de la sa vie, lui a fait enlever l'habit, qu'il s'est rendu compte. C'était trop tard déjà.

L'anorexie, ce n'est pas dirimant, au sens strict, mais je dirais qu'il faut être super attentif. Si la maladie est très forte, on peut dire qu'il y a une étiologie des maladies. C'est-à-dire que la maladie date de très jeune, admettons que cela a commencé à onze-douze ans, et que cela dure, et que la sœur a 32 ans, il faut regarder de près. S'il y a eu vraiment des crises, il faut regarder de près : combien d'hospitalisations il y a eues, il faut vraiment être très précis sur ces questions pour le bien de la personne. Il faut bien être clair. Il y a des situations de handicap, en l'occurrence c'en est un. Vous savez que l'anorexie touche directement à la fécondité, qu'elle rend difficile la fécondité physique d'une femme. Donc, la spiritualisation d'une vocation, c'est le boulevard pour une personne comme ça. Il faut être précis. Être d'emblée dans le rejet, ne me semble pas spirituel, mais la prudence me semble nécessaire.

Je pense que pour cela, on ne peut pas avoir un jugement ecclésial, la fédérale ne peut pas décider à elle seule, pour savoir si cette sœur, elle reste ou elle part. Il faut que ce soit concerté, vraiment dans un dialogue de communauté. Il faut bien savoir que si la fédérale prend la décision par exemple, en fait d'après le droit vous ne pouvez pas décider pour une sœur d'un autre monastère, mais admettons qu'elle puisse pour cela. Mais dans ces cas-là il faut qu'il y ait une discussion dans la communauté, avec les personnes qui lui sont très attachées qui disent : peut-être qu'elle a la vocation, on ne va pas la mettre dehors. Il faut vraiment être dans un dialogue pédagogique.

Il faut plusieurs niveaux : le niveau physique, médical ; le niveau psychologique qui est lié avec cela ; et le niveau ecclésial. Il y a deux instances dialogue : il y a une instance médicale qui donne un diagnostic, qui note une possibilité de croissance ou pas ; il faut suivre la personne, voir si par exemple, elle est soumise à des crises récurrentes, graves, ou pas ; cela c'est le premier point, et le deuxième point, c'est le niveau ecclésial.

À nouveau, une anorexie, même un peu profonde, si la personne joue réellement le jeu des médiations, le jeu de la vie religieuse, qui sait ? peut-être qu'elle va se résorber, si c'est une vocation authentique. Mais ça peut être une vocation masquée, c'est-à-dire que la personne trouve dans la vie religieuse une forme de compensation psychologique vis-à-vis d'une maladie qui lui est insupportable. Or ça, ce n'est quand même pas l'objectif ! Donc c'est vraiment très délicat. Le Pape François insiste beaucoup, il est assez prophétique sur cette question : le discernement doit vraiment être ecclésial et professionnel.

Moi, ce que je constate, c'est que dans les monastères, c'est cela qui est souvent mal régulé. Dans les monastères, quand il y a une fille anorexique, si la maîtresse des novices est réticente, si deux ou trois sœurs sont réticentes, mais si la mère prieure le veut, elle l'aura. C'est cela que je vois. Peut-être qu'il manque l'instance de dialogue médicale, qui est un peu le tiers, qui permet d'avoir un jugement un peu objectif. Et là, il y a parfois des luttes de pouvoir qui ne sont pas justes. Pour autant, la maîtresse des novices, il faut qu'elle soit capable d'une ouverture de dialogue, en disant : voilà les points que je vois positifs, voilà les points que j'alerte.

Et puis, on revient à la question de la liberté dans la vie religieuse : si vous avez une communauté d'adultes, les personnes diront suffisamment de choses pour qu'on voit quelle est l'orientation, parce que, quand on vit ensemble, on voit tout ce que l'autre fait. Tout, j'ai bien dit, tout. Anorexie ou pas. Un exemple qui n'a rien à voir. Voyez chez nous, il y a la salle internet. Les jeunes, on ne leur permet pas d'être dans la salle informatique tout le temps. Il y a des frères qui passent, ils voient plein de choses. La question, c'est la liberté des personnes dans la communauté formative qui doit vraiment être au service du bien, et qui, du coup, constitue une instance ecclésiale assez éclairante.

La provinciale, (je ne sais pas comment ça fonctionne chez vous dans vos monastères), le recrutement doit tenir compte dans la composition des communautés, de cette réalité : si on met le noviciat là, on met quelle sœur là ? Ce n'est pas neutre, on ne peut pas mettre cinq sœur à problèmes dans un couvent de noviciat, qui toutes les cinq vont

avoir un jugement erroné. Chez les carmélites, il y a des novices dans chaque communauté. Après, elles font avec ce qu'elles ont. Elles ne vont pas faire une communauté d'élites. Chez nous en province on fonctionne différemment. Chaque charisme a son fonctionnement différent.

La grande réponse, qui va dans le sens du Magistère, c'est d'une part d'ordonner les niveaux : le niveau ecclésial et communautaire, le niveau médical, psychologique avec des diagnostics objectifs. Et puis il faut des instances différentes qui dialoguent librement. Là ou parfois, ça dramatise, c'est quand une sœur a réussi à l'emporter d'une certaine manière sur le groupe, en disant : cette sœur elle est anorexique, c'est compliqué, mais... mais... ; et que les autres sœurs suivent. Ah non, ça ne marche pas comme cela. J'ai souvent vu cela. Je pense aussi que la clôture attire les personnes comme cela, donc c'est un peu normal qu'on ait ces personnes. La question c'est le degré, la liberté par rapport à la maladie. Je ne suis pas du tout un super expert, je vous dis ce que je vois, ce que je pense, et je raisonne avec mes catégories théologiques et ecclésiologiques, mais il y a bien des gens qui vous conseilleront mieux que moi, c'est certain.

c) Le défi de la communication dans la vie fraternelle (30 juin)

Nous avons déjà abordé la question du défi de la communication au début de la session, je vais l'appliquer davantage dans le cadre de la vie communautaire, en particulier vis-à-vis de la question de la conflictualité. C'est quand même vrai que beaucoup de conflits naissent d'incompréhensions, de préjugés, de situations où l'un et l'autre ne veulent pas se déplacer, chacun reste dans sa préconception, dans son jugement, dans sa vérité. Beaucoup de conflits naissent aussi de rivalités. Beaucoup de conflits naissent de cette difficulté à entrer en relation avec l'autre, à se déplacer intérieurement, à accepter qu'on n'a pas toujours raison sur tout.

Dans *Vie fraternelle en communauté* au n° 32 : En plusieurs endroits, on perçoit la nécessité d'une communication plus intense entre religieux où religieuses d'une même communauté. La vie fraternelle s'affaiblit ordinairement lorsque la communication est absente ou pauvre: alors chacun ignore ce que vit l'autre, le frère devient un étranger, les relations avec lui sont anonymes ; et on en arrive à des situations de véritable isolement et de réelle solitude. Dans quelques communautés, on déplore la médiocrité de la communication pourtant fondamentale des biens spirituels : on communique sur des thèmes ou des problèmes secondaires, marginaux, mais on partage rarement ce qui est vital et central dans le chemin d'une personne consacrée. »

On a peur de se livrer à quelqu'un à qui on ne fait pas confiance. On a peur de dire ce qu'on vit à quelqu'un qui nous a trahis, qui parle par ci par là, qui dit des choses, qui nous juge,

Ce document nous dit : « Les conséquences peuvent être malheureuses, parce qu'alors l'expérience spirituelle acquiert insensiblement un caractère individualiste. On en vient à une mentalité de quant-à-soi, jointe à l'indifférence pour l'autre, tandis que tout doucement on se met à la recherche de relations significatives à l'extérieur de la communauté. »

Il y a un courant de la théologie morale qui s'est développé aux États-Unis qui appelle cela : la morale de l'étranger. Là, les gens vivent dans une petite maison, avec une petite haie, avec un petit jardin, une petite piscine gonflée ; si dans la maison juste à côté, il y a une femme, qui est en train de se faire battre par un mari alcoolique, et qui crie, cela nous est égal. Ce qui compte c'est que dans notre petite maison, on se sente bien. On peut vivre cela aussi dans nos communautés. Il y a des voisines, pas forcément de chambre, mais des sœurs qu'on fréquente régulièrement qui peuvent être dans des maladies : dans une dépression, dans une dépendance, dans une grande jalousie, dans une paranoïa, dans des formes d'autisme, dans des névroses obsessionnelles. Et puis on évite au maximum la sœur parce que cela nous est insupportable. Mais ce à quoi nous sommes surtout appelés au-delà de la bienveillance et de la proximité juste à avoir avec notre sœur souffrante, c'est surtout de partager les biens de l'Esprit, partager la foi qui nous unit ensemble.

Le document dit : « La communion naît en vérité du partage des biens de l'Esprit, d'un partage de la foi et dans la foi où le lien unissant les frères est d'autant plus fort qu'est plus central et plus vital ce que l'on met en commun. Cette communication est utile aussi pour apprendre la façon de partager, ce qui permettra ensuite à chacun, dans

l'apostolat, de "confesser sa foi" dans un langage clair et simple de sorte que tous puissent la comprendre et la goûter ».

La foi ne peut pas être uniquement une petite intimité qu'on vit avec le Seigneur, méditer la Parole par exemple, le rencontrer dans les sacrements et dans la prière, vivre avec lui dans le recueillement ; mais nous sommes appelés à partager notre foi, non pas seulement notre vision du monde, mais notre manière de rencontrer le Christ régulièrement, quotidiennement. Il est difficile de partager de manière juste sa foi, très vite on a l'impression qu'on dévoile une intimité incroyable à des gens dangereux, des gens qui ne sont pas capables de [...].

C'est là que l'étude aide beaucoup, parce que l'étude au sens de lire, de comprendre nos saints, comprendre la théologie tout simplement, bien connaître le Catéchisme, aide considérablement à transmettre notre foi d'une manière qui ne soit pas trop subjective, trop intime, trop empreinte de notre propre vécu. Il faudrait que la foi de l'Église rejoigne notre propre foi et que nous puissions la communiquer.

Il faut des formes adaptées pour communiquer ces dons spirituels. Mais dans nos communautés, c'est très difficile. On navigue d'un extrême à l'autre. C'est trop d'intimité partagée, une espèce d'idéal fusionnel, entre femmes cela tend à prendre une intensité un peu inconsidérée parfois, on croit qu'en ayant partagé une intensité fusionnelle on est des super-sœurs, mais on est allé trop loin en fait, il n'y a pas assez d'espace entre les personnes. Cela c'est d'un côté : l'extrême fusionnel. Et puis il y a l'autre extrême : des sœurs un peu fonctionnaires qui se retrouvent pour partager l'organisation du travail dans la communauté, c'est quand même pauvre ! Vous n'êtes pas là pour cela d'abord. On n'est pas des collègues, mais des frères et des sœurs dans le Seigneur.

Dans ce sens, on peut rappeler l'exercice de la correction fraternelle. Actuellement, on a réfléchi cela dans certains documents : les modalités traditionnelles de la correction fraternelle, vous le savez il y avait un zéléteur qui dénonçait les fautes des autres, un petit peu archaïque. Mais il faut trouver des moyens de pouvoir se corriger mutuellement pour se stimuler dans la qualité de notre don de soi.

La réconciliation entre les membres d'un groupe passe par cet effort dans la communication, une communication qui ne doit pas être uniquement bornée ou limitée à la logistique, à l'organisation des biens matériels, à l'organisation des missions, mais elle doit aussi s'ouvrir à une juste transmission de notre expérience spirituelle.

Quand on regarde la fondation des Ordres religieux, c'est ainsi qu'ils ont grandi. Je suis sûr que Jeanne-Françoise de Chantal a des lettres qu'elle écrit à ses sœurs qui sont fondamentales pour la postérité du charisme. Donc, c'est bien qu'elle transmettait son expérience spirituelle à ses propres sœurs. Nous savons que chez nous Thérèse d'Avila construit le chemin de la perfection d'abord pour ses sœurs. Thérèse de Lisieux n'écrit pas pour avoir un livre qui se vendra en millions d'exemplaires, elle écrit son autobiographie à la demande de ses sœurs, pour ses propres sœurs en vue d'une chronique nécrologique qui soit un peu plus déployée. Toutes ces personnes, dans l'art de la lettre, l'art de l'autobiographie, on transmet leur expérience spirituelle de manière juste, même de manière qui a été reprise : Thérèse d'Avila entre la *Vida* (l'autobiographie) et les demeures, c'est la même réalité qui est dite avec une organisation un peu différente. On peut dire que s'écrire entre sœurs, écrire même à des gens de l'extérieur éventuellement comme un prêtre, fait partie de l'apprentissage de la transmission de l'expérience spirituelle. C'est vrai aussi pour les supérieurs, je parle au niveau non pas local mais provincial, en général le supérieur fait une espèce de circulaire un peu formelle, un peu administrative sur l'état du monastère, assez pauvre parfois au plan spirituel. Voyez dans les documents que je vous donne de Dom Bernardo Olivera, général de son Ordre, j'ai une dizaine de lettres de lui par exemple, il ne se prive pas, pour faire de vrais documents spirituels avec les frères et sœurs de son Ordre. Nous sommes appelés à nous entraîner, à transmettre de manière juste notre foi à nos frères et sœurs, cela enrichit la communauté, et lui donne de la vie, une vie vraiment spirituelle.

Alors, dans les conflits, l'une des réalités les plus difficiles à mon avis, c'est la capacité d'intégrer l'émotion ou la passion de l'autre, et d'être capable aussi de lui communiquer notre souffrance sans l'agresser. Souvent, comme on souffre, on communique à l'autre une réalité dont nous n'avons pas épuré la part de douleur, et donc en fait on l'agresse. Or quand vous venez vers l'autre et que vous l'agressez, d'emblée il se cabre, il se bloque, et il se défend.

Il y a un psychiatre américain (Rosenberg), qui a développé une école, une technique très connue aujourd'hui qui s'appelle la communication non-violente. Pour vous l'expliquer, je l'ai utilisée dans mes communautés, je l'utilise au

quotidien avec mes propres frères, cette méthode est vraiment aidante pour résoudre les conflits. La communication non violente, en abrégée CNV, favorise cet échange authentique entre personnes. Vous pouvez aller voir éventuellement sur You tube, il y a beaucoup de vidéos de lui-même, où il joue avec des animaux, il montre comment est-ce que le lion et la girafe sont appelés à communiquer, il est assez ludique dans sa manière de faire. L'idée c'est que nous sommes appelés à être un peu attentifs aux mots que nous utilisons, à ce que nous dit notre interlocuteur, et puis elle distingue quatre composantes : nous devons d'abord observer la situation que nous vivons de manière un peu objective, on prend du recul par rapport à notre propre ressenti ; ensuite nous devons tenir compte des sentiments qui sont éveillés par cette situation ; surtout nous sommes appelés à exprimer nos besoins, besoins liés à ces sentiments ; enfin à demander, je regarde ce que je pourrais demander concrètement pour satisfaire ces besoins.

Je prends un exemple : la mère d'un adolescent pourrait dire à son fils : Quand je vois tes affaires traîner dans le salon, (quand j'observe cela) ; cela me met de mauvaise humeur, cela me fait mal à moi, (sentiment) ; car j'ai besoin de plus d'ordre dans les pièces que nous partageons, (voilà le besoin) ; pourrais-tu les ranger (voilà la demande)? Vous voyez, au lieu d'agresser son fils en lui disant : range tes affaires ! ce qui est une injonction, un ordre, on exprime à l'autre que la situation d'une part nous met mal à l'aise, objectivement empêche le bien commun, puis on exprime son besoin pour mieux vivre ensemble, il faudrait que le salon soit bien rangé, et on lui demande cela. Voilà, mon besoin c'est ça, est-ce que tu serais capable d'accepter cela ?

J'ai eu une situation compliquée avec un frère quand j'étais supérieur, je ne pouvais pas dire les choses. On a fait une session comme cela, l'intervenant, une personne de l'extérieur, qui est venu nous expliquer en détail comment fonctionne la communication non violente, avec un atelier de pratique. Un an après, on a pu s'expliquer, il m'a dit : mais toi comment tu vis le fait que je fais cela ? Et j'ai pu lui dire les choses comme supérieur, parce qu'il était prêt à l'entendre. Comme supérieur on vient corriger l'autre sans que la disposition de son âme soit [...], et là c'est une grâce. Si l'autre n'est pas encore disposé, on lui fait violence. On vient là pour corriger, certes, mais il ne peut pas l'entendre, et ce qui est génial dans cette technique, c'est qu'on va créer un climat où on va vérifier qu'il est prêt à se disposer à entendre une demande, un besoin, qui non seulement lui est personnelle mais elle correspond au bien de la communauté.

Donc il s'agit d'entrer dans une forme de communication qui est non seulement est authentique mais assez empathique, parce qu'on part vraiment du sentiment de l'autre, on exprime son besoin à travers une demande assez concrète. Il est clair à mon avis que, quand on a intégré, non pas de manière un peu trop artificielle, la logique de cette communication non violente, comme on n'agresse pas l'autre, en lui faisant une remarque, l'autre ne peut que l'entendre. Comme on vérifie en amont sa disposition, on ne prend pas le risque de lui faire une remarque, alors qu'il n'est pas disponible, c'est cela la force ! Le problème souvent c'est qu'on va dire une remarque, mais parce que l'indisposition est là on fait violence à la personne, soit lâchement on refuse de faire une remarque mais on ne prend pas les moyens de l'aider à se disposer à recevoir une remarque, et donc on ne corrige pas non plus.

Le professeur Rosenberg nous dit qu'alors nous développons quatre types de langages souvent aliénants qui sont obstacles à cette communication bienveillante. Souvent nous émettons des jugements moralisateurs en disant que cette sœur est paresseuse, elle ne sait rien faire, elle n'en fait qu'à sa tête, cela fait trente ans qu'elle est là elle est incapable de se corriger, voyez : on la met dans une catégorie, cela empêche la rencontre, cela empêche la relation empathique. La deuxième catégorie, c'est qu'on fait des comparaisons : on va comparer aux autres dans une forme de jugement, cela entrave la bienveillance envers soi-même et envers les autres : il y a la sœur qui est parfaite et puis il y a la sœur qui est vraiment sous douée, elle n'a vraiment rien pour elle. D'ailleurs cette miséricorde [...] parce que, qu'est-ce qu'elle peut nous apporter, on ne sait pas trop. Et on fait des comparaisons, on met les gens avec du plus, du moins, c'est l'école on met des notes, cela empêche la rencontre, cela empêche de voir la personne. La troisième entrave à la relation bienveillante, c'est de refuser ses propres responsabilités, ou de refuser que l'autre prenne ses responsabilités, bref on ne le traite pas en adulte, cela empêche l'individu de prendre pleinement conscience qu'il est responsable de ses pensées, de ses sentiments, de ses actes. Souvent la solution c'est « Y a qu'à », « faut qu'on », il n'y a qu'à faire ça, il faut qu'on ; il faut qu'on change, il faut qu'on arrête de faire cela. C'est

une manière de dévier du fait qu'on a une situation dont on est coresponsables. Et la question, si on est coresponsables, comment est-ce qu'on transforme la situation ensemble ? Enfin, souvent nous communiquons nos désirs sous forme d'exigences, cela entrave la bienveillance. Le destinataire va ressentir cela comme une menace d'une punition, d'un reproche, et il ne va pas y répondre favorablement.

Donc, pour être plus précis, la communication non violente inclut quatre composantes : d'abord nous devons bien observer la situation, pour établir un vrai jugement, souvent nous mélangeons l'observation et l'évaluation, nous faisons une observation mais tout de suite nous y agrégeons un jugement. Par exemple, dire : la sœur est arrivée trois fois en retard à l'Office, ce n'est pas pareil que dire : la sœur est vraiment quelqu'un qui n'est jamais à l'heure, cela c'est un jugement. L'observation, c'est, objectivement : il s'est passé ça, ça et ça, point barre. Cela évite de mettre tout de suite la personne dans une catégorie.

La deuxième composante qu'on va approfondir, c'est qu'il faut exprimer des sentiments, et non pas élaborer une interprétation morale immédiatement. Beaucoup d'entre nous ont appris à fonctionner avec notre tête plutôt qu'avec notre cœur, la tête ça marche très bien, mais le cœur ça ne suit pas. Il faut réapprendre ce langage du cœur qui exprime nos sentiments. Souvent on interprète avant même d'exprimer le sentiment lui-même. C'est important de différencier les sentiments, des interprétations morales, mentales. Par exemple, j'ai le sentiment d'être quelqu'un qui a tout raté, qui est pourri, j'ai le sentiment d'avoir gâché ma vie religieuse, cela c'est une interprétation, ce n'est pas un sentiment. Je ne me sens pas bien, je me sens triste, incomprise, cela c'est un sentiment. Il faut aider la sœur à dire : comment tu te sens ? Et non pas : comment tu interprètes tes sentiments ? [...] Donc déjà, distinguer l'évaluation du jugement, distinguer l'interprétation du sentiment, tout cela c'est une manière d'épurer ces jugements qu'on a sur l'autre, sur soi-même, qui empêchent la relation authentique. Car à chaque fois, on met une image de soi, une image de l'autre, devant nous, avant même de rencontrer l'autre. Ce vocabulaire des sentiments est très difficile, en plus, il est différent selon les cultures. On n'exprime pas ses sentiments en Asie, comme en Afrique, comme en Europe ; un Américain n'exprime pas ses sentiments comme un Africain. Je sais que l'Afrique c'est un grand continent, qui a de nombreuses nuances, de nombreuses ethnies, pareil pour l'Asie. La culture entre dans la manière d'exprimer ses sentiments, il faut en tenir compte. Plus j'avance, plus je me rends compte, cela on en reparlera, que la culture c'est aussi une manière d'aimer. On ne peut pas être neutre, en disant : il y a une manière universelle d'aimer et la culture c'est en plus, cela ne marche pas. Donc, très important, de ne pas interpréter trop facilement.

De plus, il faut assumer la responsabilité de ses sentiments, et des besoins qui sont à l'origine. Exprimer nos besoins de manière juste est difficile, on peut très vite se sentir coupable et dire : « oui, tu as raison, je suis vraiment tête en l'air, je suis nul, cela c'est très mauvais ; ou au contraire dire : « quant tu t'exprimes de cette façon, je ne me sens pas respecté, parce que j'ai besoin que tu acceptes que je puisse oublier ». Cette expression, je la dis souvent : « écoute quand tu parles comme cela, ça me fait juste mal, tu peux t'exprimer, mais sache que moi ça me fait mal ». Vous voyez, on exprime son besoin, son sentiment, et on ne plaque pas sur l'autre le fait qu'il devrait changer pour s'adapter à nous. Cela, ça aide. Je peux vous le dire, moi je le pratique régulièrement, ça marche du tonnerre. De fait, depuis trois ans, je n'ai presque plus de conflits, il y a des situations un peu compliquées, mais je n'ai pas de conflit au sens de situation fraternelle où il n'y a plus de lien, où on ne se supporte plus dans la vie fraternelle. On y revient tout le temps.

Souvent on a tendance à rejeter la faute sur l'autre, au contraire, il faut percevoir les sentiments et les besoins de l'autre. Moi, j'ai été dix ans dans le handicap, donc je connais un petit peu les personnes fragiles, moi-même je le suis, donc il n'y a pas de problèmes, d'ailleurs on l'est tous de manières différentes. Il y avait des trisomiques qui ne se supportaient pas, ils disaient : « Ce n'est pas moi c'est l'autre ! » On rejette tout sur l'autre, là on n'est pas dans la communication non violente, on cultive la violence en se justifiant. Exemple : « tu devais m'appeler ce matin ou m'envoyer un message pour m'y faire penser, c'est de ta faute ! » Là, c'est de la violence. Percevoir les sentiments et les besoins de l'autre c'est : « est-ce que tu sens vraiment en colère parce que je ne t'ai pas écouté ? C'est possible que je ne t'ai pas écouté ». Vous voyez, on part du besoin de l'autre en lui demandant pardon pour cela, et du coup il peut s'exprimer. Cela change tout. On crée un espace chez l'autre. On s'oublie un peu, on se décentre. Cette

technique de la communication non violente est utilisée de manière très païenne, sans référence à Dieu, mais cela s'inclut très bien dans notre langage évangélique.

Donc exprimer ses besoins, exprimer ses sentiments, en général c'est cela qui est difficile et à mon avis c'est un des signes de la maturité, devenir capable d'exprimer mes sentiments, mes besoins, et non pas de rejeter sur l'autre tous mes problèmes en m'auto-justifiant en permanence. J'ai vu cela plusieurs fois : on est capable de se dire qu'on n'est pas d'accord, on est capable de se dire même que nous nous sommes blessés, sans pour autant se blesser. C'est beau cela : on est capable de se dire qu'on s'est fait mal, sans pour autant se blesser.

Et puis, la quatrième composante, c'est de demander ce qui contribuerait davantage à notre bien-être. Nous sommes appelés à un langage positif, à exprimer une demande claire, à reformuler éventuellement la demande. Notre demande ne doit pas être impérative, elle ne doit pas être une injonction, une exigence, elle doit être vécue comme une invitation. Vous parliez, Sœur Céline, de la douceur, comme structurant votre charisme, mais c'est cela : on va chez l'autre en respectant les différentes étapes, on toque à la porte de son cœur et il nous ouvre ou pas, cela n'est pas violent, on dit : « Est-ce que je peux ? Est-ce que tu peux m'entendre ? Est-ce que tu entends mon sentiment ? Est-ce que tu peux entendre mon besoin ? » Et non pas : « Tu es comme cela, tu devrais... y'a qu'à... et puis faut qu'on change ça ». Il y a le primat ici de la rencontre, de la relation, de la recherche de l'autre qui prime sur la nécessité impérative de rentrer dans une loi, dans un ordre, dans une logique qui est prédéfinie. C'est pour cela que Jésus rejette la logique pharisienne parce que la norme religieuse est devenue un absolu qui s'est mise au détriment d'une certaine manière de l'inattendu de la rencontre de Dieu fait homme. Cela c'est très dangereux chez nous parce que nous avons beaucoup de normes, beaucoup de codes, beaucoup de lois, beaucoup de règles, et si la rencontre devient seconde par rapport aux règles, aux codes et aux lois alors on fait violence à l'autre de facto. Mais en même temps il faut que cette rencontre s'inscrive dans ces lois, dans ces normes, parce que c'est ainsi qu'elles deviennent vivantes.

Mais c'est vrai que les moyens modernes de communication peuvent mettre un frein à cette vie contemplative, et en particulier donc par l'isolement que crée la culture digitale. Tout ce que je viens de dire, si une personne est vraiment prise par l'immédiateté, la culture digitale, l'isolement que cela peut créer, les relations virtuelles qui sont bien plus supérieures en qualité voire en quantité que les relations réelles, alors cela peut empêcher gravement la rencontre dont je parle.

Là je vous ai dit la démarche de Rosenberg avec ses composantes, qui sont, à mon avis, une vraie aide pour la vie communautaire. Vous pouvez aller voir sur You tube, je vous le conseille, si vous avez un peu de temps. Vous cliquez Marshal Rosenberg, communication non violente, il y a toute une série de vidéos où on explique comment cela fonctionne. Lui, il a travaillé en Afrique, dans les zones en guerre, et il a montré que sa technique marchait. La technique qu'il donne et qui est assez psychologique, il faut qu'ensuite nous, on l'intègre dans notre langage, dans notre tradition, dans notre culture et dans notre finalité religieuse. Il y a un travail d'interprétation à faire, c'est clair. Ce que j'ai un peu essayé de faire avec mes mots.

Mais cela ne suffit pas, l'autre réalité, à mon avis, qui est décisive pour sortir de la conflictualité, c'est ce qu'on a appelé le développement de la narrativité, comme capacité de partage communautaire. Ricœur en avait parlé le premier, et puis d'autres. Crea le reprend, j'ai traduit son livre récemment (CREA G., *Pathologies et espérance dans la vie religieuse*), il nous dit que pour sortir des crises, nous sommes appelés à développer cette forme de narrativité dans la relation. En particulier dans la relation interpersonnelle qui est à éduquer à une plus grande conscience [...] dialogale. Je peux dire que le groupe, la communauté écrit une histoire. J'ai mon histoire sainte, mais le groupe, la communauté écrit une histoire. Et cette histoire ne peut pas uniquement être réduite aux événements qu'on va raconter : on a eu une session avec le frère Armand qui s'est mal passée, parce que c'était en visio, qu'il n'était pas là. Vous voyez c'est très réducteur. Il faut pouvoir écrire une histoire ensemble. Et alors on rentre dans une forme de conscience mutuelle, que seule l'écoute empathique, respectueuse, permet de saisir. Souvent, dans les communautés, c'est le fait de souffrir beaucoup ensemble qui permet (entre guillemets) d'écrire une belle histoire qu'on se racontera après. Quand la communauté vit une souffrance partagée, par rapport à l'autorité, par rapport à la maladie d'une personne, par rapport au petit nombre de sœurs, une situation vraiment de souffrance, ou même on a des situations où la communauté se sent vraiment incomprise par rapport à l'étage au-dessus en terme de

gouvernance, vous voyez des choses comme ça, cela soude parce qu'on crée ensemble une histoire. On est appelé à la souder pas seulement de manière psychologique mais vraiment dans un esprit d'espérance et de foi. Souvent aux fondements de certaines contradictions se trouvent parfois des styles de communication dans nos communautés où manque ce partage d'expérience entre les personnes, une incapacité à raconter notre histoire dans un processus de communication : on informe l'autre, mais on n'entre pas dans une histoire. Moi, je vois aussi dans ma relation aux supérieurs, s'il n'y a pas une histoire qu'on raconte un peu, en ce sens qu'ils nous suivent dans nos projets, dans nos intentions, dans nos apostolats, si on ne fait que les informer ponctuellement, la relation n'est pas du tout la même. Certains disent qu'il peut y avoir une forme de schizophrénie, on peut être assez courtois et compréhensif en dehors de la communauté, mais on devient grincheux et exigeants dans nos relations fraternelles. Ce n'est pas facile de réaliser cette communication qui exige cette attention, ce respect, pour que nous puissions nous révéler aux autres et vice versa.

Donc on peut dire qu'il y a une intégration des styles de communication différents, une intégration du mystère de l'autre, une intégration du mystère de l'altérité de la personne, qui est longue et difficile.

Donc, cette narrativité dans la relation pourrait se résumer dans l'image de marcher ensemble. Nous marchons ensemble dans une communauté : où est-ce qu'on va, ce n'est pas tellement le problème ; qu'est-ce qu'on va faire, ce n'est pas tellement le problème ; c'est vraiment de le faire ensemble.

Et les consacrés coparticipent à cette plateforme relationnelle, dans laquelle non seulement ils émettent et reçoivent des messages, mais aussi pour que l'ensemble du groupe soit engagé dans cette construction de relations authentiques dans la recherche des choses du Christ. Donc ce n'est pas vivre une histoire commune, ce n'est pas uniquement des mots, c'est porter une signification profonde qui vient enrichir une conscience mutuelle qui seule se fait par l'écoute empathique et respectueuse les uns des autres.

C'est pour cela que nous sommes appelés à cultiver, même si c'est difficile, ces rencontres authentiques, réelles, interpersonnelles, et à vraiment soigner leur qualité, en faisant attention que le formalisme inévitable de toute vie religieuse ne l'emporte pas sur l'authenticité de la relation. C'est toujours délicat. Il est plus facile de se recroqueviller dans des relations toutes faites, toutes convenues, que de risquer la rencontre comme je vous le disais sans aller jusqu'à la violence, mais sans tourner de l'autre côté jusqu'à l'indifférence.

Ça va pour les défis de la conflictualité ? Donc la grande réponse, c'est cette qualité de relations, à travers en particulier, la non violence, à travers l'attention que l'on a à ce que la disposition de l'autre soit capable d'entendre d'une part mes sentiments, d'autre part mes besoins et enfin mes demandes ; et puis l'autre chose c'est que je ne suis pas tout seul dans la communauté, je ne me sers pas de cette communauté, et comment est-ce qu'on marche ensemble dans un projet commun, dans une écoute mutuelle, dans une conscience mutuelle du charisme, qui permet de fédérer un esprit commun, et donc de construire ce mystère de l'Église.

Des questions ? Des remarques ? La conflictualité, si vous n'y êtes pas confrontées, je ne sais pas ce que vous faites ici. La difficulté du zoom c'est que l'interaction n'est pas facile.

- *C'est un peu la synodalité, n'est-ce pas ? Marcher ensemble dans une conscience commune...*

- Oui, on peut dire cela, il y a un peu de cela, ce n'est pas mes mots, mais c'est cela.

- *Je remarque ce besoin que nos communications, nos partages soient sur le fondement de notre vie, parce que si nous avons des communications superficielles, [...] cela engendre une souffrance, un isolement, et dans la vie contemplative il y a bien l'aspect de solitude, mais pas l'isolement car il peut conduire même à des maladies.*

- Oui, j'ai un peu dit cela. Après la question, c'est la justesse de la communication profonde. Il y a des niveaux, je ne partage pas à mon confesseur, à mon accompagnateur, ce que je vais partager à mes sœurs. Souvent les grandes difficultés de conflits viennent du fait qu'on est allé un peu trop loin dans la communication de certaines réalités, trop intimes, et que inévitablement du coup, comme le lieu n'est pas le lieu d'une narrativité partagée mais un lieu de chapitre, un lieu de fraternité, inévitablement on fait l'expérience de l'incompréhension voire la trahison. Dans ces cas-là après on ne se confie plus. Mais la faute, ce n'est pas l'autre, la faute c'est qu'on n'a pas appris à communiquer son bien spirituel de manière un peu détachée, sans coller avec nos expériences trop profondes. Entre

femmes, en particulier, c'est très fort cela, parce que la femme a ce défaut : elle a beaucoup de mal, on le voit comme confesseur, on le voit dans l'expérience anthropologique aussi, elle a beaucoup de mal à faire la part un peu mentale, à distinguer ce qui relève du for interne et du for externe. Nous sommes appelés à partager un for interne extra sacramentel, mais pas un for interne trop interne. Je vous donne un exemple : ce qui relève vraiment de l'intimité de nos familles d'origine, moi j'ai appris avec le temps qu'il faut être très prudent, il y a des choses assez intimes, compliquées. En revanche ce qui relève d'un vécu, d'une expérience spirituelle dans notre charisme, cela c'est un for interne extra sacramentel qui est moins engageant. Il y a des choses pour lesquelles il faut quand même être capable de distinguer, et là il y a un peu de formation spirituelle à avoir, qui fait que l'on sait que cela on peut l'exprimer à l'autre, même exprimer à l'autre son insatisfaction, sa frustration, son incompréhension, très bien ! Mais ne pas aller jusqu'à une forme de fusion, c'est cela qu'il faut éviter. Donc partager spirituellement, sans inconsciemment chercher une forme de fusion où l'on se dirait tout, on se partage tout ; non, cela ne marche pas ! Vous voyez, il y a deux extrêmes : il y a la fusion et l'indifférence ; entre les deux, il y a la conscience d'une expérience spirituelle où je suis assez mature pour pouvoir la transmettre, sans transmettre pour autant ce qui constitue mon intimité la plus profonde. Il faut apprendre aux sœurs dans la formation à témoigner de manière juste de leur expérience de foi. Et après, il peut y avoir toutes les attentes qu'on peut avoir vis-à-vis des uns et des autres, là il y a une forme d'abandon, d'acceptation que cela ne se passe pas comme j'avais prévu.

- J'ai du mal à entrer dans un échange avec une sœur, car à chaque fois, elle me reprend sur mes faiblesses, du coup je perds les pédales. Même si je peux continuer mon chemin, cela crée en moi une peur où je veux fuir de rentrer dedans. Comment puis-je faire face, sans montrer que je porte la peur en moi, comment continuer à avoir une relation avec elle.

- Vous êtes sa supérieure, elle vous connaît bien. Elle utilise vos faiblesses pour discréditer votre position et votre parole. Là il faut corriger le fait que cette sœur est incapable avec vous d'entrer dans une forme d'obéissance théologique. Ce n'est pas parce que vous avez des faiblesses, que vous êtes moins sa supérieure. Vos faiblesses ne sont pas un argument pour lui donner du pouvoir.

Moi je pense, qu'ecclésiatement le mieux c'est que vous vous fassiez aider par d'autres sœurs : la fédérale ou une autre supérieure, à qui vous demandez comment faire. Moi, je veux bien vous dire des choses, mais le problème c'est que je raisonne par rapport à une communauté masculine, la psychologie féminine objectivement c'est spécifique, et en plus de cet aspect, vous êtes dans un charisme de la Visitation que je ne connais pas bien. Je peux vous donner une formule, une réponse toute faite, mais à mon avis elle risque très fortement de tomber à côté. Le mieux, quand vous avez des problèmes comme cela en tant que supérieure, où il y a une forme de confusion entre le rôle que vous devez avoir et cette sœur vous manipule, elle utilise une réalité qui vous est personnelle pour se justifier qu'elle n'obéit pas. Donc, elle est en train de vous manipuler.

Il y a des situations extrêmes dans certains monastères, comme la supérieure lui dit : « écoute, avec moi tu ne fonctionnes pas, puisqu'à chaque fois que je te dis quelque chose tu me discrédites, comme tu n'es pas capable de m'obéir à moi, donc tu vas obéir à une autre sœur de la communauté que je nomme, et tu te référeras à elle, il y a des situations comme cela, un peu exceptionnelles.

Le mieux à mon avis dans ce genre de situation très concrète c'est que vous trouviez un mode de relation qui soit issu d'une concertation avec d'autres supérieures à qui vous demandez conseil, elles ont des expériences, elles auront des réponses certainement plus adaptées que moi. L'avantage que vous avez en demandant conseil, c'est que ces supérieures connaissent cette sœur, elles savent dire des choses sur elle qui seront plus justes. Donc l'expérience du gouvernement c'est de demander conseil à une sœur, soit dans votre maison, soit en dehors de votre maison, soit au niveau fédéral, vous essayez de trouver un régime qui vous permette de rester supérieure, tout en aidant cette sœur à entrer dans une relation qui soit plus théologique. Le seul message que j'aurais à vous dire, c'est : « Écoute tu es toujours au plan humain, tu nous reprends toujours sur nos faiblesses, tu ne veux pas que le Seigneur te parle à travers moi ». Le péché est là, c'est que la personne utilise vos faiblesses pour remettre en cause le caractère de votre médiation ecclésiale, et ça ce n'est pas correct. Seulement, il est clair, que si vous la connaissez bien et qu'elle vous connaît bien, si vous lui dites cela en face, cela ne va pas l'aider à faire ce que vous voulez, à entrer dans une obéissance théologique.

Donc, je ne sais pas comment répondre, mais en tout cas mon message c'est ça : c'est que la sœur, elle est en train de vous manipuler pour éviter de se mettre en situation de se recevoir de Dieu à travers vous. Alors, si c'est vos faiblesses qu'elle utilise, évidemment la technique de Marshall qui consiste à dire : voici mes besoins, voici ma demande, comprends ma souffrance ; ce n'est certainement pas cela qu'il faut faire, parce que là c'est la porte ouverte au fait qu'elle va en faire encore plus avec vous. Moi je pense qu'il faut une distanciation évidente, c'est certain, et après comment gérer le gouvernement avec elle, il faut l'inviter à une obéissance plus théologique. Et pour cela, suite à ce que je viens de vous dire, il faut corroborer ce que je vous dis avec l'avis d'autres sœurs, moi je pense que c'est comme cela qu'il faut fonctionner. Il y a peut-être une sœur à Caen, une sœur à Troyes, une sœur à Annecy, une sœur à Tarascon.

- Une supérieure précédente m'avait raconté qu'à chaque fois qu'elle voyait en entretien une sœur, c'est la sœur qui lui faisait des reproches. Alors sans rien lui dire, elle a arrêté du jour au lendemain les entretiens mensuels avec la sœur. Au bout de quelques mois, la sœur lui a dit : « Mais, tu ne me prends plus en entretien ». La supérieure lui a dit : « En entretien, normalement, c'est la sœur qui rend compte de sa vie régulière à la supérieure, et là les rôles étaient inversés, donc ce n'était plus de vrais entretiens, c'est pour cela que je les ai arrêtés ». Elle a remis la sœur face à sa responsabilité, du coup, la sœur, à partir de ce moment-là, elle a dit : « OK, on reprend les entretiens, je vais changer. »

- Il faut aider la personne à faire son propre chemin en conscience, c'est vrai. La supérieure a eu de la chance que la sœur ait demandé à reprendre les entretiens, elle aurait pu avoir quelqu'un qui se serait isolé et qui en aurait profité pour être tranquille.

Ça va ? Vous le voyez depuis le début : je refuse d'avoir une parole absolue, une parole de référence, une parole qui aborde toutes les questions. Ce n'est pas du tout mon projet. Si je rentre là-dedans, on va me mettre en prison, comme les autres.

[après la pause, et quelques réflexions partagées]

Vous avez exprimé votre peur, l'exprimer c'est beaucoup. Après qu'est-ce qu'on fait de ce sentiment ? Ensuite on le gère de sorte que les sujets dont on a la charge n'ont pas à avoir prise sur nos sentiments. Il y a une renonciation là, vous voyez c'est dur de se situer comme supérieur. On insiste tellement aujourd'hui sur la fraternité. Moi, j'ai un ami qui est supérieur d'une communauté, il me disait : « Tu vois, Armand, je vais mieux depuis que j'ai accepté que je ne pouvais pas être leur frère. Ce n'est pas ce que le Seigneur m'a demandé ». Evidemment, il y a un registre fraternel pour gouverner. Mais on doit avoir cette distance qui est une forme de solitude à assumer, et on ne peut pas être à égal de personnes qui nous sont confiées. Et là, la sœur fait tout pour rappeler qu'on est égaux, on n'est pas égaux, désolé ! Moi, je crois beaucoup à cela, là c'est un exemple que la sœur a pris, mais le fait que vous puissiez communiquer entre vous vos difficultés est décisif, c'est très clair. Cela fait que vous ne vous isolez pas dans une tour d'ivoire, avec des solutions qui sont toujours très limitées. C'est un petit exemple de partage fraternel dans une situation concrète où la sœur fédérale et d'autres supérieures peuvent donner des avis, c'est très productif, pas toutes les questions, toutes les difficultés, mais celles qui sont les plus récurrentes, les plus lourdes.

Il y a cela au niveau de l'Église. J'ai un ami qui est vicaire général, il m'explique que son évêque avec ses vicaires épiscopaux, ils font une petite communauté, ils s'entraident.

Il est bon que l'entraide ne soit pas uniquement dans le cadre fraternel, il est bon qu'elle soit aussi entre supérieurs, entre formateurs aussi. Cela fait partie de l'ecclésiologie de communion que le magistère veut promouvoir.

OK ? on avance sur les pathologies.

d) Les défis de la santé mentale

Aujourd'hui on parle beaucoup de la santé mentale, surtout pour les sportifs : la dernière numéro 1 mondial de tennis, elle se plaint beaucoup de troubles de santé mentale dus à trop de pression ; un ancien nageur olympique, pareil, il se plaint qu'on a détruit sa santé mentale.

Nous, on parlerait seulement de santé spirituelle, mais la santé mentale, cela compte dans une vie de communauté, dans une vie consacrée.

Je ne parle pas de tous les problèmes de santé mentale parce qu'il y en a beaucoup. Mais j'en ai sélectionné certains, et je vais un peu les élucider. J'en prendrais quatre. Le premier c'est la tristesse, ennui, acédie, tout cela dans un bloc en distinguant un peu ; ensuite le problème de la jalousie que j'appelle paranoïde pas paranoïaque mais une jalousie paranoïde on va voir comment ; ensuite la colère qui empêche le pardon ; et puis le narcissisme pathologique voire les questions d'autisme. Je prends juste ces quatre choses qui sont un peu récurrentes dans les communautés, il y en aurait d'autres, mais ceux-là me semblent être les grands axes.

- **La tristesse ou acédie ou l'ennui communautaire**

Dans un message qu'il nous a adressé l'ancien Père général, après avoir fait le tour du monde deux fois, note que le problème fondamental dans nos communautés, n'est pas d'abord le manque de vocations, non pas non plus le vieillissement des membres, ou l'insuffisance du personnel, parce que cela ne dépend pas que de nous. Le problème fondamental n'est pas non plus toujours la pauvreté de la formation soit initiale, soit continue, parce que cela c'est juste une conséquence d'un autre problème. Pour lui, le problème fondamental le plus grave, c'est la tristesse, le fait de ne pas vivre avec joie et conviction notre vocation dans notre charisme spécifique, de ne pas vibrer aux valeurs et aux expériences qui ont enflammé le cœur de nos Fondateurs. Donc on revient à cette question : l'expérience contemplative est-ce qu'elle est vivante ? Ou est-ce que c'est juste une expérience de musée ?

La tristesse est l'une des trois passions qui définit chez nous l'affectivité face à un mal sensible présent qui lui répugne. Elle est ce mouvement de rejet du mal soutenu dans l'espoir d'y échapper. Donc, en ce sens, la tristesse est un sentiment, une passion, contraire à la passion de la joie. Vous avez trois couples : la tristesse et la joie, la haine et l'amour, l'aversion et le désir. La tristesse s'oppose à la passion de la joie. Mais l'acédie n'est pas juste une tristesse quelconque, reprenant saint Jean Damascène, saint Thomas distingue quatre types de tristesse : il distingue le chagrin qui peut rendre muet, il distingue l'inquiétude qui va opprimer, l'envie qui est une tristesse causée par le bien d'autrui, et puis la miséricorde causée par le mal qui affecte autrui.

Saint Thomas d'Aquin nous parle de l'acédie comme, dit-il, « une tristesse du bien divin ». Il dit que c'est un péché contre la joie du bien divin lui-même, ce bien divin, c'est la charité. La tristesse du bien divin est donc un péché contre la charité. L'acédie est une tristesse provoquée par ce bien qui est la vie spirituelle elle-même, la vie d'union à Dieu qui devient comme insupportable. C'est un bien véritable que cette union à Dieu, mais sous certains aspects il nous apparaît comme un mal parce qu'il s'oppose fondamentalement au désir charnel. Le goût des nourritures terrestres vient alors comme s'opposer directement au bien divin en lui donnant l'apparence du mal. Dans son exposé sur Job, saint Thomas dira que c'est l'aspect de labeur lié aux exercices de la vie spirituelle qui cause l'acédie. Autrement dit, c'est la difficulté d'entretenir une juste ascèse, une juste autodiscipline qui cause l'acédie.

Cette acédie est doublement mauvaise parce qu'elle est causée par un mal apparent et un bien véritable. Le mal apparent : on croit que Dieu nous est contraire, dans ses effets, il accable l'homme au point de le détourner de tout bonheur [phrase peu distincte]. L'acédie a en elle-même un mouvement de répulsion envers un objet qui est vraiment bon, et elle a un effet déprimant comme tristesse excessive à la limite du péché. Saint Thomas nous dit clairement que l'acédie est un péché, pas uniquement une passion, et en tant que telle, elle est un mal existant au cœur d'un mouvement de la faculté appétitive. La Tradition prend l'image de l'homme paralysé au bord de la piscine de Bezatha : c'est quelqu'un qui serait comme paralysé dans son dynamisme foncier de désir, dans sa capacité de don de soi. Donc, l'acédie ce n'est pas une simple mauvaise humeur, c'est un état psychique dans lequel on tombe presque contre son gré.

Mais ce qui est spécifique chez saint Thomas, et cela est sujet de recherches en particulier chez Jean Charnot [nom écrit phonétiquement] qui a fait sa thèse sur cette question de l'acédie dans la Tradition depuis les Pères du désert, en passant par saint Thomas, en allant jusqu'aux modernes, une très belle thèse, c'est qu'il [saint Thomas] nous dit que l'acédie c'est une décision de la volonté, qui survient lorsque l'homme devient convaincu que Dieu ne s'occupe pas de lui, ne le connaît, ne l'aime pas, ne le regarde pas, ne se tient pas à ses côtés. En ce sens, le don de Dieu devient inaccessible, insupportable pour lui, puisqu'il considère que Dieu ne s'occupe pas de lui. Alors l'homme se révolte contre sa propre nature, il refuse sa vocation d'image de Dieu. Il refuse d'entrer dans un dynamisme vivant de pèlerin, d'être en chemin, de transformer ce « pas encore » de l'espérance en « pas du tout ». L'acédie occupe un

rang très élevé parmi les vices, parce qu'elle s'oppose directement à la vertu de charité. En ce sens, on appellera l'acédie un vice théologal, parce que par l'acédie l'âme en vient à mesurer Dieu à elle-même, au lieu de s'adapter à Dieu, nous dit Jean de la Croix. Un total renversement. Cela c'est donc le vice de l'acédie, qui s'oppose à la charité, qui est une paralysie de la volonté par laquelle la personne devient incapable d'entrer dans un dynamisme spirituel de croissance, en se recevant d'un Dieu, qu'elle considère comme loin d'elle, qui ne s'occupe pas d'elle, qui n'est pas paternel, qui se tient au loin et donc qu'elle rejette dans ses sollicitations permanentes de grâces. Cette personne va osciller entre le désespoir et les faux espoirs. Le désespoir : parce que ça se terminera mal pour moi, pour nous. Les faux espoirs dans des anticipations, des présomptions.

Mais il faut distinguer l'acédie de l'ennui, qui représente plus une réalité émotionnelle omniprésente, qui se distingue de l'apathie et du désintérêt mutuel. Cet ennui se développe dans des relations, dans des groupes où tout est codifié. Tout. Il n'y a pas de place pour la spontanéité, pour la créativité. On n'a que des comportements mécaniques, automatiques, qui structurent le quotidien. On mange ensemble, on prie ensemble, on se détend ensemble avec toujours les mêmes films, pas très marrants d'ailleurs les films qu'on choisit. On parle de choses superficielles, on ne parle pas de cœur à cœur. Et puis on se supporte les uns les autres. La vie n'a pas de goût. Vous voyez, ce n'est pas l'acédie, au sens où elle s'oppose à la charité, c'est juste ennui. Lorsque les relations sont vécues de manière si répétitive et stérile, les membres de la communauté font l'expérience de cet ennui. Il faut un processus d'introspection continu qui les amène à s'interroger sur le sens profond de ce qu'elles font. L'ennui peut conduire au repli sur soi, voire même à la dépression.

En général, comme la nature souffre et ne supporte pas le vide, il est très vite compensé par pas mal d'activisme, de frénésie, par un besoin de réalisation immédiate de beaucoup de choses, par de nombreuses relations accumulées sans ordre, sans qu'elles soient bien articulées. Donc une forme de comportement un peu fiévreux, où on va se réfugier dans mille devoirs et occupations de la vie communautaire, ou même dans un travail pastoral.

La fuite de la réalité parfois cruelle du manque, de la solitude, de l'attente de la visite de Dieu, peut conduire dans un ennui psychologique et une acédie spirituelle qui conduit progressivement la personne à vivre en dehors d'elle-même. Le contraire de ce que nous cherchons. Elle vit, nous dit Jean de la Croix, à la périphérie de son âme.

Certains diront que l'ennui est comme dépourvu d'expressions émotionnelles. Mais Crea, l'auteur que j'ai traduit, nous dit que ce n'est pas vrai, parce que la même personne qui s'ennuie se sent comme émotionnellement détachée des autres et tend à s'enfermer dans un monde intérieur, donc il s'agit d'une expérience émotionnelle qui n'est pas qualifiable, mais elle affecte quand même la manière d'être en relation avec les autres, avec les choses.

En s'ennuyant, la personne se protège de son propre monde intérieur, elle vit à l'extérieur d'elle-même, elle préserve sa sphère émotionnelle du risque de trouver une raison qui expliquerait son mécontentement. Pourquoi ne suis-je pas content ? Pourquoi suis-je frustré ? Pourquoi suis-je en manque ? Pourquoi les autres ne me rejoignent pas ? Ce sont des questions que l'on va mettre au fond de notre tête, et donc on ne va pas exprimer nos émotions pour éviter de rentrer dans cette conflictualité interne. Et donc on continue dans cette routine un peu facile, à faire des choses sans goût, sans enthousiasme, parce que prendre conscience de ce mécanisme de défense pourrait devenir une occasion de ne plus se satisfaire de cet état de torpeur, de refoulement émotionnel, et nous obligerait à entrer dans une forme d'interactivité, qui nous obligerait à découvrir le sens profond des actes qu'on pose.

Vous voyez donc que l'acédie est une réalité d'ordre théologique, spirituel, comme une apathie, une stérilisation de la faculté de volonté que contrarie gravement la passion de la joie. L'ennui est une forme de refoulement émotionnel qui permet de vivre à l'extérieur de soi-même pour ne pas entrer en conflictualité avec un intérieur qui refuse d'accueillir la réalité et qui refuse de se recevoir d'elle, et donc qui permet de se protéger par des actes mécaniques réguliers, quotidiens, qui permettent de sauver la face en maintenant le personnage tout en étant un peu mort à l'intérieur.

Quels remèdes a-t-on face à cette acédie, à cette tristesse, à cet ennui ? Qu'est-ce qu'on peut faire ? On peut faire beaucoup de choses. J'ai toute une liste de remèdes, je n'en donnerai que quelques uns.

Le premier, cela va rejoindre un peu votre charisme, c'est de travailler à rendre le cœur de pierre en cœur de chair, et pour cela à s'ouvrir à cette tendresse du cœur. Les Pères du désert nous disent : « c'est pourquoi tu dois craindre

et pleurer, c'est le propre office du moine que de déplorer solitaire tes péchés et ceux d'autrui, aussi te faut-il craindre davantage et pleurer ».

Retrouver la liberté des émotions spirituelles, les larmes en particulier, la Tradition le montre bien, ont souvent été comprises comme une forme de renouveau baptismal par laquelle le pénitent est baigné, après avoir été baigné dans l'eau de la pénitence du Jourdain, voilà que le cœur est baigné dans les larmes de la contrition, de l'acceptation, de l'accueil de sa propre misère. Accueillir cette misère sans en avoir peur, c'est le début de la tendresse.

La personne est invitée alors à découvrir la vertu de douceur qui permet de dépasser, d'assumer la terrible colère qui est dans son cœur, l'aigreur, le chagrin produit par un regard de dépit sur ses propres imperfections. Vous voyez : nous accepter imparfaits dans cette expérience de la miséricorde. François de Sales explique cela : le regret de nos fautes doit rester paisible, rassis et ferme, et cette vertu de douceur nous apprend à supporter les contrariétés et les épreuves, même les malheurs qui peuvent survenir, sans être désemparé. Nous sommes appelés à être doux, pas seulement envers les autres, mais envers nous-mêmes d'abord. Ça c'est plus dur encore, parce qu'on est dans un Ordre, une Congrégation, on a des exigences morales, on doit répondre à un idéal, et même si humainement ça ne suffit pas [peu audible]. Nous sommes appelés à cultiver cette douceur, dans la prière, dans la relation avec Marie, dans les sacrements, en particulier la confession où nous renouvelons l'expérience de cette douceur. Cette vertu est une force efficiente qui car elle est maîtrisée, mesurée par la raison. Le doux n'est pas mou. Il y a deux excès : d'abord la violence et puis la faiblesse, la rêverie, l'inconsistance.

Au fond c'est vraiment ce passage, ce mystère pascal : chaque fois que nous vivons ces pathologies, de sortir d'un personnage qu'on s'est peut-être construit pendant des années et qui craque de partout, pour s'ouvrir à la personnalité qui est la manière qu'a Dieu lui-même de nous regarder, de nous aimer et d'être Père pour nous.

Cette douceur a un effet sur tout l'organisme vertueux. Elle est cette force de surmonter la peur, elle permet ce discernement pour accomplir l'action la plus appropriée, elle permet d'imposer une juste discipline aux appétits et l'intelligence d'observer le droit.

Donc, cela devrait vous parler un peu quand même. Il y aurait d'autres remèdes, mais je ne vais pas développer tout. Il est évident que l'ascèse, ou plutôt le goût retrouvé doucement, mais il faut le faire avec douceur, parce que quand on est écœuré par un bon plat, il ne s'agit pas de redonner le bon plat avec des plâtrées, quoi ! Il faut redonner avec douceur, progressivement le goût de l'ascèse.

Je vous donne un exemple personnel, quand pendant une semaine, cela m'arrive, je ne fais pas Lectio, je ne reprends pas deux heures de lecture tout d'un coup. Je mets dix minutes, vingt minutes, une demi-heure, un peu tous les jours, vous voyez. On se ménage quand même, parce que sinon, à force de nous violenter nous-mêmes, il ne faut pas s'étonner qu'on violente les autres. Donc, doux, mais pas mou.

Cette douceur c'est assumer notre faiblesse mais que devant Dieu, pas d'abord devant nos frères et sœurs. Parce qu'il n'y a que Dieu qui fait de nos faiblesses des lieux de vie, ce ne sont pas nos frères et sœurs. Il n'y a que Dieu qui transforme nos plaies, en plaies glorieuses.

Ça va pour ennui, tristesse et acédie ? C'est un problème majeur, qui est d'abord traditionnel dans l'Église, les Pères du désert et les Pères de l'Église en parlent, saint Thomas puis les modernes en parlent.

Il faut distinguer cela de la dépression, qui est un état psychique qui est compatible avec une vie contemplative, qu'il faut soigner pour autant. On va chez le psychiatre pour ça, voire chez le psychologue. En psychologie on dit que la dépression c'est l'échec du deuil. C'est une situation d'attachement morbide qui fait qu'on n'arrive pas à se délier d'un attachement qui était structurant, mais qui désormais est sans vie. Quand on perd quelqu'un de cher, sur lequel on a compté, qui a été structurant dans notre vie affective, il y a une période de deuil qui va de un an à trois ans. On peut dire qu'au-delà de cette période, on peut entrer dans une forme de dépression, parfois même avant.

La dépression n'est pas l'acédie, n'est pas la tristesse, n'est pas l'ennui. Il faut bien distinguer les choses. La dépression, ça se soigne et elle est compatible avec une vie de prière. C'est un état de faiblesse qu'on soigne soit avec des antidépresseurs, soit avec une reprise un peu thérapeutique au niveau de la parole avec un psychologue. Mais ça se soigne. On ne prend pas les mêmes remèdes pour une dépression que pour une acédie. Il faut quand même être un petit peu précis, quoi ! Il ne faut pas dire à un dépressif : « Écoute soigne ton ascèse et ça ira mieux ».

Non, ça n'ira pas mieux, le problème n'est pas là. Il ne faut pas dire à un acédiac : « Va chez le psychiatre et ça ira mieux ». Vous voyez, il faut être un peu précis. OK ? Là, il y a un chapitre sur la dépression dans les communautés. Il y a des personnes dépressives par ce qu'on appelle dépression constitutive, parce que, génétiquement presque, comme des parents étaient dépressifs, la personne a hérité d'un état dépressif par tempérament. Et puis, il y a des personnes dépressives, plus accidentellement, c'est lié à des échecs de parcours dans la vie. Tout cela, ça se soigne. Il faut vraiment distinguer le niveau pour pouvoir aider une personne. Il faut être un peu subtil.

Deuxième pathologie, je reviens à mon idée fondamentale. Je vous la soumetts, c'est que les médiations sont le lieu ecclésial d'enracinement du charisme, le lieu dans lequel la vie de Dieu Père nous est transmise pour nous finaliser, et lorsque nous sortons de cette serre, de cette bio-communauté, de ce lieu de vie, assez vite inévitablement les maladies grandissent parce que nous sommes faits pour la vie, du coup c'est une manière désordonnée par laquelle le cœur exprime sa souffrance. Donc l'acédie qui est la tristesse du bien divin, ou l'ennui qui est une tristesse plus psychologique, sont des manières d'exprimer cela. Bon, on avance.

- La jalousie

On distingue la jalousie compétitive liée à la rivalité entre deux sœurs, un grand classique, et puis la jalousie qui est pathologique. Entre les deux, c'est juste une question de mesure. Lorsque la jalousie devient un contrôle obsessionnel de l'autre : on va comme s'accrocher au moindre détail de ce qu'il fait pour le surveiller, voir de près ses faits et gestes, alors on va parler de paranoïde, de délire.

Entre les trois : entre la jalousie compétitive, la jalousie pathologique, et la paranoïa. Il y a toujours cette illusion ou bien la tentation de réduire son environnement relationnel à une seule idée, par exemple dans la jalousie pathologique, cette idée c'est que chacun veut dérober l'objet de l'amour de l'autre, on croit que tous les autres membres du groupe se sont ligüés contre la personne, là c'est paranoïde. « Tout le monde m'en veut. Dans cette communauté, je suis toujours celui qu'on regarde de travers ». La jalousie délirante conduit le sujet à vouloir confirmer dans chaque attitude de l'autre, l'idée d'avoir été trahi, même abandonné par lui. Vous voyez, on se construit dans une conviction que l'autre non seulement s'est ligüé contre moi, mais le groupe veut me rejeter, voire même que j'ai été trahi ou abandonné.

Au fond, la personne jalouse est dominée par cette peur très profonde de perdre le contrôle de la relation. Un exemple : « Je ne la supporte plus, je ne veux plus la voir, parce que cette sœur se pavane comme la seule dépositaire de la sagesse et de la connaissance dans ma communauté », me disait une vieille sœur dans une communauté, à propos d'une simple nouvelle recrue, une jeune sœur chargée d'un travail dans lequel elle s'était investie pendant longtemps. « Et toujours l'impression que ce je vois faire, je dois faire quelque chose contre elle, en lui mettant des bâtons dans les roues, car ce n'est qu'ainsi qu'elle verra que tous ses diplômes ne servent à rien pour s'entendre avec moi ». Vous voyez donc que la jalousie c'est une vieille sœur qui a travaillé dans un office pendant des années, et une jeune sœur arrive qui est plus douée et qui, en plus, est diplômée, donc la vieille a l'impression que non seulement elle veut lui piquer sa place mais qu'elle la discrédite totalement dans tout ce qu'elle a fait toute sa vie. Donc, il y a une forte agressivité de la part de cette sœur ancienne, qui s'est retournée contre elle, je crois qu'elle ne parvenait même plus à dormir. En plus elle se sentait coupable, parce que c'est elle qui avait fait venir cette jeune sœur, et au fond elle se dit que sa décision l'a conduite dans une profonde difficulté, une profonde tristesse. « Je l'ai fait venir pour qu'elle collabore avec moi, pas pour qu'elle prenne ma place », dit-elle ; c'est fort ! « Elle était venue pour m'assister, elle m'a donné l'impression qu'elle est la seule à avoir toutes les aptitudes, et maintenant, elle prend ma place, et me voici mise à la porte ». Vous voyez : la jalousie est fondée sur cette interprétation d'une situation où on met tout le monde dans une organisation pour que je vive une forme de rejet, de trahison, d'abandon. Là où c'est pathologique c'est que la situation ne correspond pas à un rejet réel, mais résonne dans le cœur de cette personne à travers une interprétation déformée, liée probablement à des blessures d'enfance. Ici, la personne n'accepte pas la relation d'altérité, la personne l'a fait venir, en fait la personne liée à ses difficultés propres, n'entre pas dans une collaboration, donc la rivalité devient pathologique, puisqu'elle est vécue uniquement sous forme de compétition au sens où il y a une qui perd, une qui gagne, donc devient incapable d'altérité. Ici, la confrontation avec ceux qui sont différents est perçue uniquement comme une menace pour la

survie psychologique. La réaction logique c'est d'activer des liens possessifs tenaces, elle peut même devenir agressive envers l'autre.

Lorsque ce mécanisme se met en place de manière paranoïde régulièrement, d'une communauté à l'autre, on a toujours le même fonctionnement : d'abord, on peut dire, mise en place d'une cible, donc la rivalité, instauration d'une forme de procès, une altérité complètement refusée, et puis une forme d'organisation où je suis toujours le rejeté, l'abandonné, le non-voulu de la communauté. Vous voyez, ce n'est pas juste prendre le bien de l'autre, la jalousie. C'est une posture où je me mets toujours en victime, mais c'est moi qui mets les autres en procès. C'est ça qui est extraordinaire. Il y a donc une espèce de contradiction : je suis une victime et pour cela il faut que j'aie des bourreaux donc je mets les autres en procès.

Quand cela se développe, [...] la personne jalouse est prise par cette peur d'être abandonnée au point qu'elle en vient à s'identifier ce qu'elle considère comme ses adversaires, à s'identifier à ses propres ennemis. Au fond cela touche à des personnes qui manquent de consistance dans la conscience d'identité. Ce sont des gens qui ne vivent que par des personnages successifs et qui n'ont pas une identité spécifique. Et donc, elles pensent toujours que c'est l'autre qui est le seul qui soit important, qui soit puissant, mais l'autre qu'elles voient comme la source de leur bonheur, si elles arrivent à le manger, si je puis dire ; au contraire c'est exactement la source de leur malheur, de leur mal être ; parce que la jalousie renforce une perte d'identité propre, et un besoin corollaire en permanence de se retrouver dans l'identité de l'autre. La personne pathologiquement jalouse utilise des situations pour nourrir son inconsistance psychologique. Elle en vient ainsi à se construire une identité complètement déformée, dénaturée qui l'a conduit à réagir de manière quasiment victimaire en permanence, en recourant à des relations dysfonctionnelles, qui ne vont que lui faire confirmer, au cas où elle n'arriverait pas à l'admettre, que c'est l'autre qui est précisément la source de son malheur.

Alors c'est difficile. Il faut prendre au sérieux ces situations qui deviennent parfois pathologiques, parfois gênantes voire destructrices. Il faut prendre au sérieux la souffrance de ces personnes qui la vivent. Il y a une forme d'irrationalité, une forme de peur irrationnelle. Mais il faut surtout se concentrer sur ce sentiment de précarité qu'elle génère, en reconstruisant une sorte de plateforme relationnelle, pour aider l'individu à consolider une démarche de plus grande confiance en lui-même.

Je pense que pour répondre spirituellement à la difficulté d'une personne paranoïde, avec cette jalousie pathologique, la première chose est qu'il ne faut pas entrer dans un dialogue avec leur délire. Souvent les supérieurs se perdent dans des dialogues impossibles parce que la personne est incapable de l'accueillir. Donc, il faut rester le plus froid possible, parce que sinon on se perd, le plus objectif possible par rapport aux situations, et à remettre la personne face à la réalité.

Il y a des situations paranoïdes qui finissent par une inévitable sortie de route. Il y a des situations où les supérieurs doivent prendre les moyens pour sortir d'une communauté quelqu'un qui est trop nocif. Je ne sais pas si vous en avez connu, mais nous, nous en avons connu. Quelqu'un qui est diagnostiqué vraiment paranoïde, cela ne soigne pas, ce n'est pas comme la dépression, c'est une maladie mentale qui, dans une communauté ne peut qu'augmenter. Il faut bien le regarder dès le début, dans le discernement initial. Mais parfois, ces personnes passent le filtre de la formation initiale, parce que ce n'est pas très visible, ces gens-là sont assez subtils, ils ne se manifestent pas comme cela au premier abord. Mais, dans le long terme, ce sont des cycles qui se répètent et qui se voient bien. Donc, soit la personne entre dans une forme de traitement psychiatrique, qui permet des régulateurs en particulier d'humeur et d'émotions, de mieux accueillir le réel ; soit elle ne veut pas, parce qu'elle n'a pas une assez grande conscience de cette maladie, et alors là objectivement, si c'est très agressif, si ce sont des cycles réguliers qui fonctionnent toujours de la même manière, il faut vraiment se poser la question, comment est-ce que la compatibilité de cette vocation avec la réalité d'une communauté, est faisable. Parce que l'air de rien ces personnes-là sont des poids effrayants dans les communautés, si elles ne se soignent pas du tout [...]. Là je serais beaucoup, je ne vais pas dire tolérant, mais beaucoup moins doux que pour les personnes dépressives.

Après la jalousie ordinaire, la rivalité entre deux sœurs, cela ne relève pas de la pathologie. La pathologie c'est la fixation obsessionnelle, sur des personnes qui sont source de mal, dont on est les victimes, etc. Il faut vraiment être

clair. Je distingue la jalousie ordinaire, ce n'est pas un problème, on en a tous, que celui qui n'a jamais été jaloux jette la première pierre. Il y a des états pathologiques qui forment une fixation obsessionnelle sur une cible précise, qui ensuite engendre une forme de construction psychique avec un tribunal, avec une peur d'être rejeté et abandonné, jusqu'à la paranoïa, qui est l'impression que tous les groupes dans lesquels je me retrouve sont lieux de rejet, lieux d'exclusion, à chaque fois, et que je suis le prophète Mohammed, il vaut mieux cela que Jésus, je suis le prophète qui vient mettre la bonne parole dans une situation de misère communautaire. Mais qui es-tu pour faire la leçon à tes frères et à tes sœurs ? Nous, nous en avons quelques uns à qui je dis cela : « Mais qui es-tu pour faire la leçon à tes frères et tes sœurs, que je sache ? » On peut s'entraider mais non faire la leçon.

La réponse quotidienne doit être une réponse assez froide, qui ne doit certainement pas communiquer avec une émotion, avec des pensées, qui sont complètement déviées par le démon. Jésus nous le dit : Ne dialoguez pas avec le démon. De la même manière, ne dialoguons pas avec des personnes qui n'ont pas la raison, mais il faut œuvrer à remettre devant la réalité à chaque fois que c'est possible en leur mettant devant, en totale objectivité, que la situation c'est ça. On n'est pas loin de distinguer le sentiment de jugement comme le dit Marshall Rosenberg. Dire la réalité, point barre ! Être un peu froid. Ne pas entrer dans une affectivité partagée parce que ce n'est pas possible. Vous n'avez pas cela chez vous ?...

- La colère

La colère, c'est une réaction qui est liée à la frustration et à la violence, qui est aussi bien psychique que psychologique. La frustration et la violence ne sont pas les seules causes de la colère. Il peut exister de nombreux facteurs : [...] la conscience de la faute qui sera attribuée à ceux qui suscitent la frustration (« on m'accuse de choses qui sont injustes »). Mais finalement qu'elles que soient les circonstances concrètes du préjudice, ce qui domine celui qui est colère c'est la volonté qui est attribuée à l'autre de n'avoir rien fait pour éviter l'événement, la situation frustrante. L'autre sur qui je comptais, ma mère supérieure, n'a rien fait pour éviter que cette sœur arrête de m'embêter, [...]. On se met souvent en colère lorsque quelqu'un ou quelque chose s'opposent à la réalisation d'un de nos besoins affectifs important, fondamental. Surtout quand on voit bien que l'autre veut obstruer en conscience notre satisfaction.

La colère c'est une passion qui monte en nous, et qui, dans la vie religieuse est interdite. Chez les Visitandines, la spécificité c'est la douceur, la colère ça n'existe pas ! Alors je fais comment, puisque je n'ai pas le droit de l'exprimer ? Alors, la colère passe d'une colère chaude, passionnelle à une colère froide c'est-à-dire rationnelle. On va monter une maison, une structure, on va développer un argument bien posé, [...] bien pesé qui va être fondé sur cette colère. Donc c'est un décret émotionnel qui va au moins permettre de supprimer la frustration du fait qu'on nous a empêchés de réaliser telle ou telle chose.

Cela peut se traduire par des actions concrètes ou se limiter à des expressions verbales. En général, dans la vie religieuse, on ne se tape pas, à la limite c'est rare, ce n'est pas souhaitable en tout cas. Mais on se tape de deux manières : soit par les paroles agressives, soit par des silences criminels.

Quand nous nous parlons, 90 % de ce qu'on se dit, c'est ce qu'on appelle en anglais le « body language ». Qu'importe tes paroles, c'est ton geste, c'est l'expression de ton visage, tu rougis, tu transpires, tu as les yeux fermés ou ouverts, c'est tout cela qui dit beaucoup. On parle ainsi, d'abord.

Quand deux personnes se disputent, elles vont être très sobres dans leurs paroles, parce qu'on leur a appris que dans la vie religieuse : être courtois, bienveillants, écoutants, empathiques. Mais dans leur body language, elles vont se haïr. Et elles vont se le dire ainsi. Voyez par exemple deux personnes qui se détestent, leurs jambes vont trembler pendant qu'elles parlent, les [...] nerveux de leur cou vont s'agiter, leur voix va être toujours plus plate pour exprimer le fait que si je parle vraiment, je te tue. Alors elles ne font rien de mal apparemment, elles ne font que se parler gentiment. Mais elles sont très en colère l'une contre l'autre, parce qu'elles se considèrent l'une et l'autre comme un obstacle à la réalisation d'un besoin qui leur est propre : besoin de s'affirmer, besoin de défendre leur estime d'eux-mêmes, d'être pris en considération, d'être pris au sérieux. Souvent c'est l'impression d'être jugé négativement, dévalué par l'autre, qui met beaucoup en colère, voire même l'impression d'être incompris ou trahi. Alors l'échange verbal devient désagréable, et la seule stratégie qu'elles peuvent utiliser, c'est de faire peur à l'autre,

en recourant à une violence verbale. Je suis en colère contre toi, alors je vais commencer par te faire peur, comme cela tu fermeras ton caquet. Ce sont des jeux.

Dans la Bible, c'est très passionnant cette histoire. La Bible opère par affinement dans la conflictualité. On commence par Abel et Caïn, et c'est vraiment le plus archaïque, puisqu'ils se tuent l'un l'autre sans parole. Caïn ne dit pas : « Je vais te tuer », il le tue, c'est tout. Ensuite on a Joseph, ses frères le tuent mais avec une parole. Ils se disent : « On va le mettre dans un puits, on va dire à notre père qu'il est mort ».

Après on a Jacob et Esaü, ils sont dans la rivalité. Ils vont être jaloux parce que l'un va prendre les droits d'aînesse de l'autre. Ils vont résorber la jalousie en se construisant l'un et l'autre une identité, une mission, une terre, une patrie, un peuple. Ils vont se retrouver, alors que Jacob a peur d'Esaü, il croit qu'il ne pense qu'à se venger de lui. Voilà qu'ils se retrouvent sans se tuer, parce qu'ils sont capables d'altérité, ils se sont construits l'un et l'autre.

Vous voyez donc, qu'il y a une sortie du fantasme que l'autre m'empêche de réaliser mes besoins, parce que je me suis construite une identité propre, je n'ai pas besoin de l'autre pour me réaliser.

Au fond, quand on se met en colère, il y a trois choses qui reviennent toujours : c'est que l'autre a fait ce qu'il a fait volontairement et consciemment, ce qu'il a fait, il savait et il l'a fait exprès. On ne lui impute pas le fait qu'il ne l'a peut-être pas fait exprès, qu'il s'est peut-être trompé, non, non. La deuxième, c'est que en le voulant, il aurait quand même pu éviter de faire cela. La troisième, c'est que cette action ne lui a pas procuré d'avantage, du moins proportionnellement au préjudice qu'il nous a causé. Souvent c'est l'accumulation des faits de beaucoup de situations enlisées que des personnes peuvent vivre, qui masquent une colère et qui grandit doucement.

D'où l'importance de se parler en vérité. Il vaut mieux s'excuser voire platement devant la colère d'un frère qui pourtant n'est pas juste, que de lui faire des reproches, que de lui dire : « Si je t'ai fait cela, c'est parce qu'on ne peut pas faire autrement avec toi », que de le juger et de l'enfermer.

Il vaut mieux que la personne exprime sa colère et dise : « Je suis désolé, je n'ai pas vu d'autre solution, je me suis peut-être trompé même ». Mais au moins, elle a eu l'impression d'être entendue et écoutée ; au moins, il y a un peu de lien, au moins il y a un peu de relation. Elle n'est pas parfaite puisque je ne lui dis pas exactement ce que je pense. Je ne lui dis pas que ma motivation d'ailleurs il ne serait pas prêt à l'entendre. Mais au moins, il y a un accueil de la colère de l'autre.

Exprimer ses sentiments de colère est nécessaire. La psychologie et l'histoire le montrent, ne pas exprimer sa colère, conduit à cultiver plus profondément encore la colère, c'est plus grave encore. Donc les petits désaccords anodins, dans une communauté religieuse, peuvent affecter particulièrement le mode de vie des personnes et se traduire dans une passion, une colère, qui devient très ancrée, du fait qu'il y a de nombreux désaccords qui montent et de micro comportements négatifs (on laisse la porte ouverte, on laisse l'essuie mains toujours mouillé dans la cuisine, on laisse la table pas débarrassée...) tout cela au bout d'un moment crée un malaise, qui peut se transformer en une irritation et se cristalliser en une colère. Il vaut mieux le dire au frère. Un exemple : Quand j'étais jeune frère, je prenais ma douche et j'en mettais partout, si bien que c'était une vraie piscine. C'était une forme d'insouciance, de négligence. Les formateurs gentiment sont venus me dire : « Armand quand tu prends ta douche, essaie que ça ne devienne pas une piscine quand même. Pour les autres après, ce n'est pas très sympa ! » Vous voyez, des petites choses qu'il vaut mieux se dire gentiment, avec bienveillance, au bon moment, sinon, à force d'avoir peur de faire des remontrances à la sœur, ces petites choses s'agglutinent, se cristallisent en une colère et rendent la vie insupportable. Et donc, qu'est-ce qui se passe ? Ça explose pour quelque chose de disproportionné. Alors on s'excusera en disant : « Je ne regrette pas le fond, mais je regrette la forme ». Non, non, en fait, tu ne regrettes ni l'un ni l'autre. C'est que la disproportion entre ce que tu as dit, et ce qui s'est fait, est lié au fait que pendant des semaines, des mois, des années, tu n'as jamais rien osé dire à la sœur qui a toujours été négligente, un peu en retard, qui chantait de travers, mange mal, ne range jamais alors que les autres débarrassent ; vous voulez d'autres exemples ? notre vie quoi ! La nuit, une sœur au téléphone au Mexique avec skype, alors que tout le monde dort ! Vous voyez, du concret. Je pourrais vous raconter plein d'histoires que j'ai vécues, c'est du quotidien.

C'est important : aider la personne à exprimer de manière juste sa colère, ce n'est pas un péché de dire sa colère. C'est un péché de mal la dire, de ne pas la dire au bon endroit et de ne pas la dire aux bonnes personnes. Il suffit

d'être un peu intelligent et mature par rapport à ses passions, pour les dire au bon endroit, à la bonne personne, au bon moment. On a le droit de vivre des colères très fortes. C'est vrai cela, la colère est du domaine de l'irascible dans la morale et puis c'est vrai, on y reviendra, sur le plan de l'attraction du concupiscible, de la même manière, ne pas les dire c'est pire.

Donc lorsqu'une personne se met en colère, lorsque l'occasion lui est donnée, il faut accueillir cette situation avec une patience prolongée pour supporter, comprendre, écouter, et l'aider à détecter ce mécanisme, pour qu'elle puisse ensuite le transformer en paroles, voire le transformer en humour, le transformer en miséricorde vis-à-vis d'elle-même.

Alors pour gérer ce sentiment d'irritation, de colère, pour qu'il y ait une forme de réconciliation un peu authentique, nous sommes appelés à cultiver des dispositions intérieures, qui permettent de mieux assumer les différences qui se manifestent dans des contrastes de tempérament et des discordes. Il y a trois dispositions pour cela.

La première disposition, c'est que nous sommes appelés à confronter les personnes entre elles, quand elles sont dans des sentiments de colère, on peut aller en parler à une supérieure, c'est son rôle. Il est bon que la supérieure écoute l'autre terme de la relation. Vous voyez, moi je suis A, la supérieure est C, et je suis en colère avec B. Eh bien, le A doit parler avec C (je me suis mis en colère avec cette personne...), la supérieure doit écouter B, et le mieux c'est quand même que A et B arrivent à se parler, éventuellement avec la médiation de ce tiers qui est la supérieure ou pas. Nous sommes des adultes, nous n'avons pas forcément besoin de maman pour que deux enfants se parlent. Ce n'est quand même pas l'objet d'une vie religieuse. Mais il y a des situations où si les deux termes A et B sont d'accord pour parler avec le tiers, pourquoi pas, mais ce n'est pas forcément le recours. Moi, je trouve ce premier recours pour mettre de l'ordre, un peu infantile. Il est mieux quand même que A et B arrivent à s'écouter en mettant de côté un peu leur ressenti pour essayer de s'écouter.

Il est clair que dans les communautés en général, les colères peuvent aboutir à une forme de divorce entre deux sœurs où on arrive à cohabiter sans aucun lien. Alors les sœurs vivent ensemble dans un silence pieux mais qui n'est pas un silence de charité.

La deuxième disposition c'est une attention du consacré pour utiliser les ressources émotionnelles des parties en interaction. Comment est-ce que je suis capable d'exprimer mon émotion, mais aussi comment est-ce que je suis capable d'écouter les motivations et l'émotion de l'autre ? Se dire les choses calmement au cœur de la relation, accepter la réalité telle qu'elle est, se préparer à écouter les arguments qui sont exprimés pour dire les motivations de ses actes, et se disposer à une forme d'expérience émotionnelle, c'est une forme d'acceptation de sortie de soi. Une chose, c'est s'ouvrir à une parole tierce, une chose, c'est exprimer ou s'ouvrir à l'autre.

Et puis une troisième chose, c'est l'intégration des différences pour les ordonner dans une forme d'intérêt commun. Nous sommes ensemble pour un but précis, il ne s'agit pas de s'aimer affectivement comme deux chats qui se lècheraient l'un l'autre, ce n'est pas cela notre but. Là il faut arrêter le rêve d'un amour parfait. Notre but : « c'est de faire la guerre au démon, au monde blessé, pour annoncer le Royaume de Dieu », point barre. Nous sommes, nous religieux et religieuses, un peu comme des soldats, nous allons à la guerre ensemble, nous ne sommes pas là d'abord pour s'aimer d'affection intime et pour se conforter les uns les autres, ce n'est pas le but. Cela fait partie des manques que nous avons consentis pour le Seigneur.

Normalement, cette capacité d'entrer en relation avec l'autre, d'altérité, en recourant éventuellement aux médiations ecclésiales qui nous sont proposées, permet d'ouvrir le cœur à une capacité de rencontre inédite, qui en même temps est vraie et donc nourrie le cœur.

Souvent la sortie de colère, c'est le deuil d'une relation un peu trop imaginée, un peu trop rêvée, pour une relation plus claire, peut-être moins satisfaisante au plan affectif, mais plus fructueuse au plan spirituel. Thérèse de Lisieux en parle souvent de cela, parce qu'elle a pas mal de situations de jalousie, de colère d'une sœur, elle vit tout cela. Elle arrive, bien qu'elle soit très jeune (17, 18, 20 ans), à vraiment accueillir la sœur avec sa capacité à elle de dire ça, elle prend ça, et le lien est à ce niveau-là. Et donc, il y a ce deuil permanent d'une relation un peu rêvée, même d'une forme de sainteté partagée. Non, il ne faut pas trop rêver, quoi ! Je vais vous dire un truc, qui je l'espère ne sera pas trop heurtant. Mais un fait est que les femmes rêvent un peu plus que les hommes, surtout au niveau des

sentiments, et que les hommes malheureusement ne sont pas du tout créatifs, mais les hommes dans la vie contemplative rêvent autant que les femmes. De fait, la vie contemplative peut donner ouverture à beaucoup de rêve, je pense que les passions et les colères naissent beaucoup de cela.

Tout comme pour la jalousie, nous sommes appelés à un travail d'adaptation au réel dans lequel Dieu nous parle, et non pas d'être en crise avec une imagination qui, elle, est hors sol par rapport à la réalité, et donc, d'accepter ce que le frère ou la sœur, me donne et non pas ce que j'attends de lui. La dictature de nos attentes est vraiment non productive.

- **Le narcissisme pathologique**

Le narcissisme, c'est une question que j'ai beaucoup travaillée, pour laquelle il y a peu de littérature. Je n'ai trouvé que deux ou trois articles, dont un de 35 pages par un Indien, et puis le livre que j'ai traduit en parle également.

On parlera de narcissisme pathologique, car vous savez que nous sommes tous narcissiques, il faut le savoir. Il y a deux types de narcissisme : le narcissisme primaire qui est une juste estime de soi, et là si j'ai une mauvaise estime de moi, c'est difficile d'aimer les autres, si j'ai une surestime de moi-même, en général cela cache une mauvaise estime de moi. Donc il faut s'aimer de manière adulte, c'est la juste estime de soi. J'ai une valeur, mais je ne suis pas le sauveur du monde, mais je ne suis pas non plus la misère du monde. Ni l'un ni l'autre, j'ai une valeur juste. Cela, c'est le narcissisme primaire qui est bon, qu'il faut avoir pour se structurer.

Mais il y a un narcissisme secondaire, qui est une forme d'obsession à être centré sur ses propres intérêts, sur l'image de soi-même, un besoin insatiable de confirmer une mauvaise estime de soi au fond, qui va épuiser l'élan transcendant auquel nous sommes appelés par vocation. Vous voyez : je vais, en permanence, utiliser la communauté, la province, l'Église, le groupe, pour me renvoyer une image de moi-même, satisfaisante, mais qui ne peut pas me satisfaire parce qu'il y a cette faille très profonde qui fait que je me déteste très profondément en fait. Les narcissiques se considèrent souvent comme des personnes un peu spéciales, exceptionnelles, et se justifient en permanence dans cette recherche de satisfaction personnelle, et ils attendent l'admiration, le respect, l'obéissance des autres. Ces attentes peuvent donner lieu à de très grands fantasmes. Une sœur novice un peu narcissique pathologique pourra espérer être une fédérale très vite, parce que là tout le monde va être autour d'elle, tout le monde va lui demander conseil, et donc elle va devenir importante. Cette importance va combler une faille de l'image d'elle-même très profonde, cette image qui lui est insupportable quand elle se regarde. Ces narcissiques sont incapables de reconnaître l'importance des autres personnes, tout est centré sur eux seulement.

Ces personnes-là sont toujours au centre du groupe ou s'exclue du groupe. Ils sont strictement incapables d'être un parmi les autres. Donc la coopération, l'interaction sociale est trop douloureuse.

Les narcissiques pathologiques vont tout faire pour prendre le pouvoir, tout. Et dans la vie religieuse, ils prendront les postures les plus humbles, les plus douces, les plus attractives, parce que pour avoir le pouvoir il faut être comme cela. Ils savent très bien que s'ils disent : « Moi, je suis entré chez les Visitandines pour être fédérale », ça ne marchera pas. Donc, il faut prendre une posture qui corresponde aux critères qui sont bien vus par le groupe.

Ce narcissisme l'emporte dans la vie religieuse parfois et devient une tentation pour rester enfermé sur ses propres projets. Il y a des groupes narcissiques parfois, qui vont être incapables de s'ouvrir finalement à l'inattendu de l'Esprit, et de s'ouvrir à la différence objective qu'impose souvent l'environnement. Cela va se manifester de manières variées. Ici, le monde est tout de suite réduit. On a une attitude vis-à-vis du monde extérieur, qui peut se retrouver chez les personnes engagées dans une vie en communauté, lorsqu'elles ont assez peu de conscience du caractère transcendant de leur vocation. Alors ces personnes vont emprunter un style de relation très compétitif et très sélectif. Ils sauront très bien à qui on peut demander des choses, et à qui cela ne sert même pas de demander. Leur objectif, ce n'est pas la qualité des relations, c'est l'intérêt qu'on trouve dans chacune des personnes, parce que tout est structuré pour réparer une image de soi défailante.

Si un consacré, une consacrée, n'a pas l'impression d'être pris en considération, il va développer un ressentiment très fort auprès des autres. Cela va se traduire par une peur de se sentir vulnérable, d'une critique, ou peur d'être ignoré, rejeté.

Mais surtout la posture fondamentale de ces personnes narcissiques consiste précisément à être centrées sur elles-mêmes, vraiment il n'y a que nous qui comptons ; en aspirant à un don inconditionnel pour sa propre personne, le culte de la personnalité. Je ne sais pas pour vous mes sœurs, mais dans notre métier de prêtres, c'est un métier qui attire beaucoup de gens comme cela, inévitablement, parce que par vocation nous nous retrouvons au centre d'une assemblée, que ce soit une assemblée liturgique ou communautaire, nous sommes souvent dans un rôle de centre.

La grande difficulté pour ces personnes-là, c'est d'entrer dans une capacité de collaboration, de coopération, de partage des tâches, qui fait qu'ils n'accumulent pas de pouvoirs au détriment d'une relation de qualité qui finalement qui transforme les relations en des simples lieux d'intérêt et de pouvoir, de plus et de moins.

Ces personnes narcissiques pathologiques souffrent profondément, dans leur recherche insatiable de reconnaissance, d'un manque d'expérience de fécondité spirituelle. C'est tellement prégnant chez elles, qu'elles n'arrivent pas à accueillir leur propre fragilité, leur vulnérabilité, qu'elles n'arrivent pas à laisser la grâce passer à travers elles, et du coup elles n'arrivent pas à donner la vie de Dieu finalement à ceux qui leur sont confiés.

Dans la vie consacrée, par définition, les personnes sont appelées à assumer une vie fondée sur un grand idéal de soi centré sur la consécration totale à l'amour de Dieu, ces personnes narcissiques sont conduites à osciller entre deux extrêmes : d'une part une forme d'aspiration très abstraite pour les choses parfaites, ce sont des gens qui ont de grandes idées et dans le concret, c'est incroyable l'écart ! Il y a un écart abyssal entre leur idéal qui est incroyable, qui est extraordinaire à écouter, et leur vécu. Il faudrait prendre cette personne en vidéo, si je puis dire, pendant 24 heures, et lui dire : « Regarde, ton vécu c'est ça, et ton idéal c'est juste autre chose ». D'un côté, c'est cela, une forme d'idéal très abstrait, ce n'est pas lié au développement d'une rencontre spirituelle, du partage spirituel avec des frères et sœurs, d'une mission qui s'incarne toujours plus, non, non, non, ce n'est pas cela. Et c'est un idéal qui ne se transforme pas dans le temps, il est comme figé, c'est comme une image qui est là et trente ans plus tard, c'est la même image, incroyable !

D'autre part, ces personnes-là ont un contrôle concret, négatif et souvent frustrant, du milieu ambiant. Ils ne peuvent pas accepter que le milieu [...] d'un endroit à l'autre, d'une posture à l'autre, non. Ils contrôlent de l'intérieur les personnes.

Donc ici, l'amour de soi, compris comme un juste jugement de ses propres dons et capacités, n'est pas équilibré par cette conscience de ses propres limites. Il va se fixer dans ce besoin de dévaloriser les autres, au risque de confondre le besoin de nourrir une haute estime de soi avec l'exigence spécifique de la perfection évangélique. Ça c'est très fort, le besoin psychologique de cette haute estime de soi qui est pathologique, va se fusionner avec cet idéal de la perfection évangélique qui est dans la norme de la consécration. Là, on est dans ce qu'on appelle l'illusion spirituelle qui est très sournoise, parce que ce besoin narcissique se fonde lui-même sur un type de perfection qui, en réalité, n'est pas à l'image de Dieu, mais à l'image de la propre personne. Vous voyez, il y a confusion entre le désir non pas d'être à l'image de Dieu, mais que tout soit à l'image de moi.

Des relations de vérité, de gratuité, de qualité, avec ces personnes narcissiques sont très difficiles parce que tout est toujours très compétitif, et de ce fait elles sont à l'origine de nombreuses tensions dans les communautés.

En général, ces personnes narcissiques sont plutôt sympas. Elles sont bien agréables, elles sont sympathiques, elles sont imbattables, elles sont séduisantes. Mais c'est au bout d'un certain temps qu'elles vont exprimer des signes d'ingratitude, voire de [...] bien calculé, et qu'on va voir que tout est quand même bien mesuré, qu'il n'y a pas beaucoup d'abandon en fait dans leurs relations.

Il faut les aider, d'abord par une forme de prise de conscience de leur fonctionnement qui faut mettre en lumière, si c'est possible. Parfois, ces personnes en ont bien peu conscience. Il faut surtout les aider à une vie de collaborations, qui vont mettre en lumière [...] qui justifie que la présence des autres n'est pas d'abord concurrentielle mais complémentaire.

Beaucoup de projets, nous dit cet auteur, sont inféconds, parce qu'ils sont fondés sur une personne narcissique, où tout est centré sur elle. Le projet est infécond, dit-il, parce qu'il commence avec la personne, et il finit avec la même

personne. Or la fécondité d'un projet spirituel, c'est la transmission même de cette œuvre, de personne en personne.

L'une de mes convictions, je vous partage des choses que je vis, moi qui est monté cette formation qui inclut cinquante personnes, ce n'est pas une petite chose (on va avoir la capacité d'inclure presque deux cents étudiants après, on en a soixante pour l'instant en première année), donc l'une de mes convictions c'est que l'organisation autocentrée pyramidale de beaucoup de communautés avec des personnes très charismatiques est exactement le contraire de ce que Jésus a voulu. Vous parliez de synodalité.

Dans ce que les communautés traditionnelles ont fondé, très vite il y avait une forme de collaboration entre personnes. Je pense que la circulation dans la collaboration des tâches est déterminante pour la construction et la régulation aussi, du fonctionnement. Il y a des personnes qui sont un peu narcissiques quand elles rentrent chez nous, mais on leur donne tous les moyens pour qu'elles deviennent après narcissiques pathologiques graves. On les fait monter, on les met au centre, on les encense tous les jours, on leur demande leur avis pour tout, elles deviennent indispensables pour tout. Alors qu'est-ce que ça fait ? Au lieu que cela les aide à se remettre aux autres, à être dans un partage, une juste collaboration, voilà ça va développer en eux cette angoisse castratrice de l'image blessée d'eux-mêmes, et puis, et puis, en fait on a favorisé quelque chose qui était latent. C'est une réflexion que nous avons, il y a des personnes qu'on a eues comme ça et qu'on a dans nos communautés : ces personnes narcissiques pathologiques n'entrent pas avec un drapeau dans notre Ordre en disant : « Ne vous inquiétez pas, je vais prendre le pouvoir, et quand je l'aurai, vous verrez ! » La communauté favorise l'éclosion de cette pathologie. Il faut le dire, parce que sinon, c'est trop facile, on leur met la pierre dessus, et puis ce sont eux les fautifs, mais ce n'est pas juste.

Voilà, mes sœurs, je pense que je touche à des sujets qui sont quand même assez concrets. Nous sommes un peu dans la psychologie, je le reconnais, un peu moins dans la mystique, mais cela fait partie des réalités. J'espère que je ne fais pas trop dans la psychologie, je ne suis pas un super expert, mais je connais un peu quand même.

- *Est-ce que vraiment une personne dans cette perversion peut vivre en communauté ? C'est une question large.*

Question très difficile. Je dirais que formellement non ; mais que souvent la perversion quand elle est très structurée, quand elle est très bien intégrée, elle ne se voit pas en fait dans les premières années de la vie religieuse. Il faut du temps pour cela. Peut-être en clôture, un peu mieux. Mais je pense que souvent nous n'avons pas assez d'éléments sur du temps suffisant pour voir une perversion structurée. Donc, de ce fait, il y a des personnes qui passent la profession solennelle avec des maladies comme ça.

La seule chose que je dirais, c'est la chose suivante, c'est que pour des personnes dont on a vraiment vu dans leur fonctionnement une forme de perversion, les communautés doivent s'en protéger en s'assurant qu'elles ne soient pas dans les charges de toute leur vie, sachant que ces personnes font tout pour [...]. Vous voyez l'attention, elle est là : il faut être assez forts pour dire ensemble, pour cette personne voici les risques s'il en est temps encore ou voici les méfaits qui ont eu lieu [...] là-dessus.

Une personne perverse narcissique pathologique peut être une bonne sœur lorsqu'elle ne se trouve pas dans une situation de pouvoir. Chez nous on appelle cela le service, mais eux, ils ne le vivent pas comme un service, mais ils le vivent comme un pouvoir.

Donc, moi c'est ça que je dirais : d'une part non, si vous voyez sur le temps une personne perverse, avec une forme de paranoïa, une forme de narcissisme, une pathologie profonde, qui a une attitude qui va chosifier les autres finalement ; parce que les personnes perverses sont structurellement incapables d'une relation d'altérité, donc l'autre est uniquement une chose, quoi. Vous avez la même dynamique de l'enfant [...]. La personne perverse réduit l'autre à une chose qu'on peut utiliser de l'intérieur en recourant à des mécanismes subtils de transferts émotionnels, vous voyez c'est ça. C'est facile. Cette personne-là, je vous le dis, si dès l'origine, vous voyez clairement qu'il y a une forme de manipulation structurelle dont elle n'a pas conscience, dont elle n'arrive pas à se défaire, elle est à mon avis, impropre ; la vie communautaire ne peut pas l'aider.

Mais je vous dis, que les vraies personnes perverses, souvent, on en a eu des cas, cela ne se voit pas sur les sept ou huit premières années. Cela se voit sur quinze, vingt cinq ans. Cela se voit, du fait d'un historique long, on a des

cycles qui se répètent, voilà ce qu'on voit. Il y a un processus avec des cycles qui se répètent, d'ailleurs c'est vrai pour toutes les maladies. Le cycle opérationnel est toujours le même. Le pédophile, on le voit, et c'est terrible à dire, agit toujours de même, dans la manière de happer l'enfant, de le séduire et puis ensuite de le violer. Je voyais cela dans « *Mon Père, je vous pardonne* » le livre de cette victime, l'auteur explique que les gestes qu'il posait étaient exactement les mêmes. C'est impressionnant. Cela montre bien qu'il n'y a pas une personne, quand vous êtes une personne, vous créez des gestes différents, dans des situations différentes, non, là vous êtes avec des choses et vous opérez de manière automatique. Eh bien, ce qui est vrai pour quelqu'un de gravement pervers comme un pédophile, est vrai pour quelqu'un de pervers autrement. Il va toujours opérer de la même manière. Vous voyez : sur huit ans avec un cycle de formation, un noviciat, un groupe, ces personnes-là ont souvent de grandes capacités de séduction donc elles vont mettre les supérieurs dans leur poche, ce n'est pas du tout évident ! Si cela se voit bien, tant mieux, on peut le détecter, on diagnostique, on dit stop ! Mais si cela ne se voit pas, elle passe, elle devient religieuse comme vous.

C'est clair, ces personnes-là, quand on l'a découvert, il ne faut plus les mettre en situation de gouvernement parce que là c'est le bien commun de la communauté qui en pâtirait gravement, et eux-mêmes aussi, puisqu'ils vont utiliser la charge comme un lieu de transfert psychologique et non pas comme un lieu de service communautaire. Voilà, c'est comme cela que je vois les choses. J'essaie d'être un peu nuancé, parce qu'autrement, si on dégomme tous les gens qui ont des problèmes, il n'y aura plus grand monde dans nos communautés.

Pour demain, j'ai deux textes que j'aimerais bien que vous lisiez dans vos deux groupes : le texte de Marie-Ancilla sur la sponsalité dans la vie religieuse et le texte de Mezzasalma « La vie consacrée et la culture contemporaine ».

e) Le défi de la culture (1^{er} juillet)

... J'ai relu ce matin cet article de la culture qui est beaucoup focalisé sur le problème de la confrontation entre l'appartenance à un corps social et même à un corps ecclésial, avec la tendance actuelle de l'individualisme, où finalement tout est réduit à se servir des autres, à se servir des situations, pour accroître toujours son « moi », toujours plus inconsistant.

Je pense que cette question de la culture individualiste traverse les continents. On pourrait plutôt parler d'une différence entre villes et campagne qu'une différence entre mentalités de continents. Il est clair que l'urbanisation qui prend forme sur l'ensemble de la planète conforte cet effet de l'individualisme et de solitude. Cela rend difficile toute la question, dont on a parlé souvent, de la qualité des relations dans la vie communautaire.

Est-ce que vous pouvez partager un peu sur cette question ? Je pense que ce serait intéressant de partager puisque vous êtes un des rares Ordres qui aient une vraie inter-culturalité aujourd'hui. Comment est-ce que cela joue ? Comment est-ce que cela crée à la fois plus de richesses et certainement aussi plus de difficultés dans la communication, dans le partage des tâches, dans la compréhension mutuelle, dans l'accueil des autres, etc. ? Un thème qui me semble intéressant, surtout dans votre contexte. Je sais qu'il y a une communauté de sœurs qui sont principalement vietnamiennes à Caen, une communauté de sœurs qui sont principalement africaine à Lourdes, dans d'autres communautés ce n'est pas aussi séparé que cela, la supérieure de Metz est africaine, ... Alors comment est-ce que cela joue, quels sont les défis, les difficultés ? Comment est-ce que l'Évangile est vraiment première parole et la culture s'imprègne de cet Évangile et non pas l'inverse.

J'ai une expérience assez négative, parce que je suis allé à Rome dans une communauté internationale, où la culture dominait sur le problème du charisme d'une part, et sur le problème de l'Évangile ensuite. Je ne vous raconterai pas trop de détail, mais c'était un peu triste parfois. On pourrait avoir un petit partage là-dessus et après on continuerait parce que j'ai un petit topo sur la culture aussi. Et puis après on ira sur l'autorité.

J'ai été sensibilisé à cela récemment avec une sœur avec qui j'ai eu une discussion là-dessus ; nous avons un Carmel depuis 15 ans où il y a de nombreuses nationalités (une américaine, une tchèque, une serbe, une suisse, des françaises). C'est une réalité à laquelle l'Église est de plus en plus confrontée, de plus en plus en prise. La question c'est : comment le charisme est fédérateur de communion en tenant compte de ces multiformités culturelles, sans les nier, sans les rabaisser, mais sans non plus en faire des sujets de tension, voire de mépris, voire d'opposition ?

J'aurais bien aimé que nous ayons une petite discussion, si l'une d'entre vous veut bien partager sur cela. Cela me semble assez important au niveau du contexte.

[Les participantes réagissent d'abord sur le texte étudié]

- *Nous nous sommes occupées sur le texte. Ce n'est pas le problème de l'interculturalité qui a provoqué nos réactions. C'est plutôt la distinction que l'auteur fait entre le sens traditionnel de culture qui était une sorte de capacité intellectuelle, une transmission, et la culture de nos jours dont il parle comme d'un milieu liquide où il n'y a pas d'ancrage permanent. Cela provoque une crise d'identité. Et puis, étant donné qu'on est dans l'immédiat, il y a aussi une opposition à l'eschatologie, il n'y a pas d'ouverture sur l'au-delà. L'auteur a cette parole : « Si l'individu est la mesure unique de sa vie, comment justifier un projet à long terme, or c'est la démarche que nous faisons en entrant dans la vie religieuse ». Nous n'avons pas eu le temps de partager sur la fin du texte, où l'auteur met l'accent sur la pauvreté de nos communautés, cette suite de Jésus dans la pauvreté qui est notre prophétie face à la culture contemporaine. La rencontre avec Jésus est aujourd'hui appelée à faire l'expérience de la pauvreté. L'auteur dit que même dans l'Église, la vie religieuse n'est pas tellement considérée au niveau du clergé qui n'encourage pas les vocations à la vie consacrée parce qu'il faut être utile. Nous nous sommes donc cantonnées au texte lui-même avec grand intérêt car il est une lecture des signes des temps très perspicace.*

- *À travers mon expérience de séjour dans des communautés de divers pays, je trouve que, je ne sais pas si on peut le dire comme cela, il y a une « couleur visitandine », que j'ai trouvée en chaque lieu, que c'est commun, que c'est stable, que je trouve toujours, quelque chose qui est une identité visitandine que je trouve partout, indépendamment de la couleur de l'habit, des coutumes locales de chaque communauté, du langage et des expressions, de la liturgie très différente, avec le tambour ou la flûte, mais l'esprit visitandin imprègne les différentes cultures, et cela nous sert à vivre une unité, pas une uniformité, c'est un lien fort.*

[Ensuite le P. Armand donne son enseignement sur le défi de la culture]

Si on résume, on pourrait dire en fait qu'il y a vraiment deux pôles : la culture postmoderne qui est transfrontalière, transtraditionnelle et transhistorique. Transfrontalière : elle dépasse toutes les frontières ; transtraditionnelle : elle aplatit toutes les traditions ; transhistorique : elle n'est pas dans une dynamique de construction d'un projet durable mais uniquement dans l'immédiateté. Cela c'est la culture postmoderne dominante qui va se répandre toujours plus, liée à la technologie en particulier, une forme de toute-puissance de la volonté.

Et puis, il y a la culture charismatique d'un Institut qui intègre ou qui s'inclut dans une histoire, qui s'enrichit de chacune des personnes avec leur apport spécifique, qui respecte, comme disait la sœur à l'instant, les traditions locales, qui les inclut, sans les aplatir, et qui permet l'unité en respectant les différentes frontières, parce qu'elle est liée au don de l'Esprit Saint. Le jour de la Pentecôte, l'Esprit Saint fait parler en différentes langues tout en vivant dans la communion. Ce don de l'Esprit Saint donné à l'Église est une touche, un accent, qui respecte les personnes. Je crois beaucoup à cela : dans la formation il n'y a pas seulement la foi, l'espérance et la charité, il n'y a pas seulement l'habit, les mœurs et les coutumes locales à apprendre, il n'y a pas seulement l'insertion dans une communauté, le juste rapport avec l'autorité et le juste rapport avec la fraternité ; il y a aussi l'inclusion dans une culture charismatique qui doit être comme la respiration d'une sœur, c'est-à-dire connaître l'histoire de son Ordre ; connaître les figures importantes qui l'ont structuré ; les événements même les plus récents ; connaître les sœurs, les mères qui ont eu un impact sur tel ou tel monastère ; connaître les échecs aussi, les ratés, les mauvais virages ; connaître vers où on va ; tout cela fait partie de la culture charismatique.

Thérèse le dit : « Nous sommes toutes pierres de fondation de ce charisme ». Il n'y a pas uniquement les fondateurs et les fondatrices. Mais à notre tour, surtout à un certain âge, nous sommes responsables de la culture de ce charisme vis-à-vis de la transmission.

L'amour de nos saints est une réalité qui doit être cultivée, d'ailleurs vous êtes à Annecy qui est un lieu phare, un lieu source, comme nous quand on va soit au « saint désert », soit à Lisieux, soit à Avila. L'amour de nos saints doit être cultivé comme une réalité vivante. J'insiste sur cette question de la culture parce qu'elle est déterminante pour durer. Elle implique bien sûr une certaine instruction mais pas qu'intellectuelle, une instruction même affective, une instruction historique. Donc c'est très intéressant parce que du coup on trouve un peu l'élément qui permet de

transcender l'inter-culturalité qui n'est plus dans une forme de compétition. Quand j'étais à Rome, les jeunes venaient chacun avec leur maillot de football, avec le nom de leur pays, c'était le mondial, c'était cela qui comptait : c'est que j'appartenais à tel pays ; mais alors l'appartenance à l'Ordre, elle est où, là ? C'est un peu triste quand on en arrive à cela.

C'est très intéressant, et c'est bien d'essayer de cheminer là-dessus, sachant qu'après l'inter-culturalité c'est un grand défi. Mais c'est possible.

- *Dans notre groupe, on a parlé de l'autre document, mais j'aimerais ajouter une petite expérience, que j'ai eu la grâce de vivre au nom de tout l'Ordre. J'étais au monastère Mater Ecclesiae au Vatican, et là c'était une expérience très belle. Nous avons pu éprouver le lien, comme le disait nos sœurs, parmi tous les monastères de la Visitation. Nous venions de sept monastères différents : d'Italie, d'Espagne, de Colombie, il y avait une africaine aussi. Là-bas, au Vatican, les gens, les cardinaux, étaient touchés car nous n'avons pas eu les problèmes que peut-être les autres communautés avaient éprouvés avant nous. Et nous, entre nous, nous disions que c'était justement par le lien qui nous unit, le charisme de la Visitation. C'était une chose que nous voyions, et les autres du dehors le voyaient aussi comme cela. Pour moi, pour nous, cela a été une expérience très belle à tous les niveaux mais surtout comme d'union de l'Ordre. C'était aussi une chose qu'on a essayé de partager avec tous les monastères.*

- *Formidable !*

- *Même il y avait d'autres communautés des Ordres qui nous avaient précédées qui disaient : « Mais vous avez de la chance parce que nous n'avons pas pu partager ce que nos sœurs qui étaient là-bas avaient vécu. » Je pense que c'est une des grâces, à travers les siècles, qui nous unit, même s'il y a des petites différences mais elles ne sont pas essentielles. Voilà, je voulais partager cela parce que je pense que c'est très beau.*

- *Merci !*

Dans *Gaudium et spes* au n°53 jusqu'à 62, le thème de la culture est envisagé. Il semble parler de ces données personnelles, sociales, qui marquent l'homme et lui permettent de maîtriser, d'assumer même sa condition, sa destinée. La culture serait ce par quoi l'homme devient plus homme.

On distingue la culture de la nature ; dans le texte, il est très bien dit que l'homme [...]. Si l'homme est laissé sans culture, brut, n'est pas un homme c'est un sauvage.

Ici, le grand défi pour nous, c'est que l'Évangile transcende toute culture et en même temps imprègne toute culture. L'Esprit du Christ ressuscité doit pénétrer de l'intérieur toute culture, avec ce discernement toujours plus profond de dilater ce qui est évangélique déjà dans la culture naturelle et de purifier ce qui est contraire à l'Évangile. Si on prend par exemple l'esclavage, c'est assez étonnant de voir que les premiers apôtres, jusqu'à des siècles assez tardifs, l'Église considère que l'esclavage... (bon, il faut bien traiter les esclaves, mais ils restent des esclaves), on voit que l'esclavage n'est pas quelque chose qui a tout de suite été éradiqué par l'Évangile, en disant que l'esclavage c'est contraire à la dignité de la personne humaine. Paul dira à Philémon : « Je t'envoie un tel, traite-le bien, c'est bon esclave, traite-le bien ». Donc, on voit que dans notre culture évangélique, c'est long avant que les choses rentrent et s'évangélisent. Il y a des choses comme cela qui sont progressives. Donc, la culture doit être évangélisée, purifiée, guérie des blessures du péché historique. Elle doit être enrichie par la sagesse de la croix.

Dans la vie religieuse, il faut veiller à ce que chaque candidat est un peu de culture générale. Mais la culture générale, ce n'est pas uniquement, la culture intellectuelle d'une personne, c'est son éducation, son savoir-vivre, sa capacité d'être en communauté, sa sociabilité.

La société postmoderne va générer plusieurs figures de petits sauvages. Il y a des gens (on a cela chez nous c'est impressionnant), des jeunes qui parlent plus avec leur ordinateur qu'avec des personnes, qui se ruent sur l'ordinateur en permanence parce que c'est des geeks, des gens qui sont tout le temps dessus. Vous aurez des jeunes qui auront passé en moyenne de six à sept huit heures par jour sur leur téléphone. C'est une forme de comportement sauvage, voire un peu autistique. Là, il y a une évangélisation de la culture très forte à faire, et qui ne doit pas passer uniquement par des notions, par des concepts.

Le premier défi de la vie contemplative c'est de faire entrer un jeune, et pour nous de cultiver, la culture de l'intériorité. Il faut pouvoir débrancher nos machines, depuis seulement deux ou trois mois, j'ai pris l'habitude de fermer le téléphone à 22 heures jusqu'à 9 heures le matin ; avant je ne le faisais pas, alors j'avais des notifications à minuit ou une heure ; ce n'est pas possible cela, on a le droit de vivre. Dans la vie consacrée, l'urgence cela n'existe pas, il y a des choses qu'il faut faire en priorité parfois, d'accord, mais pas d'urgence, parce que dans la vie spirituelle tout peut attendre. Il y a des priorités, il y a des choses, si vous êtes prieure ou fédérale, s'il y a un problème important, vous allez changer vos priorités, parce que c'est prioritaire, c'est tout. Cela c'est une première chose.

Inculquer notre foi non seulement dans [...] origine, mais aussi dans un charisme vivant, mais il ne faut pas être obsessionnel sur la question de l'inculturation. Je pense que le partage qu'a fait la sœur de Mater Ecclesiae au Vatican est très intéressant. Les sœurs ne se sont pas pris la tête avec de grosses réunions en disant : on va s'inculturer à fond. Elles l'ont vécu, point barre. Elles n'y sont pas allées à coup de grosses réflexions. En général, plus on réfléchit sur une question, moins on la vit. Elles l'ont vécu, et puis elles se sont rendu compte, qu'au fond en s'oubliant, en vivant le charisme, en étant au service de l'Église, eh bien ça s'unit au Seigneur en fait. Alors les petites différences, on arrive à les surmonter, même accidentelles. Mais il faut en même temps tenir compte quand même, dans l'accompagnement de la foi, de l'enracinement de chaque personne, de cette réalité que l'Évangile vient libérer d'une culture qui a ses ombres, et en même temps dilater dans cette culture ses lumières.

Nous, on a l'expérience de plusieurs personnes de cultures très différentes qui sont dans nos maisons de formation. Ce qu'on voit souvent, c'est que les difficultés qu'ils rencontrent, ils mettent le problème au plan de la culture : on est avec des blancs qui ne peuvent pas comprendre l'africain, on est français donc on ne peut pas comprendre le slovaque, mais en fait on voit que ce sont des difficultés de la vie religieuse qu'on a notée qui, dans nos communautés et dans nos provinces, se retrouvent. Souvent, la différence de culture est une bonne excuse pour se permettre de ne pas rentrer pleinement dans le jeu de la vie religieuse et dans l'accueil du charisme. Pas toujours, mais souvent c'est comme un bouclier, mais en fait le problème n'est pas dans la culture, le problème est dans l'accueil du charisme, dans l'accueil de l'Évangile.

Le document sur la formation insiste sur le fait que quand on vient d'une autre culture, nous français qui arrivons en Afrique, c'est à nous de nous adapter et non aux autres de s'adapter, nous quand on va en Afrique, c'est à nous d'apprendre la langue, c'est à nous d'apprendre ce qu'on mange là-bas, c'est à nous d'apprendre les coutumes. C'est à nous d'apprendre, ce n'est pas l'inverse. Ce n'est pas à nous d'imposer notre culture, comme les Marines en Afghanistan, ils font un camp et ils vivent comme des américains. De nos communautés, on ne peut pas faire un camp, une espèce de succursale hors culture, par exemple on aurait une succursale française alors qu'on est en plein Sénégal. On ne connaît pas la langue, on mange français, que des habits français, ce n'est pas possible ça. C'est à nous de nous adapter. Cette adaptation est importante, elle est une forme d'estime car chaque culture a sa richesse.

En particulier dans les jeunes Églises, nous sommes appelés à nous inculturer au fonctionnement d'une Église locale. En Afrique, d'après ce que j'ai vu, d'après ce que je comprends, et je ne comprends pas grand-chose, l'évêque a un rôle politique, qu'il n'a plus du tout en France, indépendamment que ce soit une population chrétienne ou musulmane majoritaire. Je vois, dans notre mission en Afrique, l'évêque local a un rôle politique local important, même si la majorité des gens sont musulmans. En France, l'évêque n'a aucun rôle politique, par rapport au préfet, il ne pèse rien. Ce sont des choses différents, vous voyez. Au Mexique je ne sais pas comment ça fonctionne, ni en Asie. Mais l'Église est une institution avec une hiérarchie qui est toujours la même partout, mais l'impact de ce fonctionnement hiérarchique dans la société civile n'est pas le même selon les endroits où l'on se situe. J'ai vécu en Suisse durant cinq ans, on a une Église en terre protestante avec beaucoup de laïcs qui sont à la tête de situations un petit peu incroyables, donc l'évêque est une espèce de coordinateur à l'aune des pasteurs protestants. Chaque situation est un peu différente, il faut en tenir compte. Il faut bien regarder comment ça fonctionne et s'informer.

Je suis d'accord avec la sœur de Mater Ecclesiae, le charisme de la Visitation est mondial, il prend racine, il s'inculture dans des circonscriptions bien différentes. On ne peut pas plaquer le charisme de la même manière d'une terre à l'autre. Sinon pour nous, c'est un échec de mission, quand on a plaqué notre mentalité, notre culture, et même nos monastères, on faisait des copier-coller. Si vous faites un copier-coller d'un monastère français en Afrique, vous avez

une forteresse qui est plus grande que la cathédrale locale, c'est quand même un peu embêtant pour des gens pauvres. Cela ne marche pas. Il faut bien regarder cela. Là il y a une forme d'adaptation, d'intelligence de la situation qu'il faut développer. Tout cela est un problème complexe qu'il ne faut pas sous-estimer.

Nous aussi, on commence à avoir des personnes différentes dans nos communautés. Moi, je suis d'accord avec la sœur, pour dire que le charisme est capable de transcender et de construire la communauté. Surtout dans cette expérience de Rome est super, là le charisme tournait, pour ainsi dire, à plein régime, et donc son inculturation s'est faite surnaturellement.

Quand on se prend souvent la tête sur les différences culturelles, souvent c'est un faux débat. Pour autant, il faut quand même respecter les différences. La relation au temps n'est vraiment pas la même d'un continent à l'autre. La relation à la parole n'est pas la même d'un continent à l'autre. L'expression émotionnelle n'est pas la même d'un continent à l'autre. Ce n'est pas parce que je n'exprime pas mes émotions que je ne suis pas content. Cela c'est très important. Il y a là une forme de respect et même d'enrichissement, du coup cela a l'avantage de ne pas absolutiser nos expressions, nos communications, notre relation au temps, notre rapport à l'histoire. Ce qui compte c'est notre relation au Christ qui elle, du coup, prend des couleurs et des formes différentes. C'est quand même ce que le Christ a vraiment voulu. Quand on y pense de près, dans le genre inculturation, il a quand même uni un Matthieu publicain avec un pêcheur qui étaient ennemis, à la base ! C'est ce qu'il a voulu au début. C'était vraiment deux cultures : l'une sur la réussite et l'argent, l'autre sur la pêche et le labeur. Le Christ a uni tout cela dans sa charité divine et dans son mystère pascal.

3.3. Les défis de l'autorité et de l'obéissance

a) L'obéissance comme écoute de Dieu dans le quotidien

On passe à l'obéissance comme écoute de la Parole de Dieu, via les médiations humaines spécifiques, qui sont d'abord : le droit. La première médiation de l'obéissance n'est pas la supérieure, c'est le droit canonique d'abord, le droit propre, les constitutions reconnues par l'Église, la médiation d'autorité, les médiations fraternelles.

Vous avez ce très beau document sur le *Service de l'autorité et l'obéissance* (que je vous ai mis dans les différents documents en Word). Ce document nous appelle à suivre le Christ obéissant, dans un projet évangélique, charismatique, suscité par l'Esprit, authentifié par l'Église.

Nous traversons une nouvelle vague de crise dans l'Église. Il y a dix ans, on a eu la crise de la pédophilie qui a été effrayante comme révélations : comment est-ce que des ministres du Christ pouvaient être aussi nombreux à être ennemis de la Croix.

Maintenant, il y a une nouvelle crise, après les prises de conscience des problèmes d'abus spirituels et sexuels, d'emprise dans les communautés, et donc de liberté, c'est que les Communautés nouvelles dont le Verbe de vie, Mission thérésienne, d'autres encore, sont dissoutes les unes après les autres en ce moment. Le Verbe de vie a été dissout, il y a deux jours, par le Cardinal de Bruxelles : ils ont un an pour fermer toutes les maisons et vendre toutes les maisons, pour que les prêtres s'incardinent, que les sœurs se tournent vers d'autres congrégation (peut-être certaines viendront frapper à vos portes). En tout cas, c'est ça. J'essaie de vous dire cela : l'Église a reconnu le charisme de ces communautés, jusqu'à prendre conscience qu'il y avait des dysfonctionnements structurels qui étaient irrésorbables. Ces communautés sont nouvelles, elles ont 40 ans même 20 ans.

À l'inverse nos communautés : carmélites, dominicaines, clarisses, visitandines, ont une histoire suffisante pour montrer que leur authenticité était pérenne. On peine parfois à faire durer nos structures, mais c'est quand même une très grande consolation de savoir que nous avons une histoire suffisante. Les historiens, les théologiens s'accordent pour dire qu'il faut trois cents ans, assez d'histoire pour être sûr que c'est sain, que c'est pérenne. En plus en général nos fondateurs ont été reconnus pour une sainteté réelle dans l'Église, ce n'est pas une petite chose. Donc, nous vivons l'obéissance dans un charisme authentifié par l'Église selon une tradition et une histoire.

Le document sur *Le service de l'autorité et l'obéissance* dit au n°9 : « La Règle et les autres normes de vie deviennent ainsi médiation de la volonté du Seigneur : médiation humaine, mais qui fait toujours autorité, imparfaite mais en même temps contraignante, point de départ pour prendre la route chaque jour, mais à dépasser dans un élan généreux et créatif vers la sainteté que Dieu "veut" pour chaque consacré. »

L'obéissance peut prendre des formes très concrètes mais aussi des formes assez douloureuses : « : lorsque, par exemple, on lui demande d'abandonner certains projets et certaines idées personnelles, de renoncer à la prétention de gérer seule sa vie et sa mission ; ou bien, lorsque ce qui lui est demandé apparaît humainement peu convaincant » (Document sur *l'autorité et l'obéissance* n°10). Pensez par exemple, c'est historique, aux personnes qui ont été en charge longtemps, charges de responsabilité, donc prieure – prieure – prieure, fédérale – fédérale – fédérale, puis prieure – prieure – prieure ; et puis un jour la communauté lui dit : stop, tu ne seras plus supérieure. Cela, c'est une obéissance dure, crucifiante. Pas forcément parce que la personne s'était attachée au pouvoir, par forcément parce qu'elle était narcissique pathologique, mais parce qu'elle avait probablement acquis une certaine compétence, et puis elle était entrée dans une forme de don de soi à travers cela, même à travers une reconnaissance aussi, tout cela faisait une forme d'équilibre. Et tout à coup la communauté lui dit : stop ; soit pour des raisons d'âge, soit pour des raisons de changement de génération, ce n'est pas toujours moral, ce n'est pas toujours une punition, une sanction ; comme disent certains de nos vieux pères : « La roue tourne », c'est tout. Mais bon, on aime que la roue tourne quand c'est les autres, mais pas quand c'est nous. Ça c'est l'obéissance, surtout quand ce qui nous est demandé est peu compréhensible immédiatement à notre « mens ».

Il faut comprendre que cette obéissance nous fait entrer dans un ordre, l'ordre de la création tel que Dieu le veut, et même dans l'ordre de la rédemption dans le Christ. Nous sommes appelés à entrer dans cette obéissance évangélique, dit Jean-Paul II, qui va bien au-delà du simple destin individuel mais qui est une participation à l'œuvre de la rédemption universelle. Quand nous obéissons, nous restituons l'ordre de la rédemption dans le cosmos, il n'y a pas que nous, gentille petite fille qui fait ce qu'il faut, non ce n'est pas ça. L'obéissance est le lieu où nous nous investissons particulièrement de manière intime, où nous laissons entrer en nous le sacrifice du mystère pascal du Christ. C'est le lieu où nous faisons nôtre la piété filiale, comme dans cet épisode de Gethsémani. Nous choisissons la volonté du Père, parfois de manière crucifiante, douloureuse, où la raison l'emporte largement sur l'affection. J'avance, même si j'ai mal. Je crois que Mère Térésa disait : « Cela fait mal d'aimer » ou plutôt, « Il faut aimer jusqu'à avoir mal ».

Donc cette obéissance occupe un choix premier dans notre profession. Par cette obéissance, nous sommes configurés toujours plus au mystère du Christ. Par ce vœu nous sommes non seulement en régime eschatologique, nous vivons déjà comme enfant du Père dans cette piété filiale au Ciel, mais aussi nous vivons une forme de solidarité du Christ envers toute l'humanité. En ce sens, nous pouvons dire que l'obéissance nous configure au sacerdoce du Christ, sacerdoce commun certes, mais sacerdoce du Christ. Nous nous offrons au Père par cette obéissance, et nous sommes solidaires de l'ensemble de l'humanité. Cet acte même remet l'ordre cosmique dans son juste ordre. On peut dire que la piété du monde est comme réinvestie par la grâce de notre propre obéissance. Nous devenons, nous-mêmes, instruments de miséricorde, en répondant au désir d'infini présent en chaque homme.

Certes l'obéissance nous configure objectivement au Christ, mais nous sommes appelés à la déployer tout au long de notre existence par cette vertu qui lui est liée.

Nous avons déjà parlé de la liberté dans l'obéissance, je ne vais pas revenir dessus, la vertu d'obéissance par rapport à la soumission, tout ça nous l'avons déjà évoqué. Maintenant j'aimerais aborder les obéissances qu'on appelle « difficiles », le document en parle.

b) Les difficiles obéissances

Document sur *Le service de l'autorité et l'obéissance*, n°26 : « Déjà saint Benoît se posait la question d'une obéissance « très lourde ou même impossible à exécuter » ; et saint François d'Assise évoquait le cas où un sujet croit voir « des choses meilleures et plus utiles à son âme que celles que le supérieur lui ordonne ». Alors nous sommes

appelés à cultiver cette qualité du dialogue du supérieur avec ceux qui nous sont confiés, « un dialogue libre, ouvert, humble et confiant ». Là où c'est difficile, on en parlait un peu hier, c'est que nous sommes appelés à assumer notre place de supérieur, où nous ne sommes pas à égalité ; où nous rendons service, par la médiation de l'autorité que nous incarnons, à ceux qui nous sont confiés, pour qu'ils puissent trouver la volonté du Père, à travers la place qui nous a été donnée dans la communauté. Il y a une grande humilité à assumer la place qui nous est donnée. Dire tout le temps : « Non, moi, je ne suis pas capable, je fais cela parce qu'il le faut, j'arrêterai bientôt » ; ce n'est pas juste. Dire tout le temps : « Tu sais, je suis comme toi, je ne suis qu'une sœur », ce n'est pas juste. Il faut assumer la place qui nous est donnée, c'est cela la vraie humilité. On t'a mis là, tu assumes.

Document sur *Le service de l'autorité et l'obéissance* dit au n° 26 encore : « Le saint d'Assise invite à réaliser une "obéissance de charité" pour laquelle le frère sacrifie volontairement ses idées et suit le commandement prescrit et ainsi « elle satisfait à Dieu et au prochain ». Sacrifier non seulement ses projets, mais sa manière de voir, c'est plus dur encore.

Je ne sais pas si c'est comme cela chez vous. Mais l'une de mes thèses c'est qu'il faudrait presque que tout le monde soit supérieur un jour. Cela permet, quand on a été supérieur, avec ses limites, de ne plus attendre l'impossible de ses supérieurs. On a plus de miséricorde quand on a été supérieur, que quand on ne l'a pas été.

Mais pour autant, indépendamment de cette expérience, nous sommes appelés à sacrifier nos idéaux parfois, nos idées, nos préjugés, nos jugements, sur la manière dont les choses se font.

N°26 : « Saint François dit que "celui qui supporte la persécution plutôt que vouloir être séparé de ses frères demeure vraiment dans l'obéissance parfaite, parce qu'il livre son âme pour ses frères". Il nous est ainsi rappelé que l'amour et la communion représentent des valeurs suprêmes, auxquelles l'exercice de l'autorité et de l'obéissance est aussi subordonné. » Vous voyez que l'appartenance à la communauté est supérieure au fait de tenir tête avec ses propres idées, mes décisions, ma manière de voir, au point que je me dis : « Ils verront bien que j'aurai raison ».

N°26 : « Si l'on doit reconnaître que, d'une part, un certain attachement à des idées et à des convictions personnelles, fruits de réflexion et d'expérience et mûries avec le temps, est compréhensible, c'est aussi une bonne chose que de chercher à les défendre et à les réaliser, toujours dans la perspective du Royaume, dans un dialogue franc et constructif. » Il ne s'agit pas de ne pas penser, il ne s'agit pas de ne jamais dire ce qu'on pense, mais il s'agit de ne pas penser qu'on ait la parole ultime.

Chez nous les frères qui n'enseignent pas du tout, quand on se retrouve dans des conseils, deviennent des professeurs pour nous. C'est insupportable, on n'est pas dans un conseil entre professeurs là, on est dans un conseil fraternel, il faut donc un ton fraternel avec une logique fraternelle. On n'est pas là pour enseigner ses frères. Là c'est : « J'ai la parole qui va permettre à l'assemblée de trouver la solution ». Mais tu es qui, toi ? Tu es juste une pierre de fondation d'un édifice et tu dois contribuer du fait même que tu dilates ton appartenance au corps par un lien de charité. Souvent les tensions, le manque d'écoute entre nous, donc un manque d'obéissance vient du fait qu'on ne se situe pas sur un registre fraternel mais sur un registre magistériel : je vais dire aux autres ce qu'ils doivent faire, ou ce qu'ils devraient penser. Nous ne sommes pas appelés à faire passer nos idées, mais à annoncer le Royaume, dans un dialogue franc et constructif.

Renoncer à ses idées, à ses projets peut nous faire faire l'expérience d'une perte, voire la tentation d'un refus d'autorité et ressentir une forme de violence (on peut en pleurer). J'ai connu un frère qui avait un projet, qui avait monté un plan d'architecte pour un couvent, tout était bien monté dans sa tête, et avec sa communauté qui était tout à fait d'accord. Mais ceux qui étaient au-dessus lui on dit : non, ce n'est pas dans nos perspectives. Il a renoncé, au point d'en pleurer. C'est ça l'obéissance, c'est quand je monte un projet, il me semble que ça marche, les gens locaux sont d'accord, mais il y a quelqu'un au-dessus qui dit : non, ce n'est pas réaliste ton truc, ça ne marche pas. Surtout quand on a commencé à s'enthousiasmer pour le projet, au début on le fait comme ça, mais au bout d'un moment on s'enthousiasme, c'est comme un bébé qui commence à grandir, et puis on te dit : il n'y a pas de bébé en fait, c'est juste dans ta tête. C'est dur ça. Là l'obéissance est crucifiante. Là on vérifie si la personne est capable de se recevoir dans ce charisme, dans l'Église. [...] C'est bien cette remise entre les mains du Père via la médiation

d'autorité à travers le charisme qui fait de nous précisément des gens du charisme, des gens de cette Église, des gens de cette communauté.

On dit cela pour beaucoup d'évêques analogiquement. On dit que les évêques ont quatre ans de vie. Les quatre premières années, ils essaient d'amener leur projet, et puis au bout d'un moment ils se heurtent à tellement de résistance que, soit ils démissionnent intérieurement en faisant leur mission tout autrement, soit en en faisant le minimum, soit ils sont lassés et déprimés. Voilà c'est cette crucifixion, surtout quand on est à la tête d'une communauté, on a beaucoup de projets pour la faire avancer, la faire progresser, on a des idées, c'est normal ; et progressivement nos idées s'effondrent les unes derrière les autres, parce que la réalité de la communauté, la réalité de l'Église, la réalité des personnes, la résistance des personnes est trop forte. Là je pense que spirituellement on commence une vraie obéissance.

Il faut entrer dans un dialogue avec la réalité, entrer en dialogue avec les personnes en particulier, mais un dialogue constructif, pas un dialogue qui nous perd dans des plaintes, dans des jérémiades, ça c'est insupportable. Cela c'est dès le début, les formateurs doivent apprendre un jeune à préparer sa rencontre, à préparer son dialogue, avec un vrai discernement pour mettre de l'ordre dans la variété des points de vue qu'il a. Arrupe, l'ancien général des Jésuites, disait : « Le discernement en commun, l'apostolat de l'écoute, sont déterminants ». Il faut, dès le début, préparer nos jeunes à être capables de s'écouter, écouter l'Esprit, se décentrer dans une situation de groupe, de communauté, pour servir et non pas imposer son point de vue. Tout cela c'est une ascèse intérieure. Nous avons beaucoup de difficulté pour cela. Le subjectif, le « je », le point de vue affectif de chacun l'emporte bien souvent sur le désir de construire, de servir, de chercher une même finalité, etc. Il faut être très patient parfois.

En tout cas, ce discernement est quotidien [...] quand on le vit vraiment, le supérieur a toutes les clés pour vraiment chercher l'Esprit Saint ensemble.

Beaucoup de prêtres, de religieux et religieuses, ne savent pas écouter, ils sont autistes. Je me pose la question, si tu ne sais pas écouter ton frère ou ta sœur qui est près de toi, comment vas-tu écouter Dieu qui n'est pas directement auprès de toi. Si vous avez quelqu'un qui, dès le début, vous fait des remarques, des critiques non constructives, ou des points un peu plus centrés sur les difficultés de comportement, et que vous voyez que c'est hermétique à tout accueil, alors plus tard, je ne vous dis pas !...

L'entretien avec le supérieur doit être cordial. Souvent une forme de confusion s'introduit entre un dialogue de qualité et le respect de l'autorité. Il ne s'agit pas d'être égaux dans le dialogue, il s'agit d'être dans une écoute de l'autorité. C'est bien qu'il y ait un peu d'accueil, un peu d'humanité, mais le but c'est quand même de chercher la volonté de Dieu. Donc, il faut une écoute bienveillante, l'ouverture à la Parole de Dieu mais qui se dit véritablement à travers la médiation de l'autorité. Donc, il faut s'approprier ce que nous dit le supérieur, ou la communauté.

Mais souvent le dialogue n'est pas vécu dans l'ouverture d'un désir filial, d'une disponibilité totale, il est plus vécu soit dans la peur, je me tiens bien comme ça je n'aurai pas de problèmes, soit dans une forme de copinage, donc ce sont les deux extrêmes qui sont humains. Le dialogue n'est pas assez ouvert à un accueil de la volonté du Père, via cette médiation.

Mon expérience m'a montré que le dialogue fraternel de l'autorité avec le sujet doit être extrêmement formalisé. Si vous faites ce dialogue dans la cuisine après le petit-déjeuner [...]. La forme est le tiers qui aide à construire le fait que c'est une médiation d'autorité ecclésiale. Comme au chapitre, il faut vraiment tenir une forme très stricte. Moi, je n'étais pas du tout là-dessus quand j'étais jeune, mais avec le temps je me suis aperçu que, tout comme vous avez chez les psychanalystes des formes extrêmement déterminées avec un timing, des chaises, un lieu, tout ça c'est très pensé ; la forme est un tiers, dans notre cas, qui permet de structurer et de déterminer le fait que c'est une médiation d'autorité ecclésiale. Que la personne le veuille ou pas, vous êtes dans votre rôle de supérieure, assise en face d'elle, cela dit tout. C'est une forme. Quand j'étais jeune garçon, je fréquentais le monastère de Solesmes, un moine m'a dit une fois : « Ah, vous descendez dans notre jardin, on sent l'accompagnement ». Ils savent qu'ils sont dans un monastère, dans un jardin de moines, eh bien tout est dit, c'est pareil pour nous.

Si l'opportunité est donné au religieux de discerner cette volonté avec son supérieur, sous la forme d'un échange, elle ne doit pas lui faire oublier qu'on n'est pas égaux et que le sujet est là pour vivre son vœu d'obéissance.

Souvent les religieux et religieuses ont beaucoup de mal avec l'obéissance pour des raisons d'immatunité. Un auteur italien, un carme, dit bien : « Il est indispensable que le religieux désire et veuille réellement vivre son vœu d'obéissance, d'intérêt à la volonté de Dieu manifestée à travers une médiation dans son Institut. Cela veut dire une acceptation consciente du fait que l'obéissance religieuse signifie se soumettre volontairement à un homme au-delà de la stricte mesure du précepte ». Il faut pour cela assumer un renoncement ou une limitation de droits humains parfaitement légitimes. Donc vous voyez : au-delà d'un simple ordre. C'est l'Évangile : aller toujours un peu plus loin que ce qui est demandé. S'il n'y a pas cela, le dialogue se transforme facilement en une forme de discussion pour revendiquer ses droits propres ou une lutte pour bloquer l'exercice de l'autorité. C'est un moyen illicite pour ne pas obéir. Vous voyez, c'est souvent cela, c'est une forme de jeu de pouvoir, où je vais revendiquer mes droits : tu n'as pas à me dire cela, cela ne relève pas de toi, tu dépasses ton autorité. Toutes ces revendications sont souvent un moyen de disqualifier finalement l'autorité qui lui est donnée. Donc la personne est invitée à renoncer à des droits qui sont humains, qui sont légitimes, mais auxquels elle a librement renoncé au départ.

Sur cette question du dialogue, il y a pas de discussion actuellement, parce qu'on est passé d'un extrême à l'autre : avant il n'y avait quasiment pas de dialogue ou très peu, en gros le religieux recevait un ordre, c'était assez simple, il le faisait, c'était comme à l'armée. Maintenant le dialogue est souvent devenu une manière de mettre une pression, va être une forme de renversement de la situation, de sorte que c'est le supérieur qui doit obéir à ses propres sujets. Mais le supérieur, s'il doit écouter ses sujets, ce n'est pas à lui d'obéir à ses sujets, c'est lui l'autorité. C'est au sujet d'obéir au supérieur. Le supérieur, lui, doit rendre compte de sa charge, éventuellement à un étage au-dessus, ou à d'autres instances ; mais il n'a pas, formellement à obéir à ses frères. Il est l'autorité.

Le dialogue est bon quand la personne a une juste ouverture de cœur, qu'elle fait la différence entre for interne et for externe, qu'elle comprend que le for interne extra-sacramental fait partie du dialogue avec l'autorité, parce que c'est une communauté théologique qui a une vie de prière, une vie de foi, une vie d'espérance, une vie fraternelle. Limiter tout au for externe, là le supérieur n'a rien à dire, c'est un peu fort !

Je vais vous donner deux textes pour cet après-midi, que vous pourrez commencer à travailler, et puis on finira sur l'autorité. Vous avez un texte de Jean-Charles Nault sur autorité et liberté dans la vie religieuse, et un texte de Henri Donneaud sur les enjeux théologiques de l'obéissance dans la vie consacrée. Jean-Charles Nault est abbé bénédictin de Saint-Wandrille très connu maintenant dans le monde religieux ; Henri Donneaud est dominicain docteur en théologie, tous les autres le sont d'ailleurs, professeur à l'Institut catholique de Toulouse, et il a accompagné pendant plus de dix ans la Communauté des Béatitudes, son point de vue sur l'obéissance est intéressant.

Partages sur les textes

Texte du Père Henri Donneaud sur les enjeux théologiques de l'obéissance dans la vie consacrée

- *Dès le commencement, il y a une phrase très belle : le lien de l'obéissance avec la charité, dont elle est la voie royale. Quelques unes ont commenté que c'était une nouveauté, que jamais on avait présenté l'obéissance sous cet aspect de la charité. Et aussi, on a dit que la vertu de justice est une vertu sociale, oui on le savait, mais c'était exprimé d'une manière différente, parce que l'auteur donnait la spécificité de la vie religieuse, que c'est inséparable du mystère de Jésus Christ et de son Incarnation rédemptrice, comme nous sommes unis au Christ en son obéissance. C'est là qu'est la source, ce qui donne vraiment la valeur à notre obéissance, si nous l'unissons à l'obéissance du Christ, en cette offrande.*

Et aussi, il faut pouvoir désobéir pour bien obéir : la liberté.

Nous avons commenté un petit peu les risques et les abus sur l'obéissance, tant pour la part des supérieurs, que de la part de celui qui obéit. Ce qui est la vraie explication du « cadavre » et de « l'obéissance aveugle », dont notre saint Fondateur parle aussi d'une manière très équilibrée. Saint François de Sales, comme dans beaucoup de choses, est très équilibré, et c'est toujours l'obéissance par amour. S'il n'y a pas l'amour, il n'y a rien.

L'autre jour, on commentait l'obéissance au Vietnam, où il y a une obéissance pour tout le monde en raison du manque de liberté, parce qu'on ne peut pas autre chose. C'est justement la différence.

Avez-vous quelque autre chose que vous voudriez ajouter ?

- *Le lien avec la justice. Parfois il faut accepter une obéissance injuste, « illégitime » comme le dit le texte, pour le bien commun, pour éviter un scandale chez d'autres personnes moins éclairées. Cela, c'est une obéissance difficile, mais d'une fécondité très grande parce que c'est justement l'obéissance du Christ pendant la Passion. C'était un précepte illégitime, plus jamais illégitime, alors quand on dit : « Ce n'est pas juste », si on regarde Jésus dans sa Passion, qui peut dire : « Ce n'est pas juste » ? Et c'est surtout en regardant le scandale qui peut sortir dans d'autres sœurs moins éclairées.*

- *Nous avons aussi parlé des abus de l'obéissance, quand le supérieur ordonne quelque chose qui dépasse son rôle, sa mission.*

- C'est bien plus difficile de se faire obéir que d'obéir.

En tout cas, c'est sûr que nous sommes appelés à vivre, et ce qui est vivant c'est cette identification avec l'obéissance du Christ, dans cet abandon. En fait, la seule Personne à qui nous avons à obéir, c'est Dieu, ce n'est pas au supérieur d'abord, il suffit de se le rappeler. On n'obéit à personne d'autre. Mais, effectivement après il y a le jugement, avec la question : est-ce que nous sommes dans l'ordre d'une obéissance ecclésiale, dans l'ordre d'une injustice qui s'inclut dans cette obéissance ecclésiale ou d'un abus qui ne relève finalement pas de cette obéissance ecclésiale, c'est la question du jugement. Récemment, s'est développée la question de l'objection de conscience par rapport à cela. Au début, l'objection de conscience était une notion qui était pour la guerre, ensuite elle s'est déplacée au plan médical (un médecin qui refuserait en conscience de faire un avortement), et puis après elle s'est déplacée au plan religieux. Comme vous le disiez : « Il faut être capable de désobéir pour obéir », c'est-à-dire qu'il y a des situations où il y a quelque chose contre la foi ou les mœurs, ce n'est pas une obéissance ecclésiale. Donc la question du jugement est importante, c'est pour cela qu'une personne qui n'a pas beaucoup de jugement, se laisse facilement influencer, elle est un peu inapte à la vie religieuse.

Ces deux textes, celui de Henri Donneaud et celui de Jean-Charles Neault sont vraiment très beaux. J'ai pas mal épluché la littérature sur cette question. Il y a aussi des textes en langues étrangères, en particulier en italien. J'ai fait une sélection parce que je connais un peu cette littérature, et ceux-là font partie des très beaux textes un peu récents d'auteurs encore vivants. Il y a des textes plus anciens, de Tillard, mais ce sont les années 50 et 60, c'est un tout petit peu ancien, même si cela reste juste dans la logique.

L'obéissant, c'est celui qui obéit. Et nous obéissons tous. C'est pour cela que maintenant dans *Cor orans*, la relation hiérarchique entre une sœur prieure d'un monastère et la fédérale est une relation plus hiérarchique qu'avant. La fédérale n'a pas un rôle d'ordinaire (comme un évêque) mais elle a un rôle de référence même par rapport à une supérieure majeure. Dans la visite canonique, elle rentre en clôture, mais il y a une certaine autonomie des monastères, et puis une certaine autonomie de la supérieure majeure, comme responsable. Là il y a un jeu, si je puis dire, qui doit fonctionner. Et puis une supérieure fonctionne avec un conseil, pour qu'elle ne soit pas toute seule.

Donc, nous sommes tous appelés à obéir. Il est évident qu'en vertu du jeu de l'exemplarité, puisque c'est ça qui fait des gens obéissants, c'est qu'on a une forme d'exemplarité ou de modèle, ou d'inspiration, alors les sœurs plus facilement obéissent avec un modèle. En vertu de ce modèle, le rôle de supérieur nous pousse à un don de soi plus fort, c'est vrai. Le fait que nous soyons appelés à rassembler, à écouter, à accompagner, à accepter beaucoup d'inertie, beaucoup d'impuissance, beaucoup de non réalisation dans nos communautés. Cela c'est l'obéissance au réel, pas aux personnes, mais au réel.

c) L'autorité comme « maïeutique » [génératrice] de la liberté

L'autorité n'a jamais été autant remise en cause depuis cinquante ans. On pourrait dire que le modèle dont on parlait à l'instant, l'autorité forte comme dans les pays d'Asie, est complètement remise en cause. Depuis la seconde guerre mondiale on a remis en cause toute autorité forte, en Occident en tout cas.

L'une des personnes qui a le plus réfléchi sur ces questions, c'est Anna Arens (orthographe ?) une philosophe allemande, disciple de Heidegger, qui dit que avant l'autorité reposait sur une fondation qui, dans le passé, lui donnait une constance de pierre angulaire, et donnait une forme de permanence, de caractère durable, dont les

êtres humains ont besoin pour une vie qui est précisément celle des mortels, notre vie est instable. Et cette autorité était pour les plus fragiles un rocher, cette perte équivaut donc à une perte des assises du monde, qui depuis lors a commencé à se déplacer, à changer, à se transformer avec une rapidité toujours plus grande, passant d'une forme à une autre, dans une illusion, nous dit-elle, d'un univers prométhéen où n'importe quoi peut arriver à n'importe quel moment, et se transformant en n'importe quoi. Donc on a une forme d'autorité visqueuse, liquide, qui rend très instables et très angoissantes nos sociétés.

Dans les communautés, surtout dans les communautés formatrices, il est très important que les chefs aient une grande unité entre eux, il faut que le quotidien quasiment soit partagé, ou en tout cas, chaque projet, chaque vision, chaque décision soit bien partagée, parce que s'il y a des concurrences, s'il y a des rivalités, s'il y a différentes manières de voir entre les différentes personnes qui gouvernent, par exemple entre une prieure et une formatrice, alors les personnes en-dessous vont s'enfiler dans ces lieux d'incertitude, cela va augmenter l'insécurité, et alors c'est la loi du plus fort.

Dans le service de l'autorité, la convergence des forces est extrêmement importante dans nos communautés, et là on revient à ce que disait la sœur à l'instant, c'est vraiment les assises d'une vraie charité pour nous mais aussi pour les autres surtout.

Anna Arens fait le lien entre l'autorité, la religion (qui est la base structurelle de l'autorité) et la mémoire. C'est très intéressant, parce qu'elle remonte toute l'histoire même grecque, et elle montre que l'autorité, dans la philosophie en particulier, c'était un commerce et une vie passés ensemble, il y avait un lien entre l'autorité et l'amitié partagée. Ce n'est pas le chef qui débarque deux jours pour donner un ordre et qui s'en va, ce n'est pas ça du tout. Dès l'origine, dès la pensée grecque, il y a vraiment un lien d'implication affective dans l'autorité. Sinon on transforme cela en son contraire qui est une forme d'autoritarisme avilissant, et cela ne produit aucun fruit.

Mais dès les années 70, on ne s'est pas limité à récuser le principe d'autorité, jugé inévitablement autoritaire, mais surtout on a mal compris le principe de liberté, la liberté comme réduction au libre arbitre. On a réfléchi là-dessus en l'introduction : liberté de qualité, liberté filiale, et au contraire la liberté n'est pas réductible au libre arbitre.

Du coup, on a présenté assez simplement l'éducation comme une éclosion de la liberté de spontanéité : il faut laisser les talents, les désirs, les instincts, les intuitions, les idées, éclore. Et on a vu cela dans les communautés religieuses, quand elles étaient, on peut dire, aphones, les jeunes qui venaient on leur disait : C'est vous l'avenir, dites-nous comment vous voyez la vie religieuse, qu'est-ce que vous attendez de nous, qu'est-ce que vous voulez de la vie religieuse ? Et à force de les écouter, c'est eux qui faisaient la loi. Alors que les jeunes, il faut certes les écouter, il faut prendre en compte leurs désirs, mais ce n'est pas eux de diriger et de dire ce que c'est que la vie religieuse, ils sont là pour la recevoir d'abord.

Ce qui a été le plus remis en cause, et ça, un auteur comme Bellamy, qui a écrit un livre sur l'éducation, le dit : c'est le problème de la transmission d'un charisme. C'est le problème de la tradition. Il ne faut pas avoir honte de vouloir transmettre un charisme qui est objectif.

Donc, il faut éduquer avec intelligence surtout à l'intégration d'une discipline. Un auteur me disait récemment que la tragédie de l'homme est que son caractère peut devenir celui d'un chien, en parlant des enfants nazis. On a vu des enfants qui, étant éduqués, étaient devenus comme des chiens sauvages, en dix ans.

L'éducation ne consiste pas à laisser la liberté à sa propre gouverne, ni à contrarier l'autre dans un moule, mais il s'agit d'intégrer une liberté intérieure, et donc de libérer la personne d'une fausse liberté. Une fausse liberté qui est la réduction de la liberté au libre arbitre.

La discipline doit être exercée dès le début, parce que, nous dit Guardini (qui a été cité par le Pape récemment dans sa Lettre sur la Liturgie) : « Aucune grande œuvre ne pourra jamais être réalisée, si l'homme ne se donne pas une discipline, parce que la vraie force de l'homme n'est pas dans ses poings mais dans son caractère ».

Cette autorité est donc une éducation. « Educere » c'est faire sortir de l'autre, ce qui est le plus beau, ce qui est le plus noble, ce qui est le plus vrai. Il ne suffit pas de nourrir l'autre, il faut le faire lever, en indiquant un parcours qui va pouvoir lui permettre de mettre en œuvre une forme de domination sur ses propres instincts en particulier.

Donc, ce n'est pas une relation de pouvoir entre une personne plus âgée et une personne plus jeune, entre une personne plus expérimentée et une personne qui n'a pas d'expérience ; c'est une relation d'éducation, il s'agit de tirer hors de l'autre, ce qui est déjà en lui, mais à quoi il faut donner une structure. Souvent la formation a été vécue comme une forme, comme un noyau subsistant de l'identité, qu'il fallait mettre un peu de l'extérieur, comme un corset. Au contraire, l'éducation c'est une germination d'un charisme, que la personne doit épouser, doit accueillir, qu'elle doit faire sien, et ainsi s'intégrer dans un tissu de relations, dans une plateforme relationnelle, en laquelle elle fera communauté.

Ce jeu entre les contraintes extérieures d'une discipline réelle et l'intériorisation par la personne d'un charisme, est un jeu délicat, qui implique que la personne soit en lien avec plusieurs médiations : la médiation de la supérieure, la médiation de la formatrice, la médiation de jeunes sœurs et d'autres sœurs, la médiation avec le monde, la médiation avec la technologie, etc. Il faut beaucoup de liens. C'est un vrai jeu. Cette autorité éducative permet alors de devenir maître de soi en dominant (on en a parlé hier) ce qui est colérique, ce qui est jalousie, rivalités, recherche de soi narcissique. L'autorité est structurante, elle rend libre de ces tentations-là.

Il est difficile d'aider des sœurs qui sont dans des logiques mortifères de colère, de jalousie, de narcissisme, d'acédie, si nous-mêmes, on a jamais traversé aucun de ces combats. Il est difficile d'avoir une parole juste, alors qu'on écoute cela de l'extérieur. Je ne dis pas qu'on est appelé à traverser tous les combats de la vie religieuse, mais il faut quand même avoir traversé certains combats pour pouvoir aider un peu les autres.

Au contraire, l'autoritarisme est une manière d'anéantir la personne dans une masse uniforme, qui empêche l'éclosion d'une personnalité. Je pense que l'une des forces du Concile Vatican II, c'est l'insistance sur la notion de personne, qui n'était pas aussi forte avant, mais cette insistance a donné comme effet négatif, corollaire, qui est l'individualisme. Mais l'individualisme n'est pas une personnalité réelle, parce que la personnalité se réalise à travers des relations de communion de qualité. L'individualisme est une fausse personnalité. On peut dire que celui qui n'existe pas, qui n'éclore pas sa personnalité, qui est une fausse personnalité, alors l'individualisme naît par excès. Il reste que cette insistance sur la dignité de la personne, l'importance du respect de son intimité, du respect de son histoire, de son vécu, de son langage, cela c'est une avancée du Concile, parce que ce n'était pas aussi fort avant, des sœurs ou des frères qui étaient traités comme des, je ne dirais pas des pions, mais c'était quand même moins insistant.

Il reste que cette personnalité doit être une personnalité qui s'ordonne, qui s'inclut, qui s'exprime, qui se développe dans un charisme. Ce n'est pas en dehors, le charisme ce n'est pas une option, ce n'est pas juste un habit qu'on met ; c'est une manière d'être au monde. Et l'autoritarisme, au contraire, avait pour fin de mettre tout le monde dans une uniformité et de s'assurer que cette communion c'était que tout le monde « pensait » de la même manière, vivait exactement de la même manière.

L'autorité permet d'orienter, d'exercer son désir, pour devenir vraiment maître de soi. La théologie du corps de Jean-Paul II a beaucoup développé cette notion de maîtrise de soi dans la capacité du don de soi au cœur de la vie conjugale, c'est une notion qui, analogiquement, peut tout à fait être utilisée pour nous-mêmes.

d) La difficile autorité

Dans l'autorité, nous sommes confrontés à des situations affectives, émotionnelles, passionnelles, extrêmement pénibles inévitablement. On est en première ligne des expressions de détresse, de souffrance, d'incompréhension, de difficultés à exprimer même ce qui se vit, qui fait qu'on se prend beaucoup de coups, parfois on en donne un peu, parce qu'il faut mettre un peu d'ordre, mais on se prend quand même beaucoup de coups. Cela exige une grande maîtrise de soi, parce que si on devait répondre du tac au tac à chacune des réponses, ce ne serait pas du tout structurant pour la communauté et pour les personnes.

Ce qui est difficile dans l'autorité, c'est que cette maîtrise de soi ne doit pas être anéantissement, au sens de déni de soi. On doit pouvoir, avec des mots bienveillants, c'est pourquoi j'ai utilisé la communication non violente par exemple, pouvoir dire des choses à des personnes, on pourrait même éventuellement donner des aides spécifiques à des personnes qui en ont besoin après les avoir préparées. L'autorité ne doit pas être juste une écoute. Je pense,

qu'aujourd'hui, la limite c'est ça, c'est qu'on a une autorité d'écoute, on écoute, on encaisse, on accueille, on empathie, on comprend, on compatit, mais est-ce qu'on est une parole qui rejoint vraiment la personne, qui dit : « Mais écoute, il y a quand même ça, et toi que fais-tu avec ça ? Librement. Ça ne veut pas dire que tu vas quitter l'Ordre, que tu vas tout remettre en cause, mais quand même, que fais-tu avec ça ? »

Pour cela, pour que cette parole soit juste, il faut la préparer, il faut parler avec d'autres, se concerter, prendre conseil, parce qu'on peut réagir comme ça, mais ça peut être un peu excessif ; mais si nous sommes plusieurs à le penser ensemble, vous voyez. Nous, dans notre groupe de formation, on a le Père maître qui est la référence avec le jeune, on lui dit des choses qu'ensuite il va devoir transmettre. Ce qui est vrai au plan de la formation initiale, doit être aussi vrai au plan de la formation permanente. Quand plusieurs sœurs expriment des doléances vis-à-vis d'une autre, quand c'est convergent, il faut que la supérieure, prenant conseil, puisse dire une parole, peut-être progressivement, avec douceur.

Dans la vie religieuse, la grande difficulté c'est la nuance entre ce qu'on appelle les distinctions de fors : le for interne, le for externe et le for externe extra-sacramentel. Les communautés religieuses nouvelles sont très remises en cause en particulier pour cette confusion entre for interne et for externe, qui faisait que les consacrés n'avaient plus aucun espace d'intimité propre. Par exemple, vous avez une triple confusion quand vous avez le supérieur qui, en plus de sa mission de supérieur, vous oblige à des confidences, et en plus il vous confesse ; c'est la cata complète. Dans beaucoup de communautés qui ont mal respecté la liberté des personnes, c'est ce manque de distinction des fors qui a souvent été le plus incriminant.

L'inverse est vrai, au nom de la liberté des consacrés, on va dire que le supérieur se limite uniquement au for externe, qu'il n'a rien à dire pour tout ce qui relève du for interne, ce n'est pas juste. Pourquoi ? Parce qu'il faut distinguer le for externe qui sont tous les actes qui se voient, les actes peccamineux que l'on confesse dans les coupes, si on dit des coupes, dans la correction fraternelle ; le for interne extra-sacramentel qui sont tous les actes religieux que je pose, qui constituent la communauté théologique et qui me posent dans une relation d'obéissance par rapport à mon supérieur. Ne pas venir à l'Office ne relève pas uniquement du for externe, cela ne fait pas que déranger la communauté, c'est un empêchement pour la prière communautaire, ne pas dire l'Office aussi, c'est un cas de for interne extra-sacramentel. Cette distinction est extrêmement délicate, il faut être assez clair là-dessus ; mais une religieuse est tenue en conscience par les Constitutions à telle observance : dire l'Office par exemple, ça c'est le for interne, mais la supérieure qui la dispense pour tel ou tel motif c'est du for interne extra-sacramentel. Elle agit alors sur le for interne extra-sacramentel, de même quand elle donne un précepte. Donc on peut dire que la manière dont la religieuse dit la prière, c'est le for interne ; la manière dont elle l'exerce dans la communauté, c'est le for interne extra-sacramentel, ce n'est pas uniquement externe. C'est valable pour la prière, c'est valable aussi pour la qualité de certaines relations, la manière de faire certaines tâches, etc. C'est très délicat. On pourrait dire que le for interne c'est l'intimité la plus profonde de la personne pour laquelle la supérieure n'a aucun droit pour s'interroger dessus, pour solliciter cela. Si la sœur se sent assez en confiance pour exprimer certaines réalités de son for interne à la supérieure, dans la confiance elle peut le faire, c'est parfois mieux parce que ça simplifie les choses. Mais ce n'est pas requis, il faut être très clair là-dessus.

Aujourd'hui vous avez l'inverse. Alors qu'avant il y avait une telle confusion qu'une mère prieure avait une espèce de droit de regard sur toute la vie de la religieuse, c'était un peu excessif ; aujourd'hui la religieuse va avoir des relations de fonctionnaires en disant : « Moi, j'ai à te rendre compte pour ça, ça et ça, le reste c'est ma vie ». « Ce n'est pas ta vie, il y a des domaines effectivement qui ne relève pas de moi directement, mais ce n'est pas ta vie ».

Par exemple tout le domaine des vœux relève du for interne extra-sacramentel, parce que ce sont des vœux qui nous engagent dans une communauté théologique. Nous ne sommes pas uniquement engagés à manger ensemble, travailler ensemble et dormir au même endroit. Donc, lorsque la supérieure reprend une sœur qui n'a pas respecté le conseil de pauvreté, elle a dépensé trop ou fait des dépenses qu'on ne lui avait pas demandées, c'est le for interne extra-sacramentel, elle a le droit. Lorsqu'une supérieure voit qu'une sœur fréquente quelqu'un très régulièrement sans aucune permission, soit par téléphone, par skype, ce n'est pas du for interne, cela relève de ses relations comme consacrée. On peut dire que le for interne c'est la manière dont la sœur vit intérieurement les choses, cela

ne relève pas de la supérieure. Mais les actes qu'elle pose dans la communauté, ce sont des actes religieux, cela ne relève pas seulement du for externe. Il n'y a pas que ce qui se voit, il y a les choses qu'on sait, soit par le relevé de banque, soit par le relevé téléphonique, soit parce qu'on entend la sœur en parler dans sa chambre, cela relève de la vie communautaire, du bon ordre de la communauté ; une supérieure a un certain droit là-dessus.

Évidemment il y a toute une pédagogie, toute une délicatesse, si vous allez, à chaque fois qu'elle fait un écart, la reprendre, c'est insupportable. Si vous ne laissez aucune marge à votre sœur, elle ne va pas vous rater sur la première marche que vous vous prenez. Donc, il y a une certaine pédagogie, une certaine miséricorde, mais quand ça devient structurel et permanent, c'est normal qu'il y ait une certaine reprise, quand cela gêne la communauté.

La supérieure a donc une double mission : elle doit veiller à la vie de la communauté faisant converger les forces des sœurs vers le bien commun, et veiller au bien personnel de chacune des subordonnées. Je pense que c'est un vrai défi aujourd'hui : ce n'est plus la confusion entre les forces, c'est la séparation ; il faut ni confondre, ni séparer. On revient toujours au Christ qui a deux natures sans confusion ni séparation. Donc, il faut une juste distinction. L'autorité ne relève pas seulement de mon agir communautaire, mais elle relève aussi d'une certaine manière de mon plan personnel, ces deux réalités rentrent en ligne de compte.

L'élément crucial pour gagner une sœur dans la croissance dans son engagement religieux, outre le fait que nous sommes scrutés comme supérieurs dans notre comportement, la sœur regarde comment vous agissez et en fonction de cela elle vous accrédiitera plus ou moins confiance, et ceci crée une forme de confiance tout court. « Faites-vous aimer, pour vous faire obéir » disait Thérèse. Si la sœur n'a aucune affection, aucune admiration, aucune estime... elle n'est pas obligée d'avoir de l'estime pour vous, mais il faut qu'elle vous obéisse, c'est tout ; mais si elle n'en a aucune cela rend l'obéissance plus difficile. Mais l'obéissance théologique ne dépend pas de l'affection, de l'admiration, de l'estime, qu'une personne a pour son supérieur.

[Donc la mission de la supérieure s'étend au] for externe qui concerne la vie sociale de la communauté religieuse, mais aussi l'accomplissement d'un emploi, elle touche aussi à ce for interne non sacramentel qui est l'exercice des conseils évangéliques, l'exercice des vœux, et l'exercice de tous les devoirs de la vie religieuse. Les vœux touchent une vie interne mais qui est publique puisque ce sont des vœux publics, et non des vœux privés. Mais par exemple, la relation avec la famille, je prends un autre exemple de relation : admettons qu'une sœur tombe amoureuse d'un prêtre très fortement, certes cela touche à son vœu de chasteté, là on est dans un registre passionnel qui touche au for interne, il faut donc qu'elle-même se prenne en charge, se fasse aider, et voir comment elle régule cette relation, voire elle l'interrompt si c'est devenu trop toxique, si je puis dire. Il vaut mieux qu'elle la régule, c'est préférable. Mais cette question d'un sentiment amoureux, objectivement, dire que c'est du for interne extra-sacramentel parce que cela va contre le vœu de chasteté, on va un peu vite là. Il y a des réalités comme les sentiments, les émotions, si la supérieure est derrière à tout moment, là on n'est plus en liberté. C'est subtil. Ça va ? Je me fais comprendre ? Cela ne vous rejoint pas ? Nous vivons tous cela, parce que nous sommes des êtres humains normaux.

L'une des réalités déterminante de l'autorité aussi, c'est l'action du discernement communautaire. Ce thème du discernement dans l'autorité et l'obéissance, vous le retrouvez dans le document sur *Le service de l'autorité et l'obéissance* au n°20, où il y a un certain nombre de critères sur l'autorité. La question du discernement communautaire est extrêmement difficile parce que le supérieur a un rôle d'animation important ; il doit pondérer les forces, les différents avis ; il doit permettre que tous puissent s'exprimer librement ; et puis il doit faire en sorte que tous se mettent à l'écoute de l'Esprit Saint pour écouter ce que l'Esprit dit à l'Église. On devrait donc faire précéder un temps de discernement, d'un temps de prière où nous nous assurons que notre égo, nos désirs, nos intérêts soient un peu derrière le projet de la communauté.

D'abord nous sommes appelés à chercher la volonté de Dieu, avoir une certaine disponibilité. Je prône pour une modération extérieure parfois, je pense que quand les sœurs se connaissent depuis quarante, trente ans, il devient humainement difficile de s'écouter, avant que la sœur ouvre la bouche, on lui a déjà mis une telle étiquette qu'on sait ce qu'elle va dire. Donc si ce qu'elle dit est pertinent, on ne l'écoute pas. Le recours de plus en plus utilisé à des modérations extérieures, sont des formes de symboles qui permettent aux sœurs d'avoir une certaine retenue [...] et on écoute mieux les personnes, parce que le modérateur extérieur étant neutre et dans l'inconnu, il va mieux

donner la parole à des personnes ou il va mieux la susciter cette parole. Dans nos circonscriptions, ce recours peut être utilisé par exemple pour le discernement d'autorité, la grande mode c'est de recourir à une sœur, parce que comme cela, ça fait une super altérité [...] ce n'est pas sans limite, mais c'est bien en général. Nous l'avons fait à plusieurs reprises pour des Jésuites, pour des Dominicains, cette modération extérieure ; souvent cela est productif.

Comment cet ensemble d'une Église, qui s'ouvre dans son intimité à un modérateur extérieur, qui est dans la confidentialité, qui garde la discrétion par rapport à chacun des membres du fait qu'il n'y a pas d'affinités, permet de nous ouvrir d'abord aux attentes, aux signes des temps, et permet d'être libres par rapport à nos préjugés, nos attachements excessifs, ou nos propres idées, voire nos pensées rigides ou erronées.

Le but de la supérieure c'est cette unité, qu'on ait une forme de concorde. Vous savez que c'est très intéressant, quand le Concile Vatican II vote pour écrire les textes (Lumen Gentium, Dei Verbum, Sacrosanctum concilium, Gaudium et spes...), tous ces textes sont votés à 95 % oui, 5 % non. Autrement dit, le signe qu'une décision vient de l'Esprit Saint, c'est quand général, même si ce n'est pas infaillible, il y a une forme d'unanimité sur cette décision. Quand on a 60 – 40, on peut considérer que ce n'est vraiment pas mûr, il faut continuer la réflexion, il faut l'approfondir. Quand on arrive à une forme d'unanimité, qu'on a toujours un corps de personnes très diverses qui portent un avis différent alors c'est un peu l'Esprit Saint. Alors on pourrait dire que dans une dictature c'est pareil, on a une unanimité, oui mais c'est une dictature on présuppose là une certaine liberté de parole, de jugement, de capacité d'écoute, ce n'est pas cela qu'on a dans une dictature. Mais aujourd'hui, on pourrait dire que l'une des tendances négatives c'est quand même le démocratisme : par exemple sur 25 on en a 13 qui ont voté oui, et 12 qui ont voté non, et on dit c'est bon. Eh bien, non. C'est peut-être bon pour le vote d'une supérieure, quand une sœur a 13 voix contre 12, elle est légitime, pas de problème ; mais pour une décision communautaire, ce n'est quand même pas bon. Il faut arriver à une plus grande unanimité, alors on peut être vraiment sûr que tout le corps s'engage là-dedans. La limite de cela, c'est quoi ? Vous pouvez avoir aussi une personne manipulatrice, je prends tous les cas, qui manipule son groupe et qui obtient l'unanimité, mais en général c'est sans pitié, parce que c'est un accord de circonstances, il n'y a pas ce soutien dans le temps d'un corps, d'une église qui va dire : C'est bon, on va faire ça ! Je vois un peu cela pour nos missions dans notre Ordre, on a eu beaucoup de difficultés avec les missions d'Afrique, mais évidemment cela a toujours été des conflits, du pour et du contre, etc. Mais les missions en Asie au début, dans les années 55 - 60, le corps entier était parti d'Italie, [...] cela a suscité l'unanimité, ils ont ensuite soutenu le projet dans leur intégralité, c'est cela l'unanimité, ce n'est pas juste un vote unanime ensemble, cela c'est de circonstance éventuellement, mais c'est que non seulement on le veut ensemble et on le soutient ensemble. L'autorité c'est cela, c'est qu'on arrive à construire un terrain suffisant pour qu'on parvienne à une décision mûre qui soit vraiment venue de l'Esprit Saint et que le corps entier l'assume et le vive ensemble. Cela suppose beaucoup de temps. Je suis admiratif de nos supérieurs, beaucoup de temps en amont d'écoute, de patience, de compréhension, de pédagogie, de remise en cause de projets soit de création, soit de fondation ou soit de fermeture, car c'est un projet cela, c'est dur de fermer une communauté, surtout qu'il vaut mieux le faire soi-même que d'avoir un ordre qui vient de la CIVCSVA, c'est encore plus dur. Donc ces décisions prennent du temps, mon avis c'est que nous ne sommes pas des entreprises, nous ne cherchons pas l'efficacité et la performance, il vaut mieux prendre le temps, quitte à se tromper apparemment maintenant.

Conclusion sur la formation

J'en ai déjà parlé, l'obéissance n'est pas uniquement avec les supérieurs, l'obéissance est un vrai jeu. Jeux entre les supérieurs hiérarchiques légitimes, fraternité et puis réalité, qu'on accueille avec les yeux de la foi. C'est un peu classique tout ce que je dis là, ce n'est pas très nouveau, cela redit des choses qu'on connaît déjà.

L'une des grandes difficultés qu'on a aujourd'hui, c'est le caractère filial de l'obéissance qui est assez peu fondé, peu explicite, peu compris par les gens, par les consacrés. Un auteur récent, italien, assez connu, Cencini, explique dans un article, que l'une des difficultés c'est que l'homme postmoderne, est un homme qui est né sans père, il ne connaît pas la paternité. Il a une structure plus maternelle fondée sur une personnalité qu'il va mettre en valeur toujours [...]. Nos jeunes passent leur temps à se regarder, à prendre leur pouls, à s'observer, à se sentir bien, à se sentir mal,

j'ai un peu mal aux oreilles aujourd'hui, j'ai un peu mal aux dents, là je ne sais pas ce que j'ai, c'est ça nos jeunes ! Ils sont très fragiles aujourd'hui parce qu'ils n'ont pas cette structuration paternelle, c'est un gros défi, parce que la vie religieuse devient une espèce de maison de bien-être, où on est toujours bien traité, où on se sent bien, et on y trouve un confort extraordinaire. Ce n'est pas le confort bourgeois mais c'est quand même un super confort. On n'a pas trop le problème de la fin de mois, des trains qui sont en grève, tout ça on ne connaît pas ; on a notre nourriture dans l'assiette, on fait un peu de ménage et c'est bon !

On peut dire que la fuite du rôle symbolique du père dans la postmodernité est un élément qui est structurant de notre époque et qui impacte profondément nos communautés. Le père aujourd'hui est quelqu'un qui va fuir son rôle de représentant de la loi, qui va refuser d'aider ses enfants en structurant un univers intérieur à partir d'une discipline appropriée, il va en permanence cultiver une forme de confusion entre la parole symbolique qu'il représente et cette pacification en se soumettant à tous les caprices de ses enfants. Si nous, on rentre dans ces confusions entre un symbole qu'on représente et qu'en même temps on cède en permanence à tous les besoins, à tous les désirs de nos sœurs, on est dans la confusion permanente. Le père va jouer avec ses enfants sans être capable de confirmer leur identité propre en les engendrant à une capacité d'autonomie.

Bref, c'est une absence de vraie autorité morale qui empêche nos jeunes de grandir dans une vraie liberté pour assumer leur vie, et puis une liberté de qualité. Tous les jeunes aujourd'hui, je suis frappé par cela, j'enseigne au séminaire, j'accompagne plusieurs jeunes ici, sont extrêmement démunis de confiance en eux-mêmes. Ils n'ont pas confiance en eux, ils vont même nous dire : « Moi, j'essaie pour un an, pour deux ans, puis pour ans, puis je verrai, on verra... » Je suis étonné de voir, je ne sais pas si vous avez cela, mais les jeunes, ils ne rentrent pas pour la vie. Ils rentrent pour voir, et dans trois ans on verra. C'est incroyable, on n'avait jamais cela avant. Moi, je suis rentré pour la vie, un peu inconscient d'ailleurs, parce que vu ce que j'étais, c'était mal parti ! Mais on rentrait pour la vie, on avait une ferme détermination dès le début. Les jeunes se cherchent trop, ils n'ont pas assez confiance en eux, il y a trop de confusion dans leur intériorité, ils ne peuvent pas se déterminer. Et cela c'est un manque d'expérience filiale, au plan humain qui constitue un vrai handicap pour vivre la relation d'obéissance sans angoisse trop profonde. C'est un handicap humain pour vivre la relation d'obéissance dans une capacité d'abandon, qui est le terreau humain qui permet de s'identifier à l'obéissance du Christ.

Est-ce que ce handicap est dirimant, rédhibitoire ? Non, il n'est pas dirimant selon le degré, bien sûr, du handicap, il n'est pas dirimant selon la conscience aussi qu'a le jeune de ce handicap, s'il a bien conscience qu'il lui manque cette figure paternelle qu'il cherche en permanence. C'est pareil chez les sœurs. Une supérieure n'a pas à jouer le rôle du père, à mon avis. J'ai eu une réflexion là-dessus, avec mes sœurs carmélites, on a beaucoup réfléchi, on ne peut quand même pas dire qu'une mère prieure peut jouer le rôle d'un père. Il faut y faire attention. Il faut une forme d'autorité symbolique externe alternative, éventuellement avec un accompagnateur spirituel, un confesseur, un prêtre, mais la prieure ne peut pas tout faire, elle ne peut pas faire la mère, le père, Dieu, et puis tout. Elle peut être une forme d'aide, mais il faut une figure paternelle. La foi nous dit clairement : Dieu Père, il n'a pas de sexualité, puisque Dieu étant infini, il n'est pas dans le créé. La paternité est quand même une forme principalement masculine. J'ai eu une discussion avec mes sœurs du carmel qui est un peu le laboratoire de toutes mes pensées, et les sœurs m'ont dit, il faut quand même que les sœurs aient une représentation symbolique, une autorité paternelle, qui n'est pas une autorité hiérarchique, une autorité spirituelle, d'où l'importance qu'il y ait une forme de référence dans nos monastères. Donc la question c'est qu'il faut que la sœur ou le frère puissent une conscience suffisante de ce handicap pour l'assumer, et ne pas chercher l'éternel père psychique qu'ils n'ont pas eu, dans le père spirituel, parce que ce n'est pas du même ordre. Il faut donc assumer une forme de manque, comme une jambe qui manque, comme un bras qui manque, pour pouvoir avancer avec une jambe ou avec un bras. C'est très important cela, sinon on va confondre le besoin psychique avec la requête spirituelle.

Il reste que le but de l'obéissance est cet abandon entre les mains de Dieu le Père dans le Christ, cette expérience filiale d'identification au Christ, dont parlait la sœur tout à l'heure. Pour cela, il faut d'abord intérioriser une forme d'identité et puis d'appartenance à un charisme spécifique. J'insiste beaucoup sur cela depuis le début : on n'appartient pas de l'extérieur à un charisme. Ce n'est pas comme appartenir à une entreprise ; chez nous, à

Toulouse, il y a beaucoup de gens qui travaillent chez Airbus, ils en sont très fiers ; mais on n'appartient pas à la Visitation comme on travaille chez Airbus. À Airbus, ce sont des collègues ; à la Visitation c'est une vie fraternelle qui est toute polarisée, ordonnée, à l'adoration et à la gloire de Dieu le Père. Ce n'est pas pareil.

Donc cette formation, c'est une agrégation qui insère dans un corps et au-delà l'appartenance extérieure, il s'agit de comprendre que la personne n'a pas à avoir de projet personnel, une économie privée, une gestion personnelle, mais qu'elle appartient proprement à cette famille religieuse. [...]

Pour entrer dans cette appartenance à un charisme, à une famille religieuse, cela suppose de multiplier des liens forts, des liens de qualité, des liens de confiance. Ici la confiance multipliée avec des sœurs, même si parfois cela inclut un peu de trahison, un peu d'incompréhension, c'est inévitable, c'est quand même très important. Donc, il faut cultiver les temps de rencontre, des temps d'hospitalité, des temps d'accueil, c'est très important. Mais en même temps, les canaliser. Je me rends compte que j'étais très favorable aux rencontres, c'était assez mal canalisé dans ma vie, mais cela répondait plus à des formes de besoins de compensation affective qu'à une réalité de construction, de vérité, de rencontre, de partage en communion. Donc, canaliser dans des lieux, dans des temps, dans des moments précis. Deux sœurs qui parlent toute la nuit, ce n'est quand même pas extra. Tout est possible, mais cela doit être régulé. Comme notre réflexion doit être régulée par notre consécration, de la même manière nos liens de qualité doivent être régulés par notre propre vie, ils s'intègrent en fait.

Dans le Carmel que je fréquente beaucoup, les sœurs ont le droit d'avoir des amies, des amies dans le monastère et des amies en dehors du monastère, et tout cela est régulé par l'obéissance ; parfois il y a des permissions générales, parfois il y a des permissions ponctuelles, mais tout cela n'est pas en dehors du lien d'obéissance, ce n'est pas en dehors des liens d'appartenance à la communauté. Cela est important.

Si je ne trouve pas à l'intérieur du corps, à l'intérieur de la communauté, un lieu pour que je puisse m'exprimer, me dire, me donner, alors je le chercherai dehors, et cela ne sera pas comme religieux.

Et puis nous sommes appelés à travailler, inculturer, comprendre de l'intérieur notre tradition vivante ; donc un charisme, une appartenance, des liens de qualité et l'intériorisation toujours plus profonde d'une tradition vivante.

Cencini dit que les consacrés souvent, ce ne sont pas des gens qui sont dans une tradition, ce sont plus des petits chiens sauvages qui vont utiliser la communauté dans un esprit consommateur en refusant de participer à sa construction.

Le défi aujourd'hui face à la postmodernité, c'est que nous sommes appelés à incarner, à intégrer, à enraciner un lien de filiation par la médiation de l'obéissance qui assume les manques et les handicaps au plan affectif, qui les transfigure en une capacité de se donner, qui crée une appartenance réelle par des dialogues de qualité entre sœurs et qui, du coup, transmettent ce charisme à d'autres dans une tradition vivante. Cela est très important. Il ne faut pas confondre les plans...

[Une sœur demande au Père Levillain de répéter]

Nous sommes appelés à intégrer, à intérioriser un charisme, en assumant les faiblesses liées au manque de paternité, en le transfigurant par un lien d'appartenance à une famille religieuse, par des liens forts de qualité entre sœurs et par l'intégration d'une tradition qui nous permet, à notre tour, de transmettre ce charisme à d'autres. Donc, il faut travailler l'histoire du charisme, il faut travailler la manière dont il est véhiculé au cours du temps. C'est beau ce que la sœur a dit : « Moi, j'ai fait plein de communautés, j'ai fait plein de pays, c'est toujours le même esprit de la Visitation », c'est ça la tradition. Cette tradition n'est pas abstraite, elle s'inculture dans des lieux différents, mais elle est quand même unique.

Donc la transfiguration du manque psychique de ne pas avoir vécu l'expérience paternelle ne doit pas être une forme plaquée, comme Thérèse de Lisieux dit : « Je ne cherche pas avec Mère Agnès à avoir la mère que je n'ai pas eue ». La sœur ne doit pas chercher auprès du confesseur le père qu'elle n'a pas eu. Il faut qu'elle assume le fait de n'avoir pas eu le père qu'elle aurait voulu avoir. C'est un manque, il doit être vécu comme un manque mais qui, « jaillit comme le Cœur ouvert du Christ », comme le rocher qui s'ouvre et qui donne de l'eau, la vie jaillit à partir de cette mort, et cette vie c'est l'appartenance à une famille religieuse. Cette famille religieuse n'est pas une famille

normale : papa, maman, enfants, mais elle faite de ces liens de charité qui sont de vraies amitiés spirituelles qu'on ne vit pas dans le monde telles quelles. Et puis une fécondité vitale, une fécondité ecclésiale qui fait qu'on transmet la vie de Dieu à travers la médiation d'un charisme spécifique. C'est clair ? C'est très très important cela. C'est très réaliste : on tient compte du manque, on tient compte du handicap, on le regarde en face, on ne va pas plaquer dessus une forme, un charisme, une sainteté qui ne peut pas répondre au besoin, parce que ce n'est pas possible, il n'est pas fait pour cela. Mais, en revanche, quand ce manque est assumé comme une forme de souffrance, l'image c'est le Cœur ouvert de Jésus, son Cœur ouvert est mort, mais son Cœur en s'ouvrant donne l'eau et le sang, l'eau pourrait être l'appartenance à la communauté, et le sang, la transmission de la vie divine qu'est le charisme. Le manque doit être intégré, il s'agit du manque de paternité (il y en aura de plus en plus dans nos communautés, parce que les pères se dissipent), donc ce manque doit être intégré profondément dans le mystère pascal.

Alors on finit avec les abus, il faut quand même en parler. Vous avez ce livre de Dom Dysmas qui est assez remarquable, je vous conseille de le lire, comme supérieur il faut l'avoir lu une fois. Il montre de manière assez ordonnée et de manière structurelle le problème des abus. Il dit que non seulement le problème des abus, c'est la confusion entre le for interne et le for externe ; mais il y a bien plus encore, il n'y a pas que la confusion, en général la communauté est structurée de manière pyramidale, il n'y a pas de lien entre sœurs gratuitement dont je parlais à l'instant où les sœurs peuvent se voir dans l'inclusion d'un vœu d'obéissance, ce n'est pas possible cela. Nous avons souvent la peur, on dit qu'elles vont comploter contre une supérieure, si elles passent leur temps à faire cela, au bout d'un moment, elles vont se fatiguer ! Donc il n'y a pas de liens fraternels dans ces communautés-là, et puis surtout il y a une forme de culture du secret, on pourrait dire que ces communautés sont des communautés abusive, elles sont structurés par la logique de manipulation, ce n'est pas juste un manipulateur, c'est une logique de manipulation. Donc on va parler de secret, cela ne le dit à personne, c'est entre nous ; on ne s'en sort plus ! Dans ces communautés, il y a un problème sur la compréhension ecclésiologique de la médiation puisque chez elles la parole du supérieur est exactement la parole de Dieu, or normalement dans la vie consacrée entre la parole du supérieur et la parole de Dieu, il y a un sas pour ainsi dire, il y a un milieu qui s'appelle l'interprétation, en terme technique on appelle cela l'herméneutique ; je fais de l'interprétation, je vais être capable de poser un jugement sur ce que dit le supérieur et comprendre de quelle manière ce qu'il dit est parole de Dieu. C'est ça qui fait l'obéissance, ce n'est pas le fait d'exécuter un ordre ; je me dis que je suis dans un ordre cosmique, un ordre de création, un ordre de rédemption, qui fait que c'est ma manière d'exercer avec mon jugement, mon obéissance, qui fait la vertu, qui fait la force, qui fait l'identification au Christ. Dans ces communautés, le supérieur a une espèce de rôle de culte, chez elles la parole de Dieu c'est ce qu'il dit : Je viens à minuit te réveiller pour que tu pries, c'est parole de Dieu, donc je me lève et je prie. Autrement dit, chaque parole du supérieur est vécue comme un précepte, or vous savez que dans la tradition de l'Église le précepte doit être normalement signé par plusieurs personnes, je parle d'un précepte formel. Dans notre tradition, chez les Dominicains aussi, un précepte ne peut pas être donné par un supérieur local, mais par un supérieur majeur, et puis cela doit être signé par des témoins, donc cela veut dire que c'est un ordre ecclésial au lieu d'être la parole d'une personne. Or dans ces communautés-là, toute parole du supérieur est vécue comme un précepte, ce qui est incroyable. Donc il n'y a pas d'interprétation, et une forme d'abus dans l'usage même de la parole. Et c'est ce que dit le Père Philippe Lefebvre dans son livre qui est très complémentaire de celui de Dom Dysmas de Lassus sur les abus ; il dit que l'abus commence toujours par un abus de langage, soit un silence coupable, nous dit-il, soit une forme de sacralité de la parole humaine, soit une forme d'autoréférentialité, un manque d'altérité à l'Église. C'est assez commun : toutes ces communautés sont au-dessus du lot, elles savent mieux ce que c'est que l'Église de demain, si je puis dire, elles ne se préoccupent pas beaucoup d'obéir à l'évêque, cela en dit long tout ça. On structure ainsi des obéissances qui sont infrahumaines puisqu'elles ne recourent pas à la sollicitation de la vertu d'obéissance, elles ne recourent pas à la volonté, elles ne recourent pas à l'intelligence de l'interprétation, elles ne recourent pas à l'appropriation d'un ordre dans une volonté libre, et donc on a des communautés qui s'isolent un peu comme des blocs, de l'Église elle-même, dans une église d'exception. Et il dit bien dans son article que ces communautés, en général ce qui leur est commun, c'est la difficulté d'obéir communautairement à l'Église elle-même. Ce qu'on a découvert avec effroi, c'est qu'on avait souvent tout mis sur le dos de la supérieure, on s'était dit que c'était le supérieur ou la supérieure qui est la source de tous les maux, il suffit de l'enlever, et hop, la

communauté ira très bien. C'est la théorie de René Girard sur le bouc émissaire, qu'on a plaquée un peu sur ces communautés : on a l'impression que la communauté va se structurer en mettant à côté les gens qui gênent, en écartant finalement celui qui est un peu le symbole de l'édifice de l'ensemble et en accentuant ainsi la pensée unique. En fait, on s'est rendu compte que ce n'est pas du tout cela.

On s'est rendu compte, dans ces problèmes d'abus, que c'est la communauté qui est dysfonctionnelle de l'intérieur, et même, qu'elle va générer après son leader, son supérieur, pour que ce dysfonctionnement soit assuré. Vous voyez donc, c'est le contraire de ce qu'on veut. La communauté va élire quelqu'un dont elle s'assure que le dysfonctionnement soit pérenne. C'est de cela qu'on s'est rendu compte, il y a un ou deux ans. C'est pour cela qu'on a eu ces jours-ci la dissolution de la communauté du Verbe de vie. C'est tout à fait nouveau comme mode de fonctionnement de l'Église, c'est-à-dire qu'on se rend compte qu'il ne s'agit pas juste de changer les personnes, aider à accompagner, aider à obéir, mais c'est au fond qu'il y a un dysfonctionnement qui est structurel, qu'il ne pourra jamais changer, d'où la dissolution. Ma thèse profonde c'est que les dissolutions, nous allons les voir se multiplier, parce que lorsque vous avez quelque chose qui a été fondé de l'intérieur par quelqu'un de pervers, vous ne pouvez pas changer la chose, c'est structurel. Vous voyez quand c'est une personne dans une communauté de Visitandines ou de Carmes qui est structurellement perverse, on peut absorber cela, mais quand c'est la structure même de l'ordre qui est ainsi, vous ne pouvez pas le changer. À terme, ces communautés qui ont été érigées et qui ont grandi dans une non obéissance ecclésiale, parce qu'elles manipulaient souvent des évêques ou les autorités hiérarchiques, je ne donne pas cher de leur peau. Là nous sommes dans un temps d'assainissement, et ce qui est dramatique dans tout cela, c'est que ce sont beaucoup de personnes jeunes, des filles saines et innocentes ou de jeunes garçons, qui se sont embarquées dans ces communautés, et qui, après 20, 25, 30 ans, ont gâché leur vie. Ils en sont responsables aussi, ce sont eux qui sont rentré là-dedans, on ne les a pas forcés.

Je termine là-dessus. Aujourd'hui, on a une nouvelle structure d'Église, qui fait qu'on va accompagner les victimes, on va faire des demandes de pardons, des demandes de justice, des demandes d'amendement ; mais j'en reste surtout au plan ecclésiologique, sur les questions de dysfonctionnements structurels. C'est quelque chose de très étonnant, d'où ma thèse que lorsqu'on a passé trois cents ans, on peut quand même penser sans orgueil que nos fonctionnements ont au moins l'avantage de n'être pas dysfonctionnels, parce que sinon ils ne durent pas. L'histoire de l'Église l'a montré que les communautés comme cela, qui sont nées depuis 50, 60, 70 ans sont vite tombées. C'est quelque chose de très personnel, ce sont les communautés mixtes. C'est l'immense illusion, on croit que hommes et femmes peuvent fonctionner ensemble, ça ne marche pas du tout. Sur deux mille ans, cela n'a jamais marché. Et tout à coup en 2010, en 2015, on nous dit : maintenant, c'est nouveau, l'homme et la femme ce n'est pas pareil, non cela n'a pas changé.

Voilà, mes sœurs, j'ai terminé mes discours. Peut-être une petite discussion, une conclusion de votre part.

- *J'avais pensé au début de faire ce soir une évaluation avec trois points et après vous envoyer le résultat. Mais si vous voulez maintenant que chacune spontanément puisse s'exprimer...*
- Nous pouvons nous revoir ce soir, moi je suis libre. Si vous voulez réfléchir.
- *À 20 h. on se retrouve avec vous pour la conclusion.*
- Oui, que les sœurs fassent des échos, les choses intéressantes, les choses trop longues, trop psychologiques, trop théologiques. J'entends tout. C'est comme cela que je progresse, c'est en ayant des retours.

Je finis là-dessus, j'ai été éduqué comme ça, je pense que je vous ai donné beaucoup de paroles, beaucoup de réflexions, je pense qu'on grandit, non pas tant par les paroles (je sais que mes paroles n'ont pas beaucoup d'effets), mais avec beaucoup de textes surtout. On rend libre en donnant à chaque étudiant une intelligence de lecture des textes, c'est pour cela que je vous ai donné beaucoup à lire, à partager, comme ressource. Cela est très important, je fais cela dans toutes mes sessions, dans tous mes enseignements. Quand j'arrive au séminaire avec un dossier de 500 pages d'articles, les étudiants sont abasourdis, mais après ils apprennent beaucoup, et comme cela on rend les personnes libres. Sinon vous ne dépendez que de ma parole, et ma parole est forcément limitée, circonscrite, parfois pas juste, enfin c'est inévitable, c'est humain. Mais je trouve que c'est heureux de conduire les personnes à qui on enseigne à des auteurs. Je vous ai donné les articles, vous en avez douze, ils sont faciles, ils font dix pages, ce sont de

petits articles mais ils sont très significatifs. La littérature de qualité sur la vie religieuse n'est pas évidente, mes sœurs, croyez-moi. J'en fréquente pas mal, ce n'est pas du tout évident de trouver de bons auteurs qui parlent avec un peu d'élan, un peu de stimulant. Souvent aujourd'hui la littérature est très phénoménologique, elle va décrire la vie religieuse, décrire les problèmes, et on se dit : mais alors, si c'est cela la vie religieuse, c'est assez triste. Vous avez beaucoup d'auteurs qui font ça, je vous passe les noms, qui sont aujourd'hui connus, reconnus, et qui ont une grande place dans la vie religieuse. La plupart ne savent pas que j'existe, mais je me bats contre eux, en fait, parce que c'est terrible de voir la vie religieuse à partir uniquement de l'humain, de la réalisation humaine, ce n'est pas cela que Dieu veut pour nous.

ARTICLES COMPLEMENTAIRES

(en PDF)

Pinkaers, liberté d'indifférence et liberté de qualité

Laird, sur la liberté filiale

Blignières, la crise des médiations dans la vie religieuse

Levillain, la liberté dans la vie religieuse

Levillain, s'enraciner dans la vie religieuse

Carbalho, Introduction à *Vultum Dei quærere*

Olivera-équilibre de vie

Sr Marie-Ancilla, sponsalité dans la vie religieuse

Mezzasalma, vie religieuse et défi de la culture

Donneaud, les enjeux théologiques de l'obéissance dans la vie consacrée

Nault, autorité et liberté dans la vie religieuse

Mari, L'autorité comme maïeutique de la liberté

BIBLIOGRAPHIE

1. Documents du Magistère et abréviations correspondantes :

Sigle	Auteur	Titre	Année de parution
VR	CIVCSVA	<i>La formation à la vie religieuse</i>	1980
VFC	CIVCSVA	<i>Vie fraternelle en communauté</i>	1994
VC	JEAN-PAUL II	<i>Vita Consecrata</i>	1996
VS	CIVCSVA	<i>Verbi Sponsa</i>	1999
SAO	CIVCSVA	<i>Le service de l'autorité et l'obéissance</i>	2008
VDQ	FRANÇOIS	<i>Vultum Dei Quarere</i>	2016
CO	CIVCSVA	<i>Cor Orans : Instruction sur la vie contemplative féminine</i>	2018
DFJP	CIVCSVA	<i>Le don de la fidélité et la joie de la persévérance</i>	2021

2. Articles :

BLIGNIERES L.-M. de, « La vie religieuse et la crise des médiations », *Sedes Sapientae* 149 (2019), p.5-40.

BOTS J., « Le discernement au service de la communauté », *Christus* 88 (1975), p. 490-499.

DONNEAUD H., « Les enjeux théologiques de l'obéissance dans la vie religieuse », *Vie Consacrée* 88 (2016/4), p. 33-42.

LAIRD P., « La liberté filiale, correspondance dans l'Esprit à l'amour du Père », in R. Tremblay – S. Zamboni (ed.), *Fils dans le Fils. Une théologie morale fondamentale*, Parole et Silence, coll. Collège des Bernardins, Paris, 2014, p. 281-306.

LEVILLAIN A., « Les défis de la liberté dans la vie religieuse », *Revue Carmel* 176 (2021), p. 35-49.

« S'enraciner dans la vie religieuse », *Revue Carmel* 180 (2022), p. 68-81.

MARI G., « L'autorité comme maïeutique de la liberté », *La Documentation Catholique* (3 octobre 2010) n°2453, p. 829-836.

MEZZASALMA C., « La vie consacrée et la culture contemporaine » *Vie Consacrée* (Hors-série 2015), p. 44-57.

NAULT J.-C., « Liberté et autorité dans la vie religieuse », *Vie Consacrée* (Hors-série 2015), p. 30-43.

OLIVEIRA B., « Notes sur le célibat et la virginité dans un monde assoiffé d'amour », *Lettre de Ligugé* (2007), p. 4-47.

REGENT B., « L'honneur d'obéir. Comment prendre une décision en communauté ? », *Christus* 227 (juillet 2010), p. 360-370.

SŒUR MARIE-ANCILLA, « Clôture des moniales et sponsalité », *Vie Consacrée* (2001/3), p. 185-196.

3. Livres :

CENCINI A., *Les sentiments du Fils. Le chemin de formation à la vie consacrée*, trad. M.-P.. Dal Bo, Coll. Recherches Carmélitaines 4, Éditions du Carmel, Toulouse, 2017².

CREA G., *Pathologies et espérance dans la vie religieuse*, trad. A. Levillain, Coll. Recherches Carmélitaines 24, Éditions du Carmel, Toulouse, 2021.

LASSUS D. de, *Risques et dérives de la vie religieuse*, Cerf, Paris, 2020.

LEVILLAIN A., *Transfigurés dans le Fils Bien-aimé. Pour un nouveau fondement de la vie religieuse*, Coll. Recherches Carmélitaines 19, Éditions du Carmel, Toulouse, 2020.

PIGNA A., *Consigli evangelici, virtù e voti*, Edizioni ocd, Roma, 1990.

TABLE DES MATIERES

1. Lieux de crises dans la vie religieuse :

1.1.	<i>Crise sociale</i>	1
a)	La revendication de la liberté.....	1
b)	La promotion de la femme	Erreur ! Signet non défini.
c)	L'explosion des communications sociales	Erreur ! Signet non défini.
d)	L'essor de la sécularisation et de la mondanité spirituelle	6
1.2.	<i>Crise morale</i>	7
a)	L'impact de la sécularisation sur la conception religieuse du travail.....	7
b)	L'impact de l'individualisme sur la vie fraternelle en communauté	8
c)	La remise en cause d'une structure de gouvernement pyramidale.....	9
1.3.	<i>Crise de la persévérance</i>	11
a)	L'obscurcissement de la foi :	11
b)	La façon de comprendre la célibat consacré :	12
c)	La question du lien d'appartenance à une communauté :	12
d)	Relations interpersonnelles et communautaires difficiles	13
e)	Expérience négative de la solitude.....	13
1.4.	<i>Crise des médiations</i>	14
a)	La médiation ontologique de la nature dans laquelle vit la personne :	Erreur ! Signet non défini.
b)	La médiation morale de la religion et des vertus morales infuses :	Erreur ! Signet non défini.
c)	La médiation historique de l'état concret de la nature humaine, déchue et rachetée :.....	Erreur ! Signet non défini.
d)	La médiation théologale de l'espérance avec l'urgence du salut éternel :	Erreur ! Signet non défini.
e)	Les médiations ecclésiales spécifiques à la vie religieuse :	Erreur ! Signet non défini.

2. Quelques éléments spécifiques de la vie religieuse à revaloriser

2.1.	<i>Une expérience contemplative fondatrice</i>	25
a)	Être transformé par la splendeur de la beauté du Christ	25
b)	Faire l'expérience de la miséricorde du Père	28
c)	Le primat de la vie liturgique	30
d)	Le modèle de la Vierge Marie	33
2.2.	<i>Une vie pénitente</i>	34
a)	La <i>fuga mundi</i>	35
b)	La clôture	36
c)	L'ascèse	37
2.3.	<i>Une vie de prière cénobitique</i>	39
a)	Les vœux de religion.....	39
b)	La vie fraternelle en communauté (VFC 10).....	42
c)	<i>Ora et labora</i>	42

3. Les défis actuels de la vie contemplative

3.1.	<i>Le défi de la formation de l'être théologal</i>	47
a)	Fondement filial et fraternel de la vie religieuse.....	47
b)	Fondement sponsal de la vie contemplative.....	51
3.2.	<i>Les défis de la vie fraternelle</i>	54
a)	Le défi de la liberté dans la vie fraternelle.....	54
b)	Le défi de la maturation affective au service d'une spiritualité de communion.....	57
c)	Le défi de la communication dans la vie fraternelle.....	Erreur ! Signet non défini.
d)	Les défis de la santé mentale.....	70
e)	Le défi de la culture.....	82
3.3.	<i>Les défis de l'autorité et de l'obéissance</i>	86
a)	L'obéissance comme écoute de Dieu dans le quotidien.....	86
b)	Les difficiles obéissances.....	87
c)	L'autorité comme « maïeutique » de la liberté.....	91
d)	La difficile autorité.....	93

ARTICLES COMPLEMENTAIRES.....101

BIBLIOGRAPHIE

1.	<i>Documents du Magistère et abréviations correspondantes</i> :.....	101
2.	<i>Articles</i> :	102
3.	<i>Livres</i>	102